

*Morale  
et  
entreprise*

# Recherches éthiques

## Sommaire

1	INTRODUCTION .....	3
2	LE MONDE GREC.....	7
2.1	Remarques préalables.....	7
2.2	La pénurie .....	9
2.3	L'esclavage.....	15
2.4	L'amoralité du travail en est la conséquence:.....	20
3	LE MONDE CHRÉTIEN .....	21
3.1	Remarques préalables.....	21
3.2	L'église .....	22
3.3	Le système féodal.....	27
4	Remarques préalables.....	35
5	L'éthique protestante .....	35
5.1	Une éthique de la responsabilité.....	37
5.2	Une relation personnelle.....	37
5.3	La prédestination.....	38
6	La philosophie et les sciences .....	39
6.1	l'apport cartésien: .....	39
6.2	l'apport hégélien .....	42
6.3	l'apport marxiste .....	46
7	Les Trente Glorieuses .....	58
7.1	le temps moderne est progressiste.....	58
7.2	la crise du modèle progressiste.....	62
8	Perspectives et dangers .....	69
8.1	La dialectique du désir: .....	69
8.2	La dialectique de la régression .....	79
8.3	Quelle morale pour quelle entreprise?.....	89
9	Index .....	99

# Recherches éthiques

---

## 1 INTRODUCTION

*Mon royaume n'est pas de ce monde'*

L'Occident, semble-t-il, s'appuie sur une antique partition que rien ne parvient à véritablement remettre en question: d'un côté, le spirituel est pris en charge par le clerc; de l'autre le temporel qu'assume le militaire, puis, plus tardivement le politique.

La Révolution de 1789 n'a pas déplacé cette frontière quand même elle eût tenté de laïciser les valeurs morales. D'un côté les grands principes humanistes proclamés par la Déclaration des Droits de l'Homme de 89, que les intellectuels portent à bout de bras; de l'autre, les réalités économiques que se partagent politiques et industriels. Ces deux mondes ne se fréquentaient guère, jusqu'il y a peu; ils se seront même longtemps cordialement méprisés, délaissant les uns l'idéalisme rêveur; l'autre le matérialisme prosaïque.

Quelque chose, pourtant, s'est passé, durant ces dix dernières années qui bouleversa l'équilibre patiemment préservé: les français se sont, dit-on, réconciliés avec l'entreprise. Et ceci, faut-il le rappeler, se passa sous un gouvernement de gauche. Une gauche dont le puritanisme financier avait été le leitmotiv égrené parfois jusqu'à l'obsession. Or, comme souvent, cette révolution, parce que lente et insinuante, n'a pas été correctement appréciée. Elle est pourtant plus déterminante de notre avenir que l'écume de maintes péripéties politiques.

C'est cette révolution culturelle que nous désirons ici évoquer.

Pour évoquer notre époque, on tenta de définir le concept de société *technologique*, après qu'on eut voulu penser celui de société de *consommation*.<sup>2</sup> Aucun de ces concepts n'étant pleinement satisfaisant, l'on tenta de qualifier notre époque de *post-moderne*. Le terme n'a pas réellement de sens, qui traduit plutôt nos incertitudes. S'il en possède pourtant un, il nous semble nécessaire de l'élucider à partir de cette entrée en force de la morale dans l'entreprise, après qu'elle en fut si longtemps exclue.

Pour y parvenir, nous étudierons d'abord les raisons de la fracture

---

<sup>1</sup>La Bible

<sup>2</sup>Ces deux concepts sont, chacun à sa manière absurde: toute société s'organise autour de la production et de la consommation. Il n'est pas de société humaine sans technique. Reste néanmoins curieux de vouloir, afféerie parisienne, de la définir, non seulement à partir d'un attribut qui n'est pas spécifique; mais surtout à partir d'un concept impropre: la technologie est la connaissance de la technique, et non l'utilisation de cette dernière.

## *Recherches éthiques*

traditionnelle entre valeur morale et valeur économique; puis les conditions qui ont rendu possible la réconciliation de l'idéal et de l'économie avant de dégager les perspectives d'une telle réunion.

Quel en est l'enjeu économique? moral?

Ne nous cachons en effet pas qu'une telle réunion d'instances aussi antagonistes ne manquera pas de provoquer heurts et contradictions. Qui la dominera? L'économie ou la morale? Aurons-nous droit à une économie morale ou plutôt à une morale économique?

On cite souvent la formule de Malraux augurant que le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas. La formule est juste: Malraux avait bien vu. Nous guettent en effet ou bien un intégrisme étouffant ou bien encore une mystique de l'action analogue à celle jadis déployée par les nazis.

S'interroger sur la morale dans l'entreprise, c'est aussi tenter de prévenir ces deux écueils-ci.

***PARTIE I:  
LE DIVORCE TRADITIONNEL  
ENTRE  
MORALE ET ENTREPRISE***

# *Recherches éthiques*

Parce que le monde antique fut dominé par la pénurie, y domine avant tout la dimension négative du travail. D'où des problématiques philosophiques qui mettent l'accent plutôt sur la contemplation et la quête du Souverain Bien que sur l'action et le travail. D'où aussi l'institution de l'esclavage, caractéristique de l'économie antique. Celui-ci représente un obstacle idéologique à la représentation du travail comme valeur économique et morale.

Cette tendance sera confortée durant le Moyen-Age par le dogme du péché originel qui érige la souffrance et le travail en signe de la faute. La représentation chrétienne du monde pousse d'abord à la vie contemplative, à l'ascèse plutôt à l'insémination du monde. D'où de multiples interdits professionnels et un mépris généralisé pour tout ce qui n'est pas clerc. Ce que sanctionne le modèle de la division tripartite.

Néanmoins sous l'effet du développement économique, les mentalités changent progressivement à partir du XII<sup>e</sup> siècle par où se prépare la revalorisation morale du travail.

---

## 2 LE MONDE GREC

### 2.1 Remarques préalables

Pour se faire une idée de la situation économique qui prévalait durant l'Antiquité grecque, il nous faut nous reporter aux textes laissés par les premiers grands philosophes. Furent-ils les premiers à avoir systématiquement pensé le fonctionnement et les finalités de l'économie, ce n'est pas certain. On peut en tout cas comprendre, dès Platon, que l'économie avait déjà été pensée sous l'aune du politique; que point n'aura été utile d'attendre Marx pour ceci.

Effectivement, dès la *République*, on sait parfaitement que ce qui lie les hommes entre eux tient à leur intérêt économique bien entendu. Ce n'est pas un hasard si la longue réflexion que mène Platon pour définir les critères d'une société juste; et que l'effort qu'il poursuit pour analyser ce que serait une société idéale, si cette réflexion commence par aborder des considérations d'ordre économique<sup>3</sup>. Non plus que ce soit dans l'*Éthique à Nicomaque* que Aristote s'appuie sur une réflexion économique pour fonder sa morale.

#### 2.1.1 Esclavage, pénurie et amoralité du travail dominant la culture grecque.

##### 2.1.1.1 L'omniprésence de l'esclavage.

C'est l'esclave qui est aux champs; lui qui le plus souvent produit. Il est l'élément incontournable de l'économie grecque au point que Platon, en dépit de la haute conception qu'il se forma de l'homme, ne pensa pas même que l'esclavage pût être aboli. Cette remarque que fait Auguste Comte dans son *Cours de philosophie positive* est essentielle: elle signale correctement que les idées ne tombent pas du ciel. En dépit de l'idéal démocratique qui anima la cité athénienne; malgré l'incontestable prééminence de la liberté dans le panthéon des valeurs antiques, l'esclave occupait trop la place centrale de l'économie grecque pour qu'on pût s'en dispenser.

Mais cette domination de l'esclavage sous-tend une conception de l'homme qu'il nous importe de dégager.

##### 2.1.1.2 La pénurie domine:

L'extrême médiocrité des rendements du travail humain et, par conséquent, la réclusion de la cité dans une économie de subsistance ne rentrent pas pour peu dans la connotation négative que revêt le travail productif. Obligé de travailler

---

<sup>3</sup>dès le Livre II

## *Recherches éthiques*

pour survivre, l'homme grec se sent aliéné, dépendant de la nature. Il est trop fier, et trop épris de sa liberté, pour faire valoir ce qui précisément signe sa dépendance. La pénurie est donc bien l'une des causes de la dépréciation morale où l'esprit grec maintient le labeur.

# Recherches éthiques

## 2. 1. 1. 3 Le travail grec est amoral

Ce qui souligne bien l'originalité de la démarche grecque. Les historiens modernes ont tendance à supposer que c'était l'esclavage qui entraînait dans son discrédit le travail humain. Avec Hannah .i.Arendt;, nous pensons plutôt le contraire:

*Dire que le travail et l'artisanat étaient méprisés dans l'antiquité parce qu'ils étaient réservés aux esclaves, c'est un préjugé des historiens modernes. Les Anciens faisaient le raisonnement inverse: ils jugeaient qu'il fallait avoir des esclaves à cause de la nature servile de toutes les occupations qui pourvoient aux besoins de la vie. C'est même par ces motifs que l'on défendait et justifiait l'institution de l'esclavage. Travailler, c'était l'asservissement à la nécessité, et cet asservissement était inhérent aux conditions de la vie humaine. Les hommes étant soumis aux nécessités de la vie ne pouvaient se libérer qu'en dominant ceux qu'ils soumettaient de force à la nécessité. La dégradation de l'esclave était un coup du sort pire que la mort, car il provoquait une métamorphose qui changeait l'homme en un être proche des animaux domestiques. C'est pourquoi si le statut d'esclave se modifiait, par exemple par la manumission ou si un changement des conditions politiques générales élevait certaines occupations au rang d'affaires publiques, la "nature" de l'esclave changeait automatiquement.*

*L'institution de l'esclavage dans l'antiquité, au début du moins, ne fut ni un moyen de se procurer de la main-d'œuvre à bon marché ni un instrument d'exploitation en vue de faire des bénéfices; ce fut plutôt une tentative pour éliminer des conditions de la vie le travail. Ce que les hommes partagent avec les autres animaux, on ne le considérait pas comme humain. C'était d'ailleurs aussi la raison de la théorie grecque si mal comprise de la nature non humaine de l'esclave. Aristote qui exposa si explicitement cette théorie et qui, sur son lit de mort, libéra ses esclaves, était sans doute moins inconséquent que les modernes ont tendance à le croire. Il ne niait pas que l'esclave fût capable d'être humain; il refusait de donner le nom d'«homme» aux membres de l'espèce humaine tant qu'ils étaient totalement soumis à la nécessité.<sup>4</sup>*

## 2. 2 La pénurie

Nous sommes tellement habitués à l'opulence de nos sociétés modernes que nous éprouvons parfois des difficultés à concevoir la réalité et les conséquences d'une économie de simple subsistance.

La pénurie, hâtivement dit, s'explique d'un côté par la rudesse d'une nature qui ne prodigue que très chichement ses richesses pourtant indispensables; de l'autre par la médiocrité des rendements du travail humain. C'est dire qu'elle suscitera indirectement une organisation sociale du travail, une conception de ce dernier, ainsi qu'une approche de la nature.

Comprenons bien que rien ne saurait être idéologiquement neutre. Les idées ont une histoire. Mais aussi une logique. Quand une société détermine sa culture, c'est moins par goût que par nécessité. Si les grecs déprécièrent ainsi le travail, ce fut moins par esthétisme que par contrainte.

La pénurie implique une société repliée sur elle-même; des réseaux de communication lents, impraticables voire inexistants. Elle provoque une

---

<sup>4</sup>in *Condition de l'homme moderne*, p. 95-96

# Recherches éthiques

démographie lourde, à la mortalité infantile imposante qui relance à chaque génération le problème jamais véritablement résolu de la perpétuation de l'espèce. La pénurie c'est l'angoisse devant un monde ardu et sauvage où l'homme péniblement se cherche une place que d'abord il semble ne pas pouvoir trouver. C'est peut-être même un regard étonné devant les animaux qui semblent mieux que l'homme assurer les conditions de leur survie. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette pénurie produise certes des techniques pour tenter d'y pallier, mais également, mais surtout une représentation du monde; moins une cosmologie qu'une cosmogonie, où la nature occupe la place reine, despotique, devant un homme affaibli et sans cesse menacé.

## 2. 2. 1 La pénurie suscite une conception de la nature

Le prodigieux effort théorique qui marque ce que Renan appelait le *miracle grec*, se caractérise par l'abandon d'une conception magique de la nature.

### 2. 2. 1. 1 La pensée magique

Le monde apparut d'abord aux hommes comme un être doué de vie, de désirs et, le plus souvent, perclus d'exigences vengeresses. Rien d'étonnant à ceci: de la même manière qu'un dictionnaire définit un mot inconnu à partir de mots déjà connus, de la même manière l'esprit humain tend assez systématiquement à rabattre l'inconnu sur le connu, le différent sur le même, par le truchement de l'induction, voire de l'analogie.<sup>5</sup> L'homme va, ainsi, d'abord s'imaginer la nature à partir de ce qu'il sait déjà de lui-même et la supposer donc mue par des volontés ou des désirs; en tout cas, structurée autour de finalités. Où Spinoza vit l'essentiel des illusions de la conscience, A Comte verra l'état initial et nécessaire de l'histoire du développement humain «que les phases psychologiques de l'enfant reproduisent d'ailleurs.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup>«Nous savons que la raison ne procède que d'identité en identité, elle ne peut donc tirer d'elle-même la diversité de la nature... Contrairement au postulat de Spinoza <sup>5</sup>, l'ordre de la nature ne saurait être entièrement conforme à celui de la pensée. S'il l'était, c'est qu'il y aurait identité complète dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire que la nature n'existerait pas. En d'autres termes, l'existence même de la nature est la preuve péremptoire qu'elle ne peut être entièrement intelligible. » E. Meyerson in *Identité et Réalité*.

<sup>6</sup>Tous les bons esprits répètent depuis Bacon, qu'il n'y a de connaissances réelles que celles qui reposent sur des faits observés. Cette maxime fondamentale est évidemment incontestable si on l'applique, comme il convient, à l'état viril de notre intelligence. Mais, en se reportant à la formation de nos connaissances, il n'en est pas moins certain que l'esprit humain, dans son état primitif, ne pouvait ni ne devait penser ainsi. Car, si d'un côté, toute théorie positive doit nécessairement être fondée sur les observations, il est également sensible, d'un autre côté, que, pour se livrer à l'observation, notre esprit a besoin d'une théorie quelconque. Si, en contemplant les phénomènes, nous ne les rattachions point immédiatement à quelques principes, non seulement il nous serait impossible de combiner ces observations isolées, et, par conséquent, d'en tirer aucun fruit, mais nous serions même entièrement incapables de les retenir; et, le plus souvent, les faits resteraient inaperçus à nos yeux. Ainsi, pressé entre la nécessité d'observer pour se former des théories réelles et la nécessité non moins impérieuse de se créer des théories quelconques pour se livrer à des observations suivies, l'esprit humain, à sa naissance, se trouverait enfermé dans un cercle vicieux dont il n'aurait eu aucun moyen de sortir, s'il ne se fût

## Recherches éthiques

C'est le *fétichisme*, première phase de l'état théologique. Dans cette phase, la différence n'est pas établie entre chose inerte et vivant; surtout il y reste inacceptable que la matière ne réagisse pas aux injonctions humaines. Anthropologues comme philosophes en ont déduit l'origine des rites religieux, magiques et sacrificiels. Croyant se trouver face à un être désirant, l'homme y entretint un rapport psychologique avec la nature. Il y était cohérent de solliciter d'elle ce qu'elle refusait spontanément par des rites sacrificiels où se jouaient l'échange comme la séduction.

Ainsi devons-nous comprendre qu'il ne fallût pas attendre les prémices de la pensée scientifique pour que la réalité fût supposée déterminée: celle qu'imagine la pensée magique n'est pas indéterminée, mais comme le note R. Lenoble<sup>8</sup> surdéterminée. Rien ne s'y produit, en effet, au hasard. L'échec de la procédure rituelle s'expliquera donc plutôt sur le mode de la sanction ou de la vengeance plutôt que par l'inaptitude des moyens utilisés.

Ce fétichisme initial produit surtout un sentiment ambivalent de l'homme face à la nature. D'un côté, en effet, il ne peut pas et pas prendre conscience de son entière dépendance face à celle-ci, dépendance qui l'écrase et menace parfois jusqu'à son existence; mais d'un autre côté, l'homme réalise combien par ses interventions il trouve moyen d'avoir barre sur elle. Sentiment ambivalent parce qu'il implique à la fois l'infériorité et la supériorité; ambivalent parce qu'en même temps la nature semble transcendante à l'homme mais en même temps son égale puisqu'elle répond à ses demandes, ploie sous son influence et ne reste pas insensible à ses injonctions.

C'est dire enfin que cette pensée originelle de la nature implique une conception morale.

Bref, l'homme dans cet état initial ne peut pas, pour des raisons logiques, penser le monde autrement que sur son propre modèle; mais pour des motifs éthiques, affectifs même, il ne le veut pas non plus puisque' en récusant l'irréductible altérité du monde, il érige la nature en alter ego et rassure en même temps sa conscience craintive et coupable.

---

heureusement ouvert une issue naturelle par le développement spontané des conceptions théologiques qui ont présenté un point de ralliement à ses efforts, et fourni un aliment à son activité. in *Cours de philosophie positive*, I, p. 63

<sup>7</sup>voir J. PIAGET

<sup>8</sup>in *Histoire de l'idée de nature*

# Recherches éthiques

## 2. 2. 1. 2 Le miracle grec consiste dans l'abandon de la pensée magique

Certes, le fétichisme ne disparaîtra jamais totalement au point que la pensée scientifique doit toujours s'épurer de ses scories métaphysiques<sup>9</sup> mais il faut admettre qu'avec Socrate, à partir donc de Platon et Aristote de manière définitive, la nature brusquement commence de se désenchanter. Elle n'a plus d'autre attrait que d'être un objet de connaissance, un objet de contemplation métaphysique ou esthétique mais cesse d'apparaître comme un être avec qui il faille dialoguer. La nature devient une *physique* et les esprits qui hantaient le monde, des phénomènes. Le dialogue entre hommes et dieux soudain s'interrompt et Socrate n'a plus d'autre occupation que celle de se connaître lui-même. Les dieux, moins nombreux que dans l'animisme initial, sont exilés, reclus en un lieu clos: l'Olympe.

Cette évolution est essentielle; elle est surtout impérieuse.

### 2. 2. 1. 2. 1 L'abandon du fétichisme conditionne théorie comme pratique

Théoriquement, tant que le monde semblait mu par des désirs et des volontés, il était trop régi par l'arbitraire pour qu'une quelconque connaissance en fût possible.

Pratiquement, tant que le monde était habité par des fétiches, l'homme n'y pouvait rien opérer sans solliciter, prier, supplier ou braver les dieux. L'arbre ne peut être abattu que s'il est une chose; s'il est divin, au contraire, ou même seulement qu'il appartienne à une divinité, l'homme ne peut intervenir sans autorisation.

Ainsi, pour que connaissance et action devinssent possibles, fallut-il impérativement que les dieux fussent boutés hors du monde.

Mais en affirmant ceci, on implique en même temps qu'entre religion, d'un côté, science et technique de l'autre, il y eut toujours et il ne put qu'y avoir relation conflictuelle pour ne pas dire exclusion. Pour autant que la morale s'appuie sur une représentation théologique, on comprend que la morale fût d'emblée rejetée hors du domaine de l'action; de la technique.

### 2. 2. 1. 2. 2 L'effort grec consiste dans la mise en ordre

Comprendre le monde, c'est saisir les lois qui le régissent. Comprendre la réalité humaine, c'est définir les lois qui doivent en régler l'existence. Règles morales ou sociales: autant Platon qu'Aristote pensent sur fond de justice, au

---

<sup>9</sup> cf. Bachelard

# Recherches éthiques

moins autant que de justesse. Il n'est alors pas étonnant que ce soit le même mot qui en science, désigne ce qui *est* (**la loi**) et en pratique, ce qui *doit être* (**les lois**) Le grec dit: νομῶν.

La nature perd alors sa consistance; son mystère également. Quand, bien plus tard, l'âge classique inventera le mécanisme avec Galilée et Descartes, alors il paraîtra totalement désenchanté. Mais ce processus débute dès l'ensemencement grec de la pensée occidentale. Dès que le monde n'est plus qu'une chose obéissant à des règles constantes, il demeure peut-être une énigme non encore résolue, mais il cesse d'être l'objet d'un culte ou d'une quelconque dévotion. Quand l'homme prend le pouvoir, quand il affirme sa suprématie, c'est toujours aux dépens des dieux d'abord; de la nature ensuite.

## 2. 2. 1. 2. 3 En l e réi fi ant, l a pensée grecque déval ue l e monde

Dans le Livre VII de la *République*, la réalité est divisée en monde intelligible et monde sensible. Ce dernier, celui qui s'offre à nos yeux, n'est plus perçu que comme une apparence, une ombre, une réalité fluctuante; trop changeante pour être consistante. Il est trop fallacieux pour être de quelque intérêt. Il n'est plus dès lors de valeur qu'humaine et tout ce qui ramènerait l'homme à l'insipide matière sera à rejeter. Or, le travail, lutte acharnée contre la matière, est de ces réalités-là. Celui qui, chez Platon, doit détenir le pouvoir, c'est le philosophe: celui qui pense et sait; certainement pas celui qui agit.

La grande force des philosophies grecques fut d'avoir voulu embrasser d'emblée la totalité de la réalité humaine en un même système. Leur idéal de justice et de liberté ne pouvait rester seulement théorique et embrassa très vite morale et politique. Mais cette exigence se fit assez spontanément au détriment de la réalité concrète.

### 2.2.1.2.3.1 Pour une raison psychologique:

C'est en réalité ce que Nietzsche avait nommé la morale du *rressentiment*. L'homme, écrasé par une réalité qu'il ne comprend pas, qui l'écrase et l'affame, se venge en affirmant qu'après tout, cette réalité n'est pas la véritable réalité. Elle n'est qu'une apparence au-delà de laquelle le réel, le métaphysique donne un sens. En somme, le faible se venge en s'inventant un arrière-monde éternel, stable.

### 2.2.1.2.3.2 Pour une raison psychanalytique:

Tout désir, selon Freud, est un objet de tension qui cherche à combler un manque. Le désir n'existe que parce que le sujet est en manque, que parce que l'objet du désir est là-bas, loin, inaccessible. Le plaisir est la réduction maximale

## *Recherches éthiques*

de l'écart entre objet et sujet du désir. Le plaisir est donc à proprement parler une assimilation, une réduction de soi à l'autre. Pour autant que l'objet soit en face de moi, il me nie et je ne puis m'affirmer qu'en niant à mon tour ce qui me nie.

### 2.2.1.2.3.3 Pour une raison philosophique:

Dans la mesure où ce que recherche le sage est la vérité de l'être, et que cette dernière est présumée immuable, tout ce qui est de l'ordre du devenir est frappé d'inanité. De plus, parce que dans son effort théorique le philosophe cherche à exhausser l'homme, il mettra évidemment en avant ce qui lui est spécifique: la pensée; et ceci au détriment de l'action et surtout de la poursuite de fins matérielles qui ne renvoient qu'à la subsistance commune avec les animaux.

### 2.2.1.2.3.4 Pour une raison économique:

La pénurie conduit à la division sociale du travail. Celle-ci ne se justifie, selon Platon, que par la recherche de rendements meilleurs, d'un gain de temps aussi. Or, l'inévitable première division se fait entre travail intellectuel et travail manuel; au préjudice de ce dernier. Par ailleurs, cette dévalorisation de l'action au profit de la contemplation va s'appuyer sur un réel déficit technique. Quoique B Gille <sup>10</sup> ait raison de corriger la légende selon laquelle les grecs n'auraient strictement rien inventé en matière technique, il n'empêche qu'effectivement leurs innovations furent éminemment plus scientifiques et politiques. Le seul intérêt qu'entrevoit Aristote à l'invention de nouvelles machines est de pouvoir se dispenser des esclaves c'est-à-dire en réalité d'étrangers. Enfin la médiocrité des rendements réduit les échanges au minimum quand ce n'est pas à une forme à peine développée du troc.

En résumé, il n'est pas d'autre moyen pour l'homme, nié par la nature, que de nier celle-ci à son tour. Ce mécanisme constituera le monde en objet, c'est-à-dire en obstacle. Obstacle à la connaissance; obstacle à l'action. Il faut bien comprendre que c'est l'acte même par lequel l'homme s'affirme qui nie le monde. Saisir le monde entre ses doigts, c'est déjà proclamer: ceci n'est qu'un objet. Je vaud mieux que lui.

---

10

# Recherches éthiques

## 2.3 L'esclavage

H Arendt, dans la formule citée ci-dessus le dit: l'esclavage n'est pas la cause première de la dépréciation du travail mais sa conséquence. Comment alors la justifier? Il faut pour cela comprendre l'essence même du travail c'est-à-dire de la technique.

### 2.3.1 L'essence de la technique

Travailler la nature pour en retirer la matière de sa subsistance est le propre de l'homme. Quelque chose se produit dans le passage de la cueillette et chasse à l'élevage et agriculture, qui est essentiel. L'homme ne se contente plus simplement de saisir, parasiter l'environnement dans lequel il se meut: au contraire, il commence à produire, il fournit un travail préparatoire il échange une énergie comme une autre; bref, il **produit**. Il utilise des intermédiaires dans la production: des outils. Certes, les animaux utilisèrent avant lui des instruments en vue d'obtenir l'effet désiré, mais l'homme, quant à lui, façonne des objets en vue d'une production précise. L'outil ne vaut que pour cet usage; il est un intermédiaire <sup>11</sup>

Or, ce qu'implique la fabrication de l'outil, c'est évidemment non seulement la conscience du but à atteindre, mais aussi la ruse déployée pour parvenir à le réaliser. Le travail est donc une activité anti-naturelle en deux sens:

- il s'exerce contre la nature en laquelle il puise des ressources au risque de parfois l'épuiser.
- il implique un refus du monde tel qu'il est, puisqu'on cherche à lui en substituer un autre qui porte la marque de l'homme.

Dans le travail c'est le désir humain qui parle. Ce qu'illustre parfaitement le mythe de Prométhée dont on s'accorde à penser qu'il symbolise l'essence de la technique.

#### 2.3.1.1 La technique est prométhéenne

*«Un jour, une querelle éclata à Sycione, au sujet d'un taureau offert en sacrifice: on n'était pas d'accord sur les morceaux qui devaient être consacrés aux dieux et ceux qui étaient destinés aux hommes. Prométhée, appelé pour être l'arbitre du conflit, dépeça et découpa un taureau et cuisit dans sa peau deux sacs avec une couverture qu'il remplit de ce qu'il avait découpé. Un sac contenait toute la chair, mais il la dissimula sous l'estomac, qui est la partie la moins appétissante de l'animal; l'autre contenait les os cachés sous une couche de graisse. Lorsqu'il demanda à Zeus de choisir, celui-ci, facilement trompé, choisit le sac contenant les os et la graisse qui sont aujourd'hui encore, la part réservée aux dieux; mais Zeus punit Prométhée qui riait derrière son dos, en retirant le feu aux hommes: «Qu'ils mangent donc leur viande crue» s'écria-t-il.»<sup>12</sup>*

<sup>11</sup> c'est le sens précis qu'a le terme **Mittel** en allemand: à la fois instrument et intermédiaire.

<sup>12</sup> R GRAVES in *Les mythes grecs*

# Recherches éthiques

Où l'on observe que la technique est d'abord une affaire de ruse; de tromperie. Il s'agit d'obtenir des dieux plus qu'on ne leur donne. Il s'agit d'un échange inégal que l'agriculture illustre à l'évidence. Le travail que fournit le paysan n'a de sens que s'il autorise une récolte plus grande que celle obtenue par la simple cueillette. Cette tricherie est déjà le signe d'une faiblesse.

Il existe une autre version du même mythe: celle de Platon.

Quand le temps fut venu de créer les espèces mortelles, les dieux chargèrent Prométhée et Epiméthée d'attribuer à chacun les qualités nécessaires. Or Epiméthée dans son imprévoyance s'aperçut qu'il avait distribué toutes les qualités disponibles aux animaux et qu'il n'en restait plus à offrir aux hommes. Alors Prométhée donna aux hommes la connaissance des arts avec le feu qu'il avait volé à Héphaïstos.

## 2. 3. 1. 2 La technique obéit au principe d'économie

Ici encore nous retrouvons le larcin, le vol, mais surtout on remarque posée l'absence d'aptitudes innées que l'homme ne peut compenser que par son art. L'homme, «ver nu»<sup>13</sup>, sans instinct n'a d'autre ressource que son intelligence. Si forte il y a pour l'homme, elle s'appuie totalement sur cette faiblesse initiale: l'homme est sans qualité, sans détermination naturelle. L'homme est l'être le plus faible de la création qui ne peut se maintenir en vie que par tricherie et/ou intelligence.

## 2. 3. 2 La technique est dévalorisée

De ceci on peut tirer deux conséquences:

- le travail n'a pas de valeur en soi. Il peut seulement être le moyen pour l'homme de survivre et de révéler son intelligence.
- le travail rattache l'homme à la matière par l'obligation où le met son absence d'instincts de réaliser lui-même, constamment, les conditions de sa survie.

Il faudra attendre la modernité pour que l'on voie enfin dans le travail, non plus systématiquement une aliénation, mais au contraire la condition de possibilité de l'intelligence humaine. La pensée grecque, quant à elle, n'y aura conçu que la dégradation: d'où l'esclavage.

## 2. 3. 3 Quatre raisons expliquent cette dévalorisation:

### 2. 3. 3. 1 Économique

La pénurie trop forte, l'aridité des conditions de travail, l'absence de machines

---

<sup>13</sup> selon l'heureuse expression de M Yourcenar in *Archives du Nord*

# Recherches éthiques

efficaces firent que l'activité humaine apparut toujours plus comme une soumission que comme une libération. Il est exact que l'esclavage semble se justifier d'abord par la recherche d'une main-d'œuvre bon marché (puisque l'esclave représente une charge, même s'il n'est pas rétribué). L'esclave c'est d'abord le paysan, celui qui, rivé à sa terre, reste totalement dépendant de la nature, de ses cycles, de ses tourmentes climatiques. L'esclave est doublement aliéné: à la fois au monde et à son maître. L'organisation sociale de l'esclavage ne fit donc qu'entériner politiquement une dépendance déjà trop réelle. Sans doute le paysan fut-il d'abord un homme libre qui fut asservi soit parce que guerrier vaincu, soit parce que ne parvenant à payer ses dettes, il rétribua sa défaite, son échec par l'esclavage.

Mais pourquoi l'homme travaille-t-il?

Parce qu'il ne peut évidemment faire autrement. Supposons comme le fait Rousseau<sup>14</sup> une nature prodigue de ses bienfaits, supposons l'Éden, <sup>15</sup>jamais sans doute l'homme n'eût travaillé et sans doute eût-il été content de cueillette et de chasse si brusquement la nature ne s'était faite hostile. Le fait donc de travailler est donc en soi déjà la résultante d'un échec, d'une impuissance; d'une faiblesse.

Ce que les grecs virent immédiatement était que le travail de la terre fût un arrachement, une violence extrême exercée sur la nature pour la contraindre à offrir ce que spontanément elle retenait. Ceci ne saurait donc être interprété comme un signe de supériorité de l'homme sur les autres espèces, mais au contraire comme un fabuleux signe de faiblesse. D'emblée, le travail revêtit cette acception idéologique d'aliénation, de torture, de contrainte, qui est bien connue.

## 2. 3. 3. 2 Théorique: *La théorie des quatre causes*

Elle tient à la théorie des quatre causes d'Aristote. Soit une coupe: on peut lui assigner quatre causes:

---

<sup>14</sup>«Supposez un printemps perpétuel sur la terre; supposez partout de l'eau, du bétail, des pâturages: supposez les hommes sortant des mains de la nature une fois dispersés parmi tout cela: je n'imagine pas comment ils auraient jamais renoncé à leur liberté primitive et quitté la vie naturelle, pour s'imposer sans nécessité l'esclavage, les travaux, les misères inséparables de l'état social.

Celui qui voulut que l'homme fût sociable toucha l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. A ce léger mouvement, je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain: j'entends au loin les cris de joie d'une multitude insensée; je vois édifier les palais et les villes; je vois naître les arts, les lois, le commerce; je vois les peuples se former, rassemblées sur quelques points de leurs demeures pour s'y dévorer mutuellement, faire un affreux désert du reste du monde, digne monument de l'union sociale et de l'utilité des arts. » in *Essai sur l'origine des langues*, p. 129

<sup>15</sup>qui est quand même curieusement le point commun de nombreux mythes originels

# Recherches éthiques

- **cause matérielle:** l'argent dont elle est constituée
- **cause formelle:** la forme que revêt cette matière
- **cause finale:** le but, par exemple le rite religieux en vue de quoi matière et forme sont ici déterminées.
- **cause efficiente:** l'agent qui opère l'effet; ici l'orfèvre.

On comprend que ce qui permet à la matière d'être en acte, c'est la cause idéale ou formelle, c'est-à-dire le projet qui d'une matière indistincte fait un objet qui ait un sens. Il est clair que de ce point de vue, il n'est d'excellence que du projet qui informe la matière; que de celui qui agit. L'esclave, quant à lui, se contente d'agir selon des plans qui lui furent prescrits, mais qui ne sont pas les siens. Il ne pense donc pas, il n'est qu'un pion sur un échiquier. D'où la distinction entre l'architecte et le manœuvre; entre les travaux de conception et d'exécution. Il n'y aura jamais que du mépris pour celui qui pratique un savoir sans en rien connaître. Celui-ci dépend intellectuellement, physiquement et moralement de celui qui pense. C'est dans le même ordre d'esprit que Platon dira des guerriers qu'ils pratiquent la vertu sans la connaître.

En clair, il n'est de dynamique que dans la pensée. Celui qui agit, en réalité est passif: il n'a pas plus d'autonomie vis-à-vis de la nature et de son maître que la coupe vis-à-vis de l'artisan qui l'a fabriquée.

D'où l'étrange conception que nourrit Aristote au sujet de l'esclave: ce dernier n'est pas un homme. Il a des animaux la réaction à des impulsions sensibles, mais en rien l'intelligence n'est développée en lui. Trop arrimé au réel pour que ceci soit seulement possible, l'esclave est au travail ce que la matière est à la coupe: une pure virtualité qui ne sera mue que par une forme, une idée, un projet qu'il recevra du dehors. Corps sans âme, animal à peine dégrossi, l'esclave est en soi ce qui n'a de raison d'être que dans l'obéissance.

*Est en effet esclave par nature celui qui peut appartenir à un autre et qui participe de la raison assez pour percevoir mais non au point de la posséder vraiment; car les autres animaux n'obéissent pas à la raison (en percevant) mais aux affections qui leur viennent de l'extérieur.*<sup>16</sup>

De la sorte on ne demandera jamais à l'esclave que d'avoir juste assez de vertu pour ne point défaillir à la tâche. Mais en soi, il n'est qu'une aide dans l'accomplissement des tâches les plus frustes; il est un corps qui fournit une énergie physique; rien de plus. Il est l'opérateur d'un acte où seul prévaut la conception.

---

<sup>16</sup>Aristote in *Politique*, I,2,1254

# Recherches éthiques

## 2. 3. 3. 3Morale

*Si donc l'intellect est quelque chose de divin par comparaison avec l'homme, la vie selon l'intellect est également divine comparée à la vie humaine Il ne faut donc pas écouter ceux qui conseillent à l'homme, parce qu'il est homme, de borner sa pensée aux choses humaines, et mortel, aux choses mortelles, mais l'homme doit, dans la mesure du possible, s'immortaliser, et tout faire pour vivre selon la partie la plus noble qui est en lui.<sup>17</sup>*

L'idéal grec reste donc bien un idéal de contemplation, et non d'action. Il est alors nécessairement réservé à quelques uns. Il faut bien aussi que la société produise et se reproduise. Cette tâche sera réservée aux esclaves. L'idéal platonicien était celui d'une initiation progressive qui érigerait certains élus en philosophes rois, véritables sages capables de relier action politique et connaissance suprême. Celui d'Aristote est peut être plus bourgeois, il n'en reste pas moins réservé à quelques uns.<sup>18</sup>

Cette morale est celle du juste milieu , tempérée et prudente, qui sait profiter des largesses de l'existence pour s'élever au bien; or le seul bien durable est offert dans la contemplation.

## 2. 3. 3. 4Politi que

C'est un idéal du même type qui prévaut en politique. Le but poursuivi par l'organisation sociale est de bien vivre; de garantir donc les conditions d'une vie morale. Il n'est d'autre richesse pour une cité que son indépendance économique: tout commerce avec l'extérieur ne peut qu'être générateur de guerres, de conflits et ainsi d'immoralité.

Pour le comprendre il suffit de voir le rôle qu'Aristote assigne à la monnaie: elle n'est pas là pour supprimer le troc mais pour le faciliter. L'échange d'ailleurs ne vise pas tellement un accroissement des richesses que la simple satisfaction des besoins élémentaires. L'argent n'a pas de valeur en soi, mais demeure un simple intermédiaire de l'échange qui «rend les choses commensurables» et garantit la communauté d'intérêt des contractants:

*Il ne saurait y avoir ni communauté d'intérêts sans échange, ni échange sans égalité, ni enfin égalité sans commensurabilité.<sup>19</sup>*

Mais l'argent en lui-même n'a aucune valeur. Il n'est donc pas étonnant qu'il cite la légende du roi Midas. Transformant en or tout ce qu'il touche, celui-ci est pauvre en réalité de toute source possible de jouissance. C'est assez souligner que la seule motivation qui puisse honorer l'homme ne soit jamais la quête de

---

<sup>17</sup>id. in *Éthique à Nicomaque*, X,7

<sup>18</sup>«Il est impossible ou bien difficile à un indigent de faire de belles actions» *ibid.*, X,9

<sup>19</sup>*ibid.*, V,8

# Recherches éthiques

richesse. Autrement dit, la seule richesse est la quête morale du bien. Les acteurs économiques restent donc de simples outils qui garantissent la cohésion sociale, la communauté d'intérêt, mais ce n'est pas d'eux que pourrait surgir la dynamique sociale ou politique.

Le modèle proposé est donc bien celui d'une société autarcique, d'une économie naturelle repliée sur la famille qui se suffit à elle-même et n'échangerait que le surplus de sa production.

La famille, unité économique, devient en même temps le fondement politique de la cité. Elle assoit le pouvoir du père sur ces âmes imparfaites que sont les enfants et les femmes. Sur le même modèle, la cité devra fonder le pouvoir du citoyen sur ceux des sujets que le manque de loisirs n'ouvre pas à la sagesse et à la vertu. Sont ainsi exclus de la qualité de citoyen tous ceux qui ont une fonction de production: laboureurs et artisans.

## 2. 4 L' amoralité du travail en est la conséquence:

Mais elle en entraîne d'autres.

Ce fondement amoral que la pensée grecque réserve au travail humain fonctionna comme un obstacle épistémologique à l'émergence d'une philosophie égalitaire, mais empêcha également que la Grèce maintînt son hégémonie sur le monde antique. En dépit de son évident rayonnement intellectuel, elle perdra rapidement tout rôle politique au profit des Romains. Quand on chasse l'économie par la porte, elle rentre par la fenêtre.

### 2. 4. 1 Elle entraîne la méconnaissance des processus économiques de l'échange

D'abord concéder à l'esclave le rôle économique c'était s'interdire de comprendre les mécanismes économiques. En réduisant la production à la seule satisfaction des besoins premiers, la pensée grecque s'interdisait du même coup de comprendre l'origine de la valeur économique. Le travail de l'esclave n'ayant aucune valeur, comment comprendre alors que ce fut le travail humain qui soit à l'origine de la plus-value. Il est par ailleurs tout à fait révélateur qu'Aristote ne raisonne qu'en terme de valeur d'usage. La fonction essentielle de la valeur d'échange ne pourra être dégagée que plus tard.

*«Ce qui empêchait Aristote de lire dans la forme valeur des marchandises que tous les travaux sont exprimés ici comme travail humain indistinct, et par conséquent égaux, c'est que la société grecque reposait sur le travail des esclaves et avait pour base l'inégalité des hommes et de leur force travail.»<sup>20</sup>*

---

<sup>20</sup>Marx

# Recherches éthiques

## 2. 4. 2 Elle n'est possible que dans le cadre d'une société profondément inégalitaire

On se situe effectivement dans le cadre d'une société où l'inégalité entre les hommes est la règle, mais une inégalité qui ne serait pas seulement de position, mais plus profondément de nature. On avait noté que pour Aristote, l'esclave ne relevait pas véritablement du genre humain. Cette conception-ci grèvera longtemps la pensée occidentale: excluant le labeur de toute position morale. La notion, si naturellement commune de notre époque, de l'égalité entre les hommes ne pourra naître et se développer qu'à partir du moment où, l'échange se développant en un vaste marchandage universel, on pourra y voir enfin l'échange nécessairement commensurable d'une même réalité: le travail humain.

---

## 3 LE MONDE CHRÉTIEN

### 3. 1 Remarques préalables

On aurait pu attendre que le monde chrétien inversât ce rapport à la paresse puisque la paresse fut très tôt considérée comme l'un des sept péchés capitaux; capital au moins en ceci qu'il entraînait tous les autres. Or, il n'en fut rien.

En partie pour des raisons propres à sa propre représentation du monde, en partie parce qu'il s'appuie sur la représentation philosophique grecque du monde, le christianisme ne fera que renforcer, en la déplaçant, l'approche négative du travail.

Il n'est pas possible en quelques lignes de brosser un tableau exhaustif du Moyen Age, d'autant que les recherches historiques ont parfaitement montré que cette période devait plutôt se conjuguer au pluriel tant il connut de phases diverses et contradictoires. Il ne fut en tout cas pas, ceci est désormais certain, cette ombrageuse période d'obscurantisme que la Renaissance, pour se valoriser, voulut faire accroire.

Si l'on désire néanmoins se faire une idée tant soit peu fidèle de ce qui domine cette imposante période, il faut simplement rappeler ce qui la définit spécifiquement:

- une église forte qui s'appuie sur une religiosité intense
- un système féodal qui maintint une société fortement hiérarchisée et inégalitaire.

# Recherches éthiques

## 3. 2 L' égl i se

Pour comprendre néanmoins l'horizon de l'an mille, il faudrait pouvoir citer intégralement le texte inaugural du *Temps des cathédrales*:

*Très peu d'hommes (...) des friches, des marécages, des fleuves vagabonds et les landes, les taillis, le pacages, toutes les formes dégradées de la forêt que laissent derrière eux: les feux de broussailles et les ensemencements furtifs des brûleurs de bois, ici et là des clairières, un sol conquis, cette fois, mais qui n'est pourtant qu'à demi dompté; des sillons dérisoires, ceux qu'ont tracés, sur une terre rétive des outils e bois traînés par des bœufs maigres; dans cet espace nourricier de grandes taches vides encore, tous les champs que l'on laisse en jachère un an, deux ans, trois ans, dix ans parfois (...) Un monde sauvage Un monde que cerne la fin<sup>21</sup>*

Pour d'autres raisons assurément, en d'autres formes sûrement que durant l'antiquité grecque, c'est pourtant la même pénurie qui prévaut durant l'an mille. A quoi cependant il faut rajouter la grande peur millénariste qui, incontestablement, va faire souffler sur l'Occident un fabuleux souffle de piété. Jamais comme en cette époque le prêtre n'eut tant de pouvoir ni d'influence qu'alors. Des croisades successives aux constructions des cathédrales, l'Europe sembla alors entièrement arc-boutée sur l'espérance de son salut prochain et sur la crainte d'un enfer toujours menaçant. On doit à l'Église chrétienne, pour le sujet qui nous concerne,

- une théologie,
- une morale
- une organisation sociale.

### 3. 2. 1 Une théologi e négati ve du travail

#### 3. 2. 1. 1Le poids du péché originel pèse sur le travail

*A la femme il dit:  
"Je multiplierai les peines de tes grossesses,  
dans la peine tu enfanteras des fils.  
Ta convoitise te poussera vers ton mari  
et lui dominera sur toi"  
A l'homme, il dit:  
"(...) Maudit soit le sol à cause de toi!  
A force de peines tu en tireras subsistance  
tous les jours de ta vie.  
(...)A la sueur de ton visage  
tu mangeras ton pain,  
jusqu'à ce que tu retournes au sol,  
puisque tu en fus tiré.<sup>22</sup>*

Aucun texte, sans doute, ne fut plus commenté que celui-ci; en particulier durant ces périodes médiévales. Il fait effectivement du travail, non pas la marque de l'essence humaine, ce par quoi il eût pu réaliser son essence; mais au

---

<sup>21</sup> *op.cit...*, p. 11 et sq.

<sup>22</sup> *Gen., 3,16-20*

# Recherches éthiques

contraire le sceau même de la faute, de ce péché originel qui jettera sur le monde chrétien cette chape de culpabilité sans laquelle rien de la pensée occidentale n'est véritablement compréhensible.

Il y a eu péché. Cette faute originelle rejaillit sur toute l'espèce humaine, sans exception. Elle consista, on le sait, dans le fait de n'avoir su résister à la convoitise; d'avoir cédé aux tentations du Malin en croquant la pomme de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ce péché se paie justement par le travail. Enfantement dans la douleur, pour la femme; labeur acharné et pénible pour l'homme. Autant dire que le travail ne pouvait ainsi conquérir aucune valeur positive. On n'exhibe pas ostensiblement le sceau de sa faute. L'homme travaille comme on porte sa croix, humblement, avec une fabuleuse dose de fatalisme; assurément. Mais avec fierté, sûrement non!

Dans la mesure même où l'Église domine toute l'histoire intellectuelle du Moyen Age, et que les mentalités évoluèrent sous son influence, on peut lire dans les grands textes liturgiques l'évolution de la pensée occidentale face au travail.

## 3. 2. 1. 2 Une théologie néanmoins ambivalente

Pourtant la théologie chrétienne fut toujours partagée entre deux tendances passablement contradictoires:

- en conformité avec le texte de la Genèse , elle voit dans le travail une faute, une pénitence.
- s'appuyant sur un texte de Saint Paul<sup>23</sup>, elle érige le labeur en une véritable planche de salut où semble pouvoir se dessiner une théologie positive du travail.

Chronologiquement, ce fut la première tendance qui prévalut avec toutes les conséquences négatives que l'on peut deviner: une société hiérarchisée, le servage justifié par la théologie; le silence aussi des *laboratores* qui, écrasés par leur indignité, ne sachant de surcroît ni lire ni écrire, ne purent laisser aucune trace que l'historien pût aisément déchiffrer.

## 3. 2. 2 Une théologie dualiste

La société médiévale trouve son expression dans le modèle triparti dont G. Dumézil avait parfaitement montré la permanence dans les cultures de souche indo-européenne. Au moins jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, l'Église justifie le servage comme conséquence inéluctable du péché. Dans tous les cas de figure, le travail

---

<sup>23</sup>«Si l'on ne veut pas travailler, l'on ne mangera pas» II, *Thess*, III, 10

# Recherches éthiques

demeure une pénitence, et, à bien y regarder, la conception du labour comme seule échappatoire à l'oisiveté, n'est guère plus positive.

## 3. 2. 2. 1 La pensée chrétienne est un dualisme métaphysique.

Au même titre que l'platonicien, elle oppose deux mondes: l'ici bas, monde d'erreurs et d'errances, monde de faux-semblants et de tentations à un au-delà éternel, seul, véritable royaume de Dieu ou du Souverain Bien, qu'importe ici; mais un monde de l'être en tout cas vers lequel notre existence doit tendre. Nietzsche l'avait si bien vu qu'il affirma:

*Le christianisme est un platonisme pour le peuple.*

Quoique la philosophie grecque fût à plus d'un titre étrangère aux sources d'inspiration des religions révélées, ce commun dualisme, cette profonde tendance à ne considérer l'existence terrestre que comme une transition, dangereuse ou fatale, vers un monde meilleur, où ni le Mal ni la mort n'auraient droit de cité; cette commune tendance a permis au catholicisme médiéval de se servir de Platon d'abord, d'Aristote ensuite, pour élaborer son discours.

## 3. 2. 2. 2 Ce dualisme métaphysique a trois conséquences

### 3. 2. 2. 2. 1 moral es

Il n'y a rien à attendre de ce monde-ci. C'est dire qu'avec lui ce sont très rapidement les ressources, les richesses et les plaisirs que le monde matériel peut procurer qui seront frappés d'interdit, en tout cas d'opprobre. Interdits sur le corps, la sexualité. Très vite c'est-à-dire dès le IV<sup>e</sup> siècle, apparaîtra une véritable théologie de la pureté. A partir du XII<sup>e</sup> siècle l'opinion se sera généralisée selon laquelle le péché originel se transmet par l'acte sexuel. Sont alors proscrits fornication, concupiscence et luxure. Quand l'Église, à partir de la réforme grégorienne,<sup>24</sup> imposera de façon rigoureuse le célibat, la virginité et la continence aux clercs, elle érigera en même temps une barrière infranchissable entre elle et le monde laïc. En même temps elle enferme celui-ci dans le mariage, monogamique et indissoluble. A l'intérieur même de ce dernier la sexualité restera sinon proscrite tout au moins sévèrement contrôlée. Faute de mieux!

#### 3.2.2.2.1.1 L'interdit de la sexualité

JL Flandrin <sup>25</sup> a calculé qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, les couples observant fidèlement les interdits ne pouvaient s'accoupler que 91 à 93 fois par ans, compte non tenu des périodes d'impureté de la femme (grossesse, règles, période post-partum).

---

<sup>24</sup>1050 à 1215

<sup>25</sup> dans *Un temps pour s'embrasser*

# Recherches éthiques

Que ces observances ne fussent pas systématiquement respectées, on peut le deviner à la prolifération des ouvrages rappelant ces interdits. Ceux-ci sont néanmoins révélateurs.

Le projet chrétien n'est nullement celui de l'insémination du monde. Celui-ci n'a pas d'autre avenir que la menace apocalyptique qui ouvrira les portes du Paradis et le délivrera de la menace du Malin. Ne pas vouloir engendrer veut dire d'abord ne pas vouloir d'avenir car une société sans enfants est une société sans avenir. Que, par ailleurs, les femmes rejoignent si rapidement le sexe dans l'opprobre moral de la vulgate chrétienne souligne à l'envi combien l'espace chrétien se voulut stérile.<sup>26</sup>

## 3.2.2.2.1.2 L'interdit de l'argent

Dans le même état d'esprit se jouera l'interdiction de la fortune. La parabole est connue, selon laquelle «il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche de rentrer dans le royaume des cieux» mais il en est d'autres tout aussi précises:

*Nul ne peut servir deux maîtres: ou il haïra l'un et aimera l'autre ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent*<sup>27</sup>

C'est donc toujours la même morale de la continence, de l'abstinence et de l'ascèse qui prévaut ici.

---

<sup>26</sup> On remarquera, en les opposant, la volonté acharnée de se perpétuer telle que traduite par Tite-Live à la stérilité chrétienne. L'enlèvement des Sabines est évidemment un mythe: néanmoins il traduit l'importance que cette grande société de l'action que sera Rome a voulu accorder à son avenir. Néanmoins, dans les deux cas, même si cela s'explique par des raisons différentes, les femmes sont disqualifiées. Dans le premier cas parce qu'elles représentent la faute; dans le second parce que symbole de l'avenir, elles ne sont reconnues que pour aussitôt être déclassées. N'importe quelles femmes font l'affaire. On n'aura pas tort de dire que la modernité se joue dans le rapport aux femmes et l'on verra bien, plus bas, combien le rapport moderne au travail passera également par un rapport moderne au travail des femmes.

<sup>27</sup>Mt, 6,25

# Recherches éthiques

## 3. 2. 2. 2. 2 économiqu es

Aucun système de production, dans la mesure où, en même temps que des marchandises, il se doit de sécréter des consommateurs, ne peut se perpétuer sur fond d'une telle idéologie qui voue l'acheteur éventuel aux foudres divines. Elle correspond en réalité à une économie de subsistance qui permet d'espérer dans l'au-delà ce que l'ici et le maintenant refusent. Morale consolatrice pour autant? Rien n'est moins certain tant elle est exigeante.

Elle va en réalité partager l'espace humain en deux camps, refermés sur eux-mêmes; un monde que la partition du clergé en séculier et régulier reproduit parfaitement:

- monde des humbles, condamnés au travail et à la tentation, à qui seule l'obéissance au prince et aux prescriptions morales peut offrir éventuellement une chance de salut.
- monde des clercs et des nobles, voués, chacun en leur domaine, au service divin.

On peut ainsi observer que si le barrage contre le corps empêche le chrétien d'investir le temps, l'interdiction de la richesse l'empêche en réalité d'occuper l'espace. Le monde chrétien est suspendu entre enfer et paradis: c'est un monde transitoire; un sas; rien de plus!

## 3. 2. 2. 2. 3 philosophiques

### 3.2.2.2.3.1 L'abandon du temps cyclique au profit du temps linéaire

La tradition chrétienne, en posant à l'origine des temps, l'événement fort, nécessairement unique, de la création *ex nihilo* casse évidemment la représentation grecque d'un temps cyclique, celui, tragique, de l'éternel retour du même. Le christianisme fait rentrer l'Occident dans un temps linéaire, dramatique cependant.

#### 3.2.2.2.3.1.1 *Le temps féodal est dramatique*

Autant il était clair que le temps grec n'autorisait nul progrès puisque dans un cycle, il n'est aucun point qui puisse faire office de commencement ou de fin; que par conséquent tout ce qui naît, facilement doit se corrompre pour revenir à l'état initial; autant le temps chrétien est celui où, comme le notait P. Ricœur, l'âge d'or est au début de l'histoire. Mais la chute aussi. Le temps alors va

# Recherches éthiques

nécessairement vers la dégradation, vers son terme qui est le Jugement. Inspiré du modèle aristotélien du moteur immobile, le temps, totalement adossé sur l'instant créateur ne peut qu'aller en se corrompant, en s'anémiant à mesure qu'il s'en éloigne et s'écoule. Ainsi tout changement, toute modification des rites et coutumes ne peuvent-ils jamais être interprétés que comme œuvre du Malin.

## 3.2.2.3.1.2 *Le temps médiéval est traditionaliste,*

La Renaissance nous fit voir dans le Moyen-Age (regardons seulement le nom) une période étale, indistincte et obscurantiste: elle eut tort. Mais ce qui reste exact, c'est que toutes les évolutions y furent nécessairement lentes, et les progrès insensibles dans la mesure où les mentalités non seulement ne cherchèrent pas mais redoutaient au contraire les effets de toute évolution. Si les institutions, les systèmes politiques restèrent si solides, en dépit de réelles modifications, l'explication doit en être fournie à partir de cette idéologie de la permanence, de cette crainte de la déchéance; de ce refus de la prospérité. Car, même si, un peu plus tard, l'église reviendra sur la valeur du travail, jamais en revanche elle ne reviendra sur la valeur de la richesse et de l'argent. Autant dire que le travail put alors revêtir une vertu édificatrice, mais libératrice, sûrement non.

## 3.3 Le système féodal

### 3.3.1 La tripartition médiévale

G. DUBY dans *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* a parfaitement montré que même si la tripartition de la société en clergé/noblesse/tiers-état ne fut, et de loin pas, une réalité de la société féodale, elle en fut néanmoins l'imaginaire, et donc la philosophie implicite. Or ce que signifie d'abord cette tripartition, c'est la division de la société humaine en trois ordres, séparés, hiérarchisés; inégaux.

#### 3.3.1.1 *le modèle indo-européen*

On doit à G. DUMEZIL d'avoir montré que ce modèle triparti était celui qui hantait toutes les cultures de souche indo-européenne. Symbolisée par les trois divinités romaines **JUPITER**, **MARS**, et **QUIRINUS** cette tripartition distingue les fonctions de

- la prière (et ainsi de la pensée)
- de la lutte armée
- du travail

# Recherches éthiques

## 3.3.1.1.1 Le modèle platonicien

C'est la même répartition que Platon propose dans la République: il s'y agit d'éduquer les citoyens selon qu'en eux domine la tête, le cœur ou le ventre.

- A ceux dont la tête est la fonction maîtresse, reviendront les fonctions politiques et intellectuelles
- A ceux chez qui prévaut le cœur, c'est-à-dire le courage, échoiront les fonctions guerrières: ils seront les gardiens de la cité.
- A ceux chez qui le ventre prédomine, reviendront les tâches de la terre et du commerce.

## 3.3.1.1.2 Le modèle comtien

C'est encore cette même répartition que l'ancien Régime rêva de figer en 1789, ne réalisant pas qu'elle ne correspondait plus à aucune réalité sociale ou économique.

Mais c'est encore, déplacée, certes, la même tripartition que l'on retrouve dans l'étrange rêve comtien d'une société positiviste dont le gouvernement harmonieux serait exercé par l'action convergente du prêtre de l'humanité, du banquier et de l'entrepreneur.

Ce que l'on doit à DUMEZIL est d'avoir compris l'étonnante constance de ce patrimoine culturel-là en dépit que les sociétés indo-européennes eussent depuis longtemps disparu. Mais il observe en même temps que ce modèle, pour permanent qu'il soit, n'aura été que très rarement l'objet d'un projet économique ou social. En réalité, il s'agissait plus d'un modèle moral, distribuant les vertus:

*L'idéologie tripartite (...) constitue l'armature d'un système de valeurs (...) mais se montre en vérité fort rarement dérivant vers une proclamation de ce que doit être la société.<sup>28</sup>*

### 3.3.1.2 la thèse de Duby

#### 3.3.1.2.1 La tripartition est plus un modèle qu'une réalité

Ce modèle sera proclamé pour la première fois de façon explicite vers 1025, par Adalbéron de Laon et Gérard de Cambrai:

*Ici-bas, les uns prient, d'autres combattent, d'autres encore travaillent<sup>29</sup>*

Effectivement la société du haut Moyen Age était en réalité moins divisée en trois qu'en eux catégories: les clercs et les laïcs. Dominait un profond mépris pour le travail; mépris assis sur l'héritage grec, mais aussi sur les derniers échos

---

<sup>28</sup>DUBY, op. cit., p. 17

<sup>29</sup>ibid.

## Recherches éthiques

des cultures guerrières où le butin l'emportait assurément sur le labeur; mépris renforcé, on l'a vu, par la morale chrétienne et l'exhortation à la *vita complativa*; mépris aggravé surtout par la régression technique, la disparition du travail spécialisé des artisans et des paysans libres. Le Goff met en évidence que ce mépris ne concernait pas que le laboureur, mais aussi le soldat:

*Seul le clergé est sans tache. Face aux seigneurs laïcs, il entretient un certain mépris du métier militaire, du verseur de sang, un certain antimilitarisme. Vêtu de pureté et de candeur, il dénonce les homes aux mains rouges qui sont à la fois des alliés et des concurrents.<sup>30</sup>*

### 3. 3. 1. 2. 2 Sang, saleté et argent sont tabou

Étonnante société que celle de ce Haut Moyen-Age, tout obnubilée de vénération pour Dieu, tellement empreinte de mépris pour l'autre, pour l'homme. Le Goff a raison de l'écrire: il est impossible de dresser la liste exhaustive des métiers interdits; on y risquerait simplement de dresser la liste de tous les métiers existants. On y relèvera cependant le tabou

- du sang (bouchers, bourreaux et soldats)
- de la saleté (teinturiers, cuisiniers)
- de l'argent (marchands, usuriers mais aussi les salariés assimilés à de véritables mercenaires)

---

<sup>30</sup>J Le Goff in *Pour un autre Moyen AGE*, p. 104

# Recherches éthiques

## 3.3.1.2.3 Même le travail de la terre est discrédité

Mais s'il est exact que ce mépris embrasse presque tous les métiers qui ne sont pas de la terre, le paysan lui-même n'est pas valorisé pour autant. Dès le V<sup>e</sup> siècle, les paysans - les **pagani** - à la fois laboureurs et païens, représentent les pêcheurs par excellence: luxurieux, ivrognes, véritables repoussoirs des riches, ils peuvent tout au plus trouver quelque légitimité en devenant les instruments du salut des riches quand ceux-ci leur offrent obole. Mais surtout, péché entre tous, le paysan est orgueilleux: il cherche à sortir de sa condition. Or, cette ambition sociale est inacceptable dans une société figée. Révélatrice de cet état d'esprit: la classification en douze abus qu'élabora le Pseudo-Cyprien. On y trouve effectivement:

Pauper superbus; plebs sine disciplina; populus sine lege

En réalité, apparaît comme un véritable péché celui qui, travaillant, ne fait pas assez confiance à Dieu pour n'attendre même pas de Sa miséricorde qu'elle satisfasse ses besoins naturels.

## 3.3.1.2.4 Ces tabous enferment la féodalité dans une logique an-économique

Ce siècle est à proprement parler anti-économique. Nous avons déjà relevé que sa logique était aussi anhistorique!

## 3.3.2 L'éveil de l'Occident

Quelque chose se passe pourtant entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, qui marque l'éveil économique de l'Occident

*A partir du XI<sup>e</sup> siècle, classe artisanale et classe marchande, devenues plus nombreuses et beaucoup plus indispensables à la vie de tous, s'affirmèrent de plus en plus vigoureusement dans le cadre urbain*<sup>31</sup>

Progressivement, on observera le déplacement des interdictions professionnelles: même l'usure sera, à certaines conditions, tolérée. En réalité, sous la pression de ce réveil économique, les mentalités changent et tout particulièrement le rapport chrétien au travail. Nous le verrons plus loin, Max Weber trouvera dans l'esprit protestant une véritable culture du travail où il voit les véritables assises du capitalisme. C'est sans doute exact, à la condition que l'on n'omette pas de rappeler que la chrétienté catholique, latine, avait déjà largement entamé sa révolution doctrinale.

---

<sup>31</sup> Marc BLOCH in *La société féodale*, p. 114

# Recherches éthiques

## 3. 3. 2. 1 La réévaluation du travail

Tout était prêt, en tout cas dans le dispositif chrétien pour l'émergence d'une théologie du travail <sup>32</sup>.

### 3. 3. 2. 1. 1 L'exemple de l'usure

Rien, à cet égard, n'est plus révélateur que la réévaluation de l'usure. En effet, l'échange usuraire (A->A') avait ceci de doublement rédhitoire et pervers, que non seulement le gain produit par l'échange ne provenait d'aucun travail, mais qu'en plus il s'y agissait d'un véritable marchandage sur le temps qui pourtant, demeurait le bien de Dieu.

Qu'à partir des XII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles, le commerce, le prêt fussent autorisés à condition qu'ils servissent l'intérêt général est tout à fait remarquable car manquant d'une révolution culturelle. Certes, le métier de banquier ne sera de longtemps pas honorable (l'est-il seulement aujourd'hui?) et pour ceci restera le sinistre privilège des marginaux (juifs ou étrangers, peuple honni ou rejeté). Mais pour autant cette lente revalorisation traduit économiquement, un développement indéniable. L'argent, réalité trop abstraite pour le clerc du haut Moyen Age avait tout de la réalité tentatrice; à partir du XII<sup>e</sup> siècle il devient une nécessité concrète.

### 3. 3. 2. 1. 2 La réévaluation du travailleur symbolisée par la tripartition

Progressivement le mépris médiéval se déplacera: le signe de l'opprobre ne sera plus le travail en soi; mais le travail vil, sale; manuel; au profit du travail noble, intellectuel.

De ce point de vue la théorisation du schéma triparti peut être considérée comme la sanction de ce changement de mentalité et marque l'entrée du travailleur dans le champ social.

Certes le travailleur est soumis; certes, il a devant lui des ordres privilégiés, mais au moins existe-t-il; est-il reconnu comme tel. La ternarité, ainsi prônée, institue un modèle d'harmonie où chacun a sa place, certes, mais pour sa part propre, collabore au bien de tous.

## 3. 3. 2. 2 La réévaluation du politique

Certes, comme le souligne Duby, le modèle tripartite veut légitimer la monarchie dans la mesure où le roi est à l'interdiction des trois ordres: il est

---

<sup>32</sup> on lira avec intérêt l'ouvrage déjà ancien de:  
M.D. CHENU, *Pour une théologie du travail*, 1955

# Recherches éthiques

sacré, mais il guerroie; il obéit à Dieu et conduit ses peuples vers le salut; il institue enfin l'ordre.

- Il est le roi des **oratores** et, par son sacre, il participe de la fonction sacerdotale;
- il est aussi roi des **bellatores**, à la tête de l'ordre militaire; il est chef de guerre.
- il est enfin roi des **laboratores**

*garant de l'ordre économique et de la prospérité matérielle (...) Les rois vont être les vrais lieutenants de Dieu sur terre. Les dieux des anciennes mythologies se constituaient en triades qui groupaient les trois fonctions fondamentales. Dans une société devenue monothéiste, le monarque concentre en sa personne les trois fonctions et marque l'unité d'une société nationale trinitaire.*<sup>33</sup>

On peut considérer à cet égard que l'attitude de l'église, qui suivra le mouvement d'émancipation des **laboratores**, est positif dans la mesure même où elle insufflera une moralité au labeur qu'il ne possédait pas auparavant.

Il n'empêche, qu'appuyée politiquement sur l'autre ordre privilégié, la noblesse, et manquant singulièrement d'une réelle culture du travail, l'église ne sera jamais l'élément moteur de la réconciliation entre morale et travail.

Ce qui se joue ici dans cette lente révolution des mentalités, mais aussi dans ce réveil économique, ce sont toutes les contradictions de l'occident.

## 3. 3. 2. 3 Les contradictions de l'Occident

### 3. 3. 2. 3. 1 Contradiction idéologique

Celle demeurant entre la théologie chrétienne égalitaire et ce vieux fond indo-européen qui ne l'est absolument pas. Parce que l'Église joue alors ses intérêts de caste, elle manquera l'occasion de demeurer le moteur intellectuel et politique de son temps. Les évolutions désormais, viendront d'ailleurs; de la philosophie ou de l'économie; voire des mouvements sociaux eux-mêmes.

### 3. 3. 2. 3. 2 Contradiction politique

L'harmonie que prétend instaurer le modèle triparti est un leurre. Elle ne fait que déplacer le mépris des uns pour les autres. Surtout elle doublera ce mépris. A celui traditionnel, que les clercs nourrissent à l'encontre des **laboratores**, se nourrira et grondera lentement le mépris de ces derniers pour les oisifs. Et, du mépris à la révolte, il sera un pas qui bientôt sera franchi. Le Moyen-Âge installe le Tiers au creux de son dispositif. Quand ce dernier aura pris conscience de sa force économique et politique, il pourra dire avec l'abbé Siéyès:

---

<sup>33</sup>Le Goff, op. cit., p. 89

# Recherches éthiques

*Qu'est-ce que le Tiers État?*

TOUT

*Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique*

RIEN

*Que demande-t-il?*

A ETRE QUELQUE CHOSE

## 3. 3. 2. 3. 3 Contradiction économique

L'union des travailleurs ne sera jamais qu'un doux rêve, ou l'espace d'un instant fugace. En laissant se créer, au sein même des **laboratoires**, des couches distinctes et vite antagonistes, l'Église manque de les coordonner, et laisse se développer les ferments de ce que l'on appellera la lutte des classes. En délaissant résolument le monde du travail, elle le laisse se développer hors d'elle, dans un espace concurrentiel, empêchant qu'une idéologie égalitaire alternative au travail puisse se formuler.

Or, quand argent et travail se seront érigés en divinités modernes, l'Église naïvement, n'aura plus que des discours dépassés, des valeurs rétrogrades à leur opposer.

Si l'on devait reprendre le schéma triparti développé par Dumézil, on observerait, historiquement cette fois, qu'après les sociétés dominées par Jupiter (les théocraties); après celles dominées par Mars (les aristocraties et monarchies) apparaissent des sociétés dominées par Quirinus.

L'Économie aujourd'hui domine.

Il ne s'agit donc plus d'ériger l'économie en morale, mais de faire de la morale une économie.

Tout le problème est là.

\*\*\*\*\*

***La GRANDE  
RECONCILIATION***

# Recherches éthiques

---

## 4 Remarques préalables

Le développement économique saccadé, incertain encore, mais irréversible désormais, d'une part; l'indéniable évolution de la pensée chrétienne sur le travail, d'autre part préparent le terrain d'une véritable révolution culturelle, celle que nous avons nommée La grande réconciliation. Celle-ci prendra du temps - d'une certaine manière elle n'est pas encore achevée aujourd'hui - mais en dépit de résistances certaines que nous relèverons elle rendra possible à la fois les sociétés industrielles que nous connaissons en Occident, et l'évolution des mentalités.

Sans vouloir pour autant trancher entre une interprétation idéaliste et matérialiste de l'histoire, ce qui nous semblerait d'autant plus délicat que les phénomènes s'enchevêtrent et réagissent constamment en boucles, il nous paraît néanmoins possible d'affirmer que les derniers coups de buttoir contre la *vita contemplativa* et l'idéal monachiste de la chrétienté médiévale seront fourbis, non par l'évolution économique, mais par le développement de la pensée scientifique et philosophique.

Quoi qu'il en soit, ce sera effectivement vers le XVIII<sup>e</sup> siècle que convergeront ces différentes influences pour placer désormais le travail au sommet du panthéon moral de la modernité

---

## 5 L'éthique protestante

*[...] Pour résumer ce que nous avons dit jusqu'à présent, l'ascétisme protestant, agissant à l'intérieur du monde, s'opposa avec une grande efficacité à la jouissance spontanée des richesses et freina la consommation, notamment celle des objets de luxe. En revanche, il eut pour effet psychologique de débarrasser des inhibitions de l'éthique traditionaliste le désir d'acquiescer. Il a rompu les chaînes qui entravaient pareille tendance à acquiescer, non seulement en la légalisant, mais aussi en la considérant comme directement voulue par Dieu.*

*[...] Plus important encore, l'évaluation religieuse du travail sans relâche, continu, systématique, dans une profession séculière, comme moyen ascétique le plus élevé et à la fois preuve la plus sûre, la plus évidente de régénération et de foi authentique, a pu constituer le plus puissant levier qui se puisse imaginer de l'expansion de cette conception de vie que nous avons appelée ici, l'esprit du capitalisme.<sup>34</sup>*

Ce texte est trop clair pour ne pas mériter d'être cité in extenso. Il résume parfaitement la problématique de Max Weber. Ce dernier s'était aperçu qu'effectivement les cultures qui furent à l'avant garde des révolutions industrielles et techniques, les pays qui réellement furent le berceau du

---

<sup>34</sup> in *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, p. 208-236

## Recherches éthiques

capitalisme industriel, furent tous protestants.<sup>35</sup> Mais aussi que ceux qui restèrent à la remorque des mutations économiques étaient des pays catholiques.<sup>36</sup>

La thèse de Weber pose un réel problème théorique. Nous avons effectivement appris à penser, avec Marx, que, dans l'histoire, c'était l'économie qui était déterminante en dernière instance et que, en dépit que la superstructure idéologique pût réagir en feed-back sur l'infrastructure économique, l'histoire se faisait néanmoins "sur la terre" et non dans le monde fumeux des idées. Or, voici que Weber nous dit le contraire: que jamais l'essor du capitalisme industriel n'eût pu avoir lieu si, préalablement, les valeurs morales ne se furent mises en place qui le préparassent; ou:

*La grande revanche des idées sur l'économie.*

Ou encore:

*Ce sont peut-être, quand même, les idées qui dominent le monde.*

Ce qui est manifeste, en tout cas, c'est que l'idéal ascétique que le christianisme médiéval prônait était absolument incompatible avec une économie marchande; a fortiori avec une économie productiviste. A tout le moins, peut-on avancer que le capitalisme n'aura pu se développer que sur fond d'une idéologie qui le rende possible; ni donc s'ériger qu'à partir d'une réforme profonde des valeurs morales de l'Occident médiéval.

Il semble à tout le moins assez clair, que des formules du type de:

*En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas, que tout cela ne soit arrivé*<sup>37</sup>

n'étaient pas faites pour encourager l'engagement chrétien dans le monde, mais incitèrent plutôt à se recueillir et à se réfugier dans une ascèse contemplative, toute d'attente et d'espérance empreinte.

Jean Daniélou<sup>38</sup>, relève la tendance de certains courants du christianisme primitif à se cloîtrer en communautés, dans l'attente des promesses eschatologiques. Fut ce l'attente prolongée d'événements qui ne survinrent pas; ou la grande crainte et espérance millénariste une fois détrompée, l'obligation pour le monde chrétien de s'installer dans un espace désormais moins provisoire qu'il ne l'avait espéré ou bien sont ce seulement les effets de l'essor économique qui ébranlèrent l'Occident dès le XI<sup>e</sup> siècle? Toujours est-il que la

---

<sup>35</sup> Allemagne; Etats-Unis; Royaume Uni.

<sup>36</sup> France ; Italie; Espagne

<sup>37</sup> Mt, 24, 34. Voir aussi 10, 23; 16, 28

<sup>38</sup> in *Nouvelle Histoire de l'Eglise, I*

# Recherches éthiques

*vita contemplativa* cesse alors d'être le mode exclusif d'être-au-monde et si elle le demeure, encore ne sera ce que pour l'élite chrétienne, privilégiée ou volontaire.

Désormais, le chrétien investit le siècle au lieu de seulement le supporter.

Sans doute l'extrême pénurie du Haut Moyen Age s'accommodait-elle parfaitement de cet idéal ascétique et eschatologique qui rendait la vie supportable à défaut d'agréable, sans doute peut-on en expliquer ainsi la très longue perpétuation du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle; mais il est certain en tout cas qu'au moment où la Réforme gronde et commence d'élaborer ses règles morales, le terrain est déjà fortement balisé qui en facilitera la propagation.

Qu'apporte en définitive l'éthique protestante qui bouleverse l'Occident?

On remarquera d'abord que c'est à partir du même texte de Saint Paul:

*l'on ne veut pas travailler, l'on ne mangera pas* II, Thess, III, 1

que se joue la revalorisation protestante du travail. L'éthique protestante n'envisage pas la grâce autrement qu'adossée sur une vie de labeur; certainement pas appuyée sur une existence oisive. L'oisiveté, dès lors, devient le pire de tous les vices: la forme même que revêtira la damnation.

## 5.1 Une éthique de la responsabilité

Deux positions théologiques nous semblent ainsi caractériser le protestantisme. Il n'est pas vrai que la Réforme consistât exclusivement en une protestation contre le trafic des indulgences et les abus temporels de l'Église. S'y joua plutôt une attitude nouvelle du chrétien face à son Dieu.

## 5.2 Une relation personnelle

La relation du croyant à Dieu est intime, personnelle et ne peut être prise en charge par personne, non plus que par l'institution ecclésiastique. C'est en toute responsabilité, et donc, en toute liberté, que le chrétien choisit sa voie et en assume les conséquences. C'est ainsi en toute liberté qu'il doit lire les textes sacrés, les comprendre et les appliquer.

La Réforme justifie la liberté d'examen et de conscience. Ceci, en soi, est déjà une révolution formidable.

Dans une époque, une structure sociale et une église où il n'était question que d'obéissance au Roi, de soumission aux impénétrables desseins de la Volonté divine, parler de liberté revenait à déplacer le centre de gravité historique de la collectivité vers l'individu. Sans doute les esprits chagrins y verront la négation

## Recherches éthiques

de toute autorité possible, mais cet apport de la Réforme est essentiel. Il n'est qu'à voir la haine qu'un Ch. Maurras, ou le mépris qu'un A. Comte vouèrent à la Réforme pour comprendre l'enjeu démocratique et libéral d'une telle innovation. Ce que le catholicisme pouvait entretenir de méfiance à l'endroit de l'humain est ici bousculé. Non pas que le protestant fût épargné par les rigueurs du péché, mais il est désormais assuré de pouvoir trouver en lui-même le chemin qui mène vers Dieu. Et ceci fait toute la différence. Son parcours ne doit plus nécessairement épouser les règles rigides de la soumission; ceci valant à la fois pour son cheminement spirituel et temporel. Par ce truchement, c'est l'ambition sociale qui se trouve relégitimée, celle-là même que le haut Moyen Age avait tant condamnée.

### 5.3 La prédestination

Ainsi que le souligne R. Mehl dans son excellente présentation de la théologie protestante, l'homme ne collabore pas à son salut, mais le reçoit de Dieu. Autant dire qu'il ne lui suffira pas d'observer fidèlement les lois pour trouver grâce devant Dieu. C'est la thèse réformée de la prédestination. Le salut n'est pas affaire de troc, voire de complaisance. Autant il avait parfois semblé que le catholicisme instituât une véritable arithmétique de la faute et de la pénitence où tout péché était rachetable pourvu qu'on sût y mettre le prix, autant pour le protestant le salut cesse d'avoir un prix ou même une forme préétablie. Il reste dans les mains de Dieu.

On pourrait supposer que cette représentation finalement tragique de la prédestination inciterait le chrétien au fatalisme. C'est exactement le contraire qui prévalut: ignorant toujours la limite à partir de laquelle son salut serait garanti, le fidèle s'en croira toujours infiniment éloigné et offrira à Dieu un engagement d'autant plus important.

Or l'engagement requis n'est pas que de prière. La Réforme, en récusant le culte marial ainsi que la dévotion des saints, a supprimé tous les intermédiaires entre le monde sacré et le monde profane. Il ne saurait en conséquence plus être question d'attente eschatologique, non plus que de fuite hors de cette vallée de tentations mais au contraire de faire fructifier le *hic et nunc ad majorem gloriam dei*.

*Travaillez donc à être riches pour Dieu, non pour la chair et le péché.*<sup>39</sup>

La démarche protestante n'est pas jouissive mais au contraire austère. Néanmoins la richesse n'est plus frappée d'opprobre: elle devient le signe d'une

---

<sup>39</sup>Max Weber, *op. cit.*

# Recherches éthiques

vocation où Dieu nous aurait appelés.

Les effets économiques sont évidents: derrière la valorisation générale du travail, qui devient la forme générique du salut, c'est la richesse elle-même qui est sanctifiée, et donc en même temps le principe de toute dynamique économique. Le rapport à l'argent se modifie lui-même: ce dernier cesse d'être un tabou que l'on cache honteusement, mais devient une valeur que l'on thésaurise, sans ostentation certes, mais avec résolution et fermeté.<sup>40</sup> Weber parle de travail sans relâche: voici le maître mot de l'éthique protestante: il ne peut être de pause durant la route qui mène à Dieu. L'acharnement au labeur; plus encore, la joie au labeur; le souci de la réussite dédiée à la gloire divine; la prospérité mais l'ascèse, c'est-à-dire l'épargne <sup>41</sup>, tels sont les mots d'ordre de la Réforme joints au culte de la famille<sup>42</sup> qui sont en même temps ceux d'une économie industrielle dynamique.

---

## 6 La philosophie et les sciences

### 6.1 L'apport cartésien:

#### 6.1.1 L'universalité de la raison

Mention toute particulière nous semble devoir être apportée à la pensée cartésienne qui marqua véritablement l'entrée dans la pensée moderne. Il est clair, et Descartes le mentionne lui-même, que rien de sa méthode n'eût été possible sans Galilée; que donc l'émergence du rationalisme moderne en philosophie va de pair avec le grand démarrage des sciences de la matière à partir de Kepler, Galilée puis Newton.

Mention particulière à Descartes parce que, certes, on dit qu'il marqua emblématiquement la pensée française <sup>43</sup> mais surtout parce qu'il inaugure un nouveau rapport à la pensée.

*Le bon sens est la chose au monde la mieux partagée.*

écrit-il pour commencer son *Discours de la méthode*. Il faut en mesurer tout l'enjeu. Quand des siècles de traditions philosophiques réservèrent la pensée à une élite; quand des siècles de tradition chrétienne nourrirent un anti-

---

<sup>40</sup> .Il n'est qu'à observer, aujourd'hui encore, la publicité des salaires aux USA opposée à l'extrême retenue, pour ne pas parler de pudibonderie, avec laquelle le secret est conservé sur les rémunérations en France, pour comprendre que cette différence produit encore ses effets. Il n'est qu'à mesurer l'estime vouée à la réussite là, quand ici spontanément on l'a suspecte. Un roman qui se vend est nécessairement commercial, donc mauvais. Autant d'exemples pris sur le vif attestant effectivement combien l'éthique protestante diffère sur ce point de la morale catholique.

<sup>41</sup>(croissez!)

<sup>42</sup>(multipliez!)

<sup>43</sup> en tout cas l'idée que le français se fait de lui-même!

# Recherches éthiques

intellectualisme réel, entendre que la raison est un bon outil pour comprendre le monde; avancer que cet outil est communément partagé; souligner que l'erreur ne proviendrait pas de notre malignité mais plus simplement d'un mésusage de notre outil intellectuel; affirmer ainsi que la faute n'est qu'une erreur et que cette dernière est corrigible à condition de le vouloir et de se donner la bonne méthode; oui! entendre ceci revient à bouleverser tous les soubassements de la pensée occidentale.

Les hommes soudains ne sont plus méchants ni des sots mais seulement des maladroits et des ignorants. Cette formule est un fabuleux message d'espoir lancé. Nous persistons à y voir l'ensemencement même du siècle des Lumières et, partant, de l'esprit de la Révolution Française. L'injonction à la prudence intellectuelle, la lutte contre les préjugés, le souci de tout vérifier et de ne jamais rien affirmer qui ne soit préalablement vérifié et prouvé, tout ceci rejoint la liberté protestante d'examen et de conscience et représente pour l'occident chrétien, une bombe à retardement; pour le système féodal une menace réelle. La pensée philosophique abandonne ici définitivement son arrière-fonds indo-européen, marqué par la représentation inégalitaire de l'homme. Ce qui se joue à partir de Descartes, n'est autre que la promotion de l'humanisme contre la méfiance et le mépris. Quand la représentation tripartite de la société s'effondrera, elle ne pourra que laisser le champ libre à cette morale cartésienne, laïque certes, mais terriblement efficace cependant, par son humanisme même.

## 6. 1. 2 un nouveau rapport au monde

Mais mention particulière aussi parce que Descartes avait parfaitement compris combien le démarrage de la physique irait profondément bouleverser le rapport que l'homme entretenait avec le monde.

Il est tout à fait révélateur qu'au début du *Discours* il ait repris le mot d'ordre stoïcien:

*Plutôt changer ses désirs que l'ordre du monde*

Cette règle était tout à fait représentative de la pensée antique. Pour la pensée grecque ainsi, l'homme est par essence inférieur au monde et soumis nécessairement à ses lois. Il ne peut que souffrir à y vouloir néanmoins réaliser ses désirs de puissance ou de jouissance. La seule règle qui vaille est la soumission aux lois de ce monde: et donc la contemplation des vérités éternelles. D'une certaine manière la contemplation était un aveu d'échec, fièrement assumé certes, mais un aveu d'impuissance néanmoins.

Mais à la fin du *Discours*, le propos change. Sorti enfin du doute, le cogito

# Recherches éthiques

dégagé à partir duquel s'élaboreront non seulement la physique mais aussi la philosophie, Descartes tente de justifier l'effort mené ainsi pour une connaissance mieux fondée et plus juste de la matière. Or, la réponse est toute différente de celle qu'avait offerte la morale provisoire. Répondant comme en écho à la formule du *Novum Organum* de Bacon <sup>44</sup> Descartes inverse ce rapport. L'homme ne se contente plus d'obéir; il veut comprendre. Il ne se soumet plus; il veut soumettre. Le monde n'est plus un être parlant de mille voix non plus que cet espace appartenant à Dieu où il faudrait juste se retenir de ne pas succomber. Non! le monde, comme aspiré par le grand vent du mécanisme soufflant sur le XVII<sup>e</sup> siècle, n'apparaît déjà plus que comme rouage, complexe assurément, mais démontable et assignable aux fins humaines. Un monde à disposition en somme, que le savoir d'un côté, et les techniques qui en découlent de l'autre, rendront disponible à l'homme.

Même s'il est vrai que les sciences doivent nettement être distinguées des techniques en ceci qu'elles n'obéissent pas à la même logique; même s'il est vrai que la recherche scientifique doit rester libre, c'est-à-dire détachée de toute contingence matérielle pour avoir quelque chance d'aboutir, il n'empêche qu'est enfin assignée une fonction sociale au savoir. Il est vrai que dans la mesure où les sciences cherchent à comprendre le monde, elles doivent s'y soumettre. Mais cette soumission d'emblée est une ruse de l'intelligence: elle n'a lieu que pour offrir une maîtrise ultérieure. Tel est le sens de la formule de Bacon.

## 6. 1. 3 La légitimation de la machine

Par la même c'est la machine qui est légitimée en même temps que le travail humain. Lewis Mumfort <sup>45</sup>l'indique parfaitement: ce siècle était théoriquement comme techniquement celui du mécanisme; mais cette machine qui rompt les équilibres sociaux et économiques traditionnels, cette machine qui consacre matériellement l'ambition humaine en lui offrant des moyens d'action et une efficacité inégalée, cette machine est justifiée d'avance:

- d'abord elle n'est que le modèle, reproduit, de l'ordre du monde
- ensuite, elle sert le travail humain en le facilitant, en le rendant plus efficace et à terme en le supprimant.

S'il est vrai que le modèle mécanique a des limites qui empêchèrent Descartes, entre autres, de saisir la singularité des phénomènes organiques; il faut néanmoins admettre que le rationalisme exigeant de cette philosophie non

---

<sup>44</sup>"Pour commander à la nature, il faut préalablement lui obéir"

<sup>45</sup>in *Le mythe de la machine*

# Recherches éthiques

seulement offert à la recherche occidentale une méthode dont on n'a pas encore fini d'épuiser les ressources, mais a encore réinstallé le savoir comme le travail au centre de l'existence humaine.

La formule cartésienne illustre parfaitement l'inévitable antagonisme entre les dieux et la technique humaine. En affirmant la domination comme un projet bientôt réalisable, Descartes, en dépit de ses précautions oratoires, boute Dieu hors du monde, et installe l'homme en son centre. Il n'est pas de doute que les sciences conservent encore longtemps leur prestigieuse aura, néanmoins, à partir de Descartes, non seulement le travail ne sera plus méprisé, mais encore la machine ne sera plus brisée, mais surtout le travail apparaîtra comme la forme même de la volonté humaine de puissance. La balance désormais penche plus du côté de la pratique que de la théorie: ceci aussi est une révolution, d'autant plus aisément irréversible que les nécessaires réussites techniques qui en découleront légitimeront en boucle travail et science et philosophie.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la philosophie d'A Comte l'illustrera à merveille:

*Voir pour savoir; savoir pour prévoir; prévoir pour agir*<sup>46</sup>

Mais Descartes en réduisant l'être au mécanisme s'est interdit de saisir la singularité du vivant comme du psychologique.

## 6.2 L'apport hégélien

On doit à Hegel d'abord, à Marx ensuite, d'avoir pensé la conscience non plus comme un attribut indissolublement lié à la nature humaine, mais comme un processus, let, contradictoire, dialectique entre le sujet et le monde objectif.

### 6.2.1 Le rapport dialectique au monde

#### 6.2.1.1 La conscience est un processus non pas un état

Sans trop entrer dans le détail d'une pensée philosophique complexe, notons toutefois que la conscience de soi qui caractérise l'humain n'est pas immédiatement donnée mais au contraire élaborée au cours d'un processus long et dialectique qui oppose le sujet à l'objet.

*L'homme est un être doué de conscience et qui pense, c'est-à-dire que, de ce qu'il est, quelle que soit sa façon d'être, il fait un être pour soi. Les choses de la nature n'existent qu'immédiatement et d'une seule façon, tandis que l'homme, parce qu'il est esprit, a une double existence; il existe d'une part, au même titre que les choses de la nature, mais, d'autre part, il existe aussi pour soi, il se contemple, se représente à lui-même, se pense et n'est esprit que par cette activité qui constitue un être pour soi. Cette conscience de soi l'homme l'acquiert de deux manières: Primo, théoriquement parce qu'il doit se pencher sur lui-même pour prendre conscience de tous les mouvements, replis et penchants du coeur humain et d'une façon générale se contempler, se représenter ce que la pensée peut lui assigner comme essence, enfin se reconnaître exclusivement aussi bien dans ce qu'il tire de*

---

<sup>46</sup>in *Cours de philosophie positive, I*

# Recherches éthiques

*son propre fond que dans les données qu'il reçoit de l'extérieur. Deuxièmement, l'homme se constitue pour soi par son activité pratique parce qu'il est poussé à se trouver lui-même, à se reconnaître lui-même dans ce qui lui est donné immédiatement, dans ce qui s'offre à lui extérieurement. Il y parvient en changeant les choses extérieures qu'il marque du sceau de son intériorité et dans lesquelles il ne trouve que ses propres déterminations. L'homme agit ainsi, de par sa liberté de sujet, pour ôter au monde extérieur son caractère farouchement étranger et pour ne jouir des choses que parce qu'il y retrouve une forme extérieure de sa propre réalité. Ce besoin de modifier les choses extérieures est déjà inscrit dans les premiers penchants de l'enfant; le petit garçon qui jette des pierres dans le torrent et admire les ronds qui se forment dans l'eau, admire en fait une oeuvre où il bénéficie du spectacle de sa propre réalité<sup>47</sup>*

Cette problématique n'est pas seulement neuve philosophiquement: elle a également des incidences concrètes. Certes, la problématique reste encore idéaliste; bien sûr l'histoire des progrès humains se situe encore au plan intellectuel et non dans les faits et ce sera en cela que Marx jugera l'erreur idéaliste de la philosophie de Hegel; il n'empêche que la réalité concrète, l'acte et donc le travail n'apparaissent plus comme un pis aller mais au contraire comme la forme que prendra dans l'histoire le processus d'humanisation. Il demeure toujours la marque de l'humain, non plus comme sa pénitence mais comme son accomplissement.

Tout à fait révélateur est le fait qu'un Descartes au XVII<sup>e</sup> puisse encore se dispenser d'aborder les questions politiques et économiques. A partir de Hegel, même si nous reconnaissons que ce processus fut entamé avec l'Encyclopédie, domine l'exigence du système, c'est-à-dire d'une théorie qui, des sciences au politique, en passant par les techniques et l'art, embrasse la totalité des manifestations du génie humain.

## 6. 2. 1. 21a dialectique du maître et de l'esclave

Tout le monde connaît la dialectique du maître et de l'esclave. Son intérêt réside principalement dans l'affirmation que le travail est la seule manière pour l'homme de conquérir son indépendance. En effet, l'esclave qui initialement avait troqué sa vie contre sa liberté, qui d'une certaine manière s'était révélé lâche en n'osant affronter son destin et la réalité, cet esclave, par le travail qu'il fournira sur la nature, va, dans un premier temps, certes, permettre à son maître de ne plus rien faire et de se livrer à l'otium tant vanté par l'antiquité, mais surtout, dans un second temps par l'expérience et le savoir qu'il aura acquis, par sa capacité à maîtriser la nature, recouvrera une certaine forme d'indépendance et de liberté. Le renversement dialectique s'est opéré: l'esclave devient le maître du maître et le maître, l'esclave de son esclave.

Où l'on peut entendre deux choses:

---

<sup>47</sup>in *Esthétique*, p. 21

## *Recherches éthiques*

- la dialectique désigne le processus par lequel la contradiction est dépassée dans un troisième terme. Ici, il s'agit ni plus ni moins de transformer en positivité une aliénation évidemment négative.

- cette libération par l'acte laborieux ne saurait à soi seule être suffisante. Tant que l'esclave n'aura pas brisé physiquement ses chaînes, sa libération demeurera plus virtuelle qu'actuelle.

C'est assurément sur ce point que Marx corrige le plus nettement Hegel.

En se donnant une représentation matérialiste de l'histoire, Marx eut au moins le mérite de souligner que, faute d'une sanction sociale et politique, cette liberté demeurerait un leurre. Néanmoins on peut considérer comme une date capitale cette formulation philosophique qui, à défaut d'ériger le travail en condition suffisante de la liberté, le pense néanmoins en terme de condition nécessaire

### 6. 2. 2 Les leçons de l'histoire

L'histoire l'illustre d'ailleurs parfaitement. Ainsi que Marx le souligna, la noblesse tout entière, arc-boutée sur ses privilèges et ne pouvant travailler sous peine de déroger, perdit en réalité tout en laissant se dénouer les chaînes politiques de dépendance du Tiers État. La partie orléaniste de cette noblesse qui avait su à temps se reconvertir économiquement, réussit ainsi à se maintenir dans le giron des classes dirigeantes: en s'embourgeoisant, tout simplement!

On comprend dès lors que le travail devînt un réel enjeu politique avant même que de rester un enjeu moral. Il n'est pas faux que la révolution fût seulement bourgeoise, selon les concepts de l'analyse marxiste, dans la mesure où elle se contenta de libéraliser les formes politiques de l'existence sociale. Restait encore à démocratiser l'économie. L'histoire du mouvement ouvrier depuis le XIX<sup>e</sup> atteste simplement qu'à partir de Hegel, parce que le travail y apparut comme la condition sine qua non de l'humain,

- l'économie entra de plain pied dans l'histoire et la politique;
- que réciproquement la démocratie ne put s'entendre que dans son annexion du monde de l'entreprise.

#### 6. 2. 2. 1 L'Église reste à l'écart de cette évolution

Dans ce grand combat pour la démocratisation de l'entreprise<sup>48</sup> l'Église est restée absente: trop affairée à soutenir les pouvoirs en place auxquels elle restait

---

<sup>48</sup>dont les récentes lois Auroux sont les avatars les plus récents

## Recherches éthiques

traditionnellement soudée, elle mit trop de temps à seulement admettre la République et resta longtemps insensible aux revendications sociales. Éternelle retardataire des grands combats de ce siècle, obsédée par le démon communiste un peu plus tard, elle aura laissé s'installer en France, comme ailleurs, un discours social qui ne lui devait rien. La morale qui inspirera les discours sociaux sera directement inspirée par la philosophie des Lumières, par ces grands principes laïcs que nous avons déjà évoqués.

Il ne saurait être sociologiquement indifférent que les appuis que la jeune (et encore fragile) république de 1871-75 trouva spontanément, se situassent très nettement du côté des protestants, des francs-maçons et des juifs plutôt que du côté des catholiques.<sup>49</sup>

### 6. 2. 2. *2D'abord conservatrice, la République se convertit lentement au social.*

Quand après l'affaire Dreyfus, la III<sup>e</sup> République intégrera pour la première fois de son histoire un socialiste <sup>50</sup> (même transfuge) dans les conseils des ministres, elle reconnaîtra en même temps la légitimité des revendications sociales. Dès lors la République cessera d'être la *Gueuse*, et les socialistes des *partageux*! Lentement elle se frotte au socialisme. certes, il lui faudra du temps pour n'en plus avoir peur; certes l'ennemi après Tours se déplacera vers le P.C. laissant au socialisme un rôle plus honorable (plus réformiste en fait) mais le mouvement est alors définitivement enclenché qui fit entrer l'économie et le social dans le politique.

On peut mesurer cette évolution des mentalités en comparant les différentes Déclarations des Droits de l'Homme. Celle de 1789 reste muette sur la question sociale, celle qui introduit la constitution de 1946 reprise dans celle de 1958, érige le travail en droit.

---

<sup>49</sup>des protestants, et des francs-maçons parce que les principes libéraux de la démocratie rejoignent la morale de la responsabilité qu'ils promeuvent;

des juifs parce qu'en plus ceux-ci reconnaissent dans la république l'institution qui, dès 9<sup>e</sup> les avait émancipés.

<sup>50</sup>il s'agit d'Alexandre Millerand

# Recherches éthiques

## 6.3 L'apport marxiste

Aujourd'hui que les systèmes politiques qui s'inspirèrent du marxisme se sont lamentablement effondrés, entraînant dans leur désaveu la pensée elle-même, on a peine à deviner combien la pensée marxiste put dominer la philosophie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Certes elle est désormais controversée, à juste titre, mais faut-il pour autant, ainsi d'ailleurs qu'il le proclamait lui-même dans une métaphore d'un goût douteux,<sup>51</sup>

Marx a revendiqué trois paternités théoriques:

- le socialisme utopique à la française<sup>52</sup>
- l'économie anglaise<sup>53</sup>
- la philosophie allemande<sup>54</sup>

Ceci seul permet de comprendre que, si la pensée marxiste est un système tendant à embrasser la totalité des phénomènes en une théorie unique, elle ne peut, parce qu'elle est elle-même synthèse (ou dépassement dialectique) de plusieurs champs théoriques, être classée dans une rubrique unique. **Philosophie, sociologie, économie, théorie de l'histoire**, elle est tout ceci à la fois. S'il est vrai que nous l'avons rangée ici dans la rubrique des influences philosophiques, force est de reconnaître qu'elle eût parfaitement trouvé sa place dans la rubrique économique.

### 6.3.1 La dynamique économique de l'histoire

Le mouvement qui anime l'histoire et lui donne sens et signification n'est pas seulement un mouvement psychologique qui oppose le sujet et le réel, mais au contraire une dynamique réelle, concrète, matérielle: économique. Ceci implique essentiellement que le sujet ne puisse prendre conscience de lui-même que dans un face à face avec le monde. Si l'homme ne peut ainsi affirmer son humanité que contre un monde qui lui soit étranger et le nie, ce grand duel, cette dialectique n'a de sens que concret, dans l'acte même par lequel l'homme existe et lutte pour sa survie.

#### 6.3.1.1 Une théorie sociale de la conscience

Il faut en comprendre l'enjeu: on se situait jusque là dans une perspective où

---

<sup>51</sup>Pour des générations, le marxisme représenta une science enfin rigoureuse de la société, et le socialisme une réelle espérance politique. Les actualités le montrent: quand en 1953 meurt Staline, il est un peuple en France qui pleure sincèrement un prophète. On peut aisément sourire de tant de candeur ou d'autant de fanatisme, mais le fait est là, qui devrait au moins interdire, ce qu'on fait trop souvent désormais, qu'on fasse l'impasse sur le marxisme.

<sup>52</sup>Helvétius, d'Olbach

<sup>53</sup>A Smith

<sup>54</sup>la double influence de HEGEL et FEUERBACH

# Recherches éthiques

la nature humaine, créée par Dieu, était en même temps garantie par sa toute-puissance. Cette essence étant une nature, un donné immuable que l'individu ne pouvait que réaliser dans son existence concrète. Depuis Descartes cette essence humaine se justifiait par la pensée qui lui garantissait sa supériorité tant sur le monde que sur les autres espèces vivantes. On ne sortait pas de ce que Sartre nomme l'essentialisme.

Or, avec Marx tant la nature humaine que sa conscience, cessent d'être des données naturelles, des attributs essentiels pour devenir des effets d'un processus conflictuel entre l'homme et le monde. autant dire que l'homme se crée lui-même en même temps qu'il transforme le monde. Et ce sera d'emblée l'objet de la 1<sup>è</sup> thèse sur Feuerbach que d'affirmer dépassée la traditionnelle opposition entre nature et culture. Il n'y a pas de nature, ou plus; il n'y a plus que des phénomènes socialisés par l'activité humaine.

Dès lors la conscience humaine sort de son carcan individuel pour devenir une conscience sociale - et bientôt de classe - produite par les contradictions historiques.

*Dans la production sociale de leur existence, les hommes nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté; ces rapports de production correspondent à un degré de développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports forment la structure économique de la société, la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. **Ce n'est pas la conscience des hommes qui déterminent leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience.** (...) On ne juge pas une époque de révolution d'après la conscience qu'elle a d'elle-même.<sup>55</sup>*

## 6.3.1.1.1 une théorie de la conscience sociale

Autant dire que la conscience cesse d'être individuelle pour devenir, non pas collective, mais sociale. L'homme est effectivement un animal politique, mais cela signifie que ce qui le fait être homme se joue dans la lutte commune contre la nature. Sa conscience est une conscience sociale: ceci implique certes que chacun n'aura jamais que les idées et les valeurs de son temps, c'est-à-dire celles qui sont compatibles avec l'état présent des forces productives, mais surtout que la vérité de cette conscience doit être recherchée dans les rapports de production eux-mêmes. L'homme en prenant conscience de lui, réalise en fait sa socialisation et se réapproprie, et l'histoire, et les conflits de l'humanité.

Il est vrai qu'en travaillant l'homme lutte pour arracher à la nature ce que

---

<sup>55</sup>Marx in *Critique de l'Economie politique*, 1859, I, p. 272/273

# Recherches éthiques

celle-ci ne lui offre pas spontanément. Il est exact de ce point de vue qu'il la nie en la réduisant à une chose désenchantée; mais l'apport hégélien puis marxiste furent d'illustrer combien **en même temps** l'homme se socialise.

Travailler c'est reproduire des gestes, des techniques ancestrales ou récentes; c'est s'insérer dans une organisation des forces productives; en travaillant l'homme entre non seulement dans son temps, mais aussi dans l'espace de la société. Car, toute production économique est en même temps une reproduction sociale.

*Ce n'est pas seulement en se fatiguant que l'homme transforme l'objet; c'est aussi en épargnant sa fatigue, en la canalisant dans le cours d'une expérience, où chaque geste bénéficie d'une histoire, où les temps morts se sont réduits, où les difficultés ont trouvé leur solution.*<sup>56</sup>

## 6.3.1.1.2 une théorie mystique du travail

Est-il étonnant alors que les différents courants socialistes eussent surdéveloppé la mystique du travail comme étant l'honneur de la classe ouvrière. Le profond respect du prolétariat pour l'ouvrage bien mené, pour la machine aussi, que ne désavouerait aucun patron, nous semblent tout à fait révélateurs de cette morale économique à l'œuvre depuis Marx.

Parce que l'homme n'est homme qu'en société, dans son face à face avec la nature, la machine devient l'outil autant d'une survie matérielle à assurer que d'une identité à réaliser; d'une essence à fonder. A mesure que le système économique se développera et que s'accroîtront les facteurs d'automatisation, le processus d'identification de l'ouvrier à la machine se déplacera vers une unité plus abstraite: l'entreprise. Les grands patrons du XIX<sup>e</sup> avait su jouer de cette fierté prolétarienne dans leurs politiques paternalistes. Les entreprises modernes en voulant fonder une véritable culture d'entreprise, en cherchant à conférer aux entreprises une véritable identité morale ne veulent pas autre chose que lier leur personnel à un projet qui ne soit pas seulement de pure rentabilité économique, mais aussi moral voire culturel.<sup>57</sup>

### 6.3.1.21'entreprise devient une personne morale

On ne peut servir et aimer jusqu'à l'abnégation une entité abstraite. Aujourd'hui l'entreprise cherche donc à s'incarner, à s'individualiser, à se personnaliser. Elle n'a plus simplement des salariés qui travaillent et se taisent,

---

<sup>56</sup>P.F. MOREAU in *Philosopher*, Fayard, I, 229

<sup>57</sup>on analysera avec intérêt les glissements sémantiques du mot **culture** dans le très beau livre de A Finfliekraut, *La défaite de la pensée*.

## Recherches éthiques

mais des collaborateurs que l'on écoute. <sup>58</sup>On n'a pas assez insisté sur cet aspect de la grande réconciliation décrite ici: l'entreprise se veut être et se nomme **société**. Le mot n'est pas neutre: il signifie que l'entreprise se veut désormais le pendant de la famille comme producteur et reproducteur des valeurs et, à l'heure où la famille semble se déliter, il n'est pas impossible que l'entreprise demeure alors le seul donateur de sens social.

### 6.3.1.2.1 La culture du travail est incompatible avec la raréfaction de celui-ci

L'homme ne devient homme qu'en travaillant cela implique aussi une véritable culture du travail. Donateur d'identité (pas exclusivement sociale, psychologique également et bien évidemment morale) on comprend que son absence soit tellement traumatisante: le chômage, mais la retraite également, sont désormais de véritables offenses à la dignité humaine. On n'a vraisemblablement pas assez pesé cette fonction du travail, que pourtant Marx et Hegel avaient vue. Toujours est-il que dans une société comme la nôtre, où l'on rentre de plus en plus tard sur le marché de l'emploi du fait de la formation prolongée; d'où l'on sort de plus en plus tôt du fait du chômage et des préretraites; dans un monde où de surcroît l'espérance de vie s'allonge, et donc la durée de la retraite, la part désormais occupée par l'activité professionnelle dans une existence humaine tend à s'amenuiser. Certes, l'on a pu parler de **civilisation des loisirs**<sup>59</sup> mais est-on pour autant assuré que les valeurs dispensées soient compatibles avec ce rétrécissement du travail? Peut-on, hors de toute considération économique et financière, laisser une part de plus en plus importante de la population ainsi expulsée hors de ce qui la définit comme humaine? La retraite est un vocable appartenant au registre religieux: il procède en fait d'une représentation dépassée du travail. Le moins que l'on puisse dire est que nous manquions singulièrement d'une éthique du travail compatible avec l'état actuel des forces et des rapports de production.

### 6.3.2 une théorie économique du travail aliéné

On doit d'autre part à Marx une théorie économique du travail aliéné. C'est Adam Smith qui, le premier avait mis en évidence la différence entre travail productif et non productif:

---

<sup>58</sup>telle est du moins l'image que l'entreprise cherche à véhiculer. Elle n'est évidemment pas exacte, mais le fait même que ce soit elle que l'on veuille promouvoir est déjà révélateur de ce changement de mentalités que nous évoquons ici.

<sup>59</sup>FOURASTIE

# Recherches éthiques

*Ainsi le travail d'un ouvrier de manufacture ajoute, en général, à la valeur de la matière sur laquelle travaille cet ouvrier, la valeur de sa subsistance et du profit de son maître. Le travail d'un domestique au contraire, n'ajoute à la valeur de rien.*<sup>60</sup>

- D'une part, c'était reconnaître l'extrême fécondité de la division du travail. A Smith fut l'un des premiers à analyser le travail non plus dans son versant idéal, quelque peu mythique, de l'effort isolé face à une nature rétive; mais au contraire, concrètement, à partir de la réalité même du travail éclaté et industriel. Dans le texte cité, l'exemple est manufacturier: ce n'est pas un hasard.

- D'autre part ce texte comporte un non-dit: il reconnaît dans le travail humain sur la matière, l'origine de la plus-value.<sup>61</sup> Cette découverte est essentielle: elle n'aurait d'ailleurs pas pu être faite plus tôt. Comme Marx le souligna, tant que l'essentiel du travail productif fut réalisé par des esclaves, il avait été impossible de voir dans le travail humain l'origine de la valeur.

*«Ce qui empêchait Aristote de lire dans la forme valeur des marchandises que tous les travaux sont exprimés ici comme travail humain indistinct, et par conséquent égaux, c'est que la société grecque reposait sur le travail des esclaves et avait pour base l'inégalité des hommes et de leur force travail.»*<sup>62</sup>

- Ce que Smith reconnaît enfin, c'est que le prix d'une marchandise égale celui de la matière première, plus le salaire versé à l'ouvrier, plus le profit réalisé par le patron. C'est en poussant l'analyse à son terme que Marx pourra voir, dans le salariat, la forme moderne de l'esclavage: on sait que pour lui, le salarié ne vend en réalité pas son travail à l'instar de l'artisan, mais seulement sa force de travail, celle-ci se trouvant ipso facto réifiée comme n'importe quel marchandise:

*C'est cette activité vitale que [l'ouvrier] vend à un tiers pour s'assurer les moyens de subsistance nécessaires. Son activité vitale n'est donc pour lui qu'un moyen de pouvoir exister. Il travaille pour vivre. Pour lui-même le travail n'est pas une partie de sa vie, il est plutôt un sacrifice de sa vie*<sup>63</sup>

## 6. 3. 2. 1 Ce n'est pas le travail qui aliène; mais le salariat

C'est ici toute la théorie marxiste de l'aliénation: étymologiquement, elle signifie *devenir-autre, devenir-étranger*. Elle désigne combien l'ouvrier est contraint d'organiser son existence entière autour d'un projet qui n'est pas le sien. Il se vend, tel un mercenaire, mais au fond, il ne réalise jamais que la seule

---

<sup>60</sup>A Smith in *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

<sup>61</sup>«Il faut observer que le mot **valeur** a deux significations différentes: quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'en acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une **valeur en usage** et l'autre **valeur en échange**. (...)

Ainsi la **valeur** d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et qui n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de **travail** que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander.

Le **travail** est donc la mesure réelle de la **valeur échangeable** de toute marchandise.» *ibid.*

<sup>62</sup>Marx

<sup>63</sup>Marx in *Travail salarié et capital*

## *Recherches éthiques*

reproduction de ses forces vitales. Son travail n'est fécond que pour l'employeur; pas pour lui.

Ne pouvant se réaliser dans l'objet qu'il produit, il s'appauvrit en même temps d'ailleurs qu'il renforce ce monde d'objets qui l'étreint.

On remarquera d'emblée que ce n'est pas le travail en soi qui est aliénant: en ceci Marx épouse bien son époque et souligne la révolution culturelle que nous avons désignée. Non! c'est l'organisation sociale qui est perverse et qu'il faut modifier; ce n'est pas la société en elle-même. En ce sens il faut y voir un message d'espoir dans la mesure où la contrainte ne semble plus être un attribut essentiel ni donc insurmontable du labeur. Mais, à considérer la généralisation moderne du salariat - que Marx avait du reste annoncée - on peut se demander si effectivement cet espoir est fondé!

### *6. 3. 2. 2 La théorie marxiste de l'aliénation déplace mais ne supprime pas l'opprobre jeté sur l'argent*

On remarquera ensuite que l'exploitation de l'ouvrier n'est pas déduite de la modestie du salaire qu'il perçoit. Que la totalité de la valeur dégagée par le travail ne soit pas reversée à l'ouvrier, est un mécanisme économique évident que Marx ne remet pas en cause et qui se déduit du concept même de *force travail en tant que marchandise*. Mais ceci signifie que le discrédit se déplace avec Marx, du travail en tant que tel, vers l'appropriation individuelle du profit.

Parmi les résistances que nous avons évoquées, obérant l'évolution des mentalités, nous persistons à considérer dans cette condamnation du profit individuel une résurgence, par la bande, de la mentalité puritaine. Il n'est qu'à entendre certains discours contemporains de nos dirigeants sur l'argent sale ou sur le profit abusif de certaines opérations boursières, pour comprendre cette résistance devant l'argent. D'autant que cette condamnation du profit bourgeois s'accompagne d'une véritable mystique du prolétariat

### *6. 3. 2. 3 L'aliénation se joue également dans la mécanisation.*

Dans la mesure même où le profit se fonde sur le travail productif de l'ouvrier, l'entreprise trouvera toujours son compte dans le maintien de bas salaires. Il y a donc conflit d'intérêts. De cette contradiction, Marx déduit la baisse tendancielle du taux de profit.

### *6. 3. 2. 4 La baisse tendancielle du taux de profit détermine l'hypermécanisation*

Effectivement les salariés, d'un côté, tendent à s'unir en syndicats et obtiennent d'autant plus des revalorisations de leurs salaires que le système a

## *Recherches éthiques*

aussi besoin de consommateurs et ne peut éviter une crise de surproduction que si, en même temps que les marchandises, il crée les consommateurs de ces dernières. De l'autre côté, les entreprises ne peuvent conserver leur marché au sein de la concurrence qu'en abaissant ses coûts de production. Ne pouvant ni augmenter ses prix, ni se rattraper sur les salaires, elle ne réalise ses objectifs qu'en augmentant les performances du travail via la mécanisation et la parcellisation des tâches. Où l'on voit que le système est condamné à gagner de moins en moins ou à produire de plus en plus.

Le capitalisme révèle ainsi sa nature intrinsèquement productiviste, condamné qu'il est à la croissance; à la machine surtout.

Manifestement Marx avait par trop préjugé des faiblesses du capitalisme qui le voyait à mesure même de son développement, fragilisé par ses contradictions internes. Il n'avait sans doute pu prévoir l'accélération évidente du progrès technique qui allait permettre aux entrepreneurs de récupérer sur la quantité ce qu'ils perdaient sur les salaires.

### 6. 3. 2. 4. 1 La mécanisation supprime les emplois

Mais l'effet sur l'emploi est double:

- au moins dans un premier temps, la machine supprime des emplois. L'histoire de l'Occident abonde de révoltes ouvrières contre les innovations techniques. il faut pourtant avouer qu'entendre nos économistes concéder qu'une société de plein emploi est désormais hors d'atteinte, paraît totalement surréaliste - et dangereux - pour un système qui avait fait du travail un facteur d'identité et d'humanité. Mais la mécanisation ne produit pas que du chômage.

### 6. 3. 2. 4. 2 Puis elle déqualifie les tâches

- dans un second temps elle se traduit par la parcellisation des tâches, dernier maillon de la division sociale du travail. Mais, progressivement, par la production en masse d'emplois sous-qualifiés et l'exigence sociale contradictoire d'une formation générale et professionnelle poussée.

On notera cependant que si cette parcellisation des tâches rend l'ouvrier économiquement dépendant du système, elle a également un effet sur la valeur morale et psychologique du travail. Et c'est bien ici que nous voyons la seconde grande résistance: comment désirer et aimer un travail qui fait de vous la machine de la machine, après vous avoir fait l'esclave d'un maître? C'est ici en tout cas que réside la source d'une importante contestation du machinisme qui, fera glisser le mépris du travail vers la machine et l'entreprise.

# Recherches éthiques

Nous persistons à voir ici la grande contradiction du schéma marxiste: pourquoi la machine, parce qu'elle s'inscrirait dans un contexte communiste, éviterait-elle cette dépossession et cette déqualification? L'éthique marxiste, sans conteste, vaut éloge de la machine. Or cette dernière vide de toute substance le labeur humain

Nous pouvons parfaitement comprendre que la théorie marxiste soit à la recherche d'une organisation sociale et économique qui permette à l'homme de se réaliser et non plus de s'aliéner dans le travail. Il n'empêche que, faute d'avoir poussé à terme l'analyse de la mécanisation, elle laissera se poursuivre une industrialisation sauvage, hantée seulement par l'efficacité. L'état de l'outil industriel des pays de l'ex-bloc soviétique l'illustre trop bien! A tout le moins peut-on considérer que la morale ainsi induite n'eut rien de bien novateur.

En tout état de cause on remarquera qu'à côté de la survalorisation éthique du travail, se développera à partir de la fin du XIX<sup>e</sup>, un courant antimachiniste de plus en plus fort, qui, certes, déplacera l'opprobre du travail vers la machine; et l'aliénation vers le profit; de l'ouvrier vers le bourgeois. Mais il faut constater qu'en même temps la valeur morale ainsi conquise est immédiatement remise en question par la raréfaction du travail et par les conflits de classes. Or, le moins que l'on puisse dire est que cette mystique ne fait rien pour résoudre le problème. Elle laisse en même temps le prolétariat avide de travail et de machines, et privé par la seconde du premier.

### 6.3.3 une théorie plutôt moralisatrice du socialisme

En asseyant son projet politique sur une analyse économique des contradictions internes du capitalisme, Marx eut au moins le mérite de montrer que l'idéal politique ne saurait plus se payer de mots. Encore une fois, invalider la théorie proprement dite sur l'échec des démocraties dites tautologiquement populaires, est aussi vain que stérile. On ferait beaucoup mieux d'interroger l'étrange destin d'une philosophie de la libération débouchant scandaleusement sur l'aliénation concentrationnaire.

Le projet marxiste en lui-même était simple: en abolissant la propriété privée des moyens de production, il estimait pouvoir dépasser les conflits et contradictions internes du système capitaliste: il espérait surtout selon la belle formule de Marx, installer un système humain équitable:

*Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre mais deviendra lui-même le premier besoin vital; quand, avec le développement multiple des individus, les*

# Recherches éthiques

*forces productives se seront accrues elles aussi et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être définitivement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux: "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins" <sup>64</sup>*

## 6. 3. 3. 1 la morale implicite du socialisme s'arc-boute sur trois valeurs:

Il s'agissait ainsi, en déconnectant l'individu de toute logique exclusivement utilitaire et vénale, de rendre au travail sa double fonction morale et sociale d'épanouissement du genre humain. Partant de l'analyse selon laquelle l'idéologie dominante d'une société n'est jamais que l'idéologie de la classe dominante, le courant marxiste fut longtemps en quête de ce qu'était - ou pourrait devenir - une culture proprement prolétarienne.

Tout en jetant un voile pudique sur les stupides expériences du réalisme socialiste, on remarquera néanmoins que les valeurs dont le socialisme s'inspire sont en réalité très conventionnelles et d'inspiration plutôt chrétienne.

---

<sup>64</sup>id. in *Critique du programme de Gotha*

# Recherches éthiques

## 6. 3. 3. 1. 1 l'abnégation

Elle se pose toujours au profit d'une cause collective qui dépasse les égoïsmes particuliers. On remarquera ainsi que dans la vulgate marxiste, l'égoïsme et l'individualisme sont systématiquement rangés dans l'index honteux des valeurs bourgeoises. Parce que la conscience humaine est un produit de l'histoire, elle est nécessairement sociale. En même temps que l'abolition de la propriété privée des moyens de production, le socialisme cherche à réaliser la socialisation des consciences et des efforts humains. Derrière l'abnégation se profilent la générosité, le sacrifice de ses intérêts personnels, le dévouement. Mais on ne joue pas impunément avec les valeurs chrétiennes: derrière ce pseudo dépassement de l'individualisme se cache très vite un écrasement et un isolement de l'individu dans la masse. On peut à juste titre considérer que ces effets procèdent à la fois de la technique et du système politique. On remarquera, du reste, et ceci est l'une des grandes thèses de l'antimachinisme contemporain, que le politique est bien vite enrôlé dans la logique utilitariste de la technique.<sup>65</sup>

*Notre civilisation affirme encore une idéologie chrétienne sécularisée qui donne la première place à la relation de fraternité, mais les structures de ce monde et ses normes réelles sont exactement à l'opposé: la règle fondamentale est celle de la concurrence économique, politique ou de classe.[...] Dès lors il n'est laissé à l'homme dans cette situation que deux possibilités: ou bien il reste ce qu'il est, mais il est de plus en plus inadapté, de plus en plus névrosé, de moins en moins efficace [...] ou bien il s'adapte [...] et] devient homme des masses<sup>66</sup>*

Pour autant que le mécanisme envahisse autant les sociétés capitalistes que les prétendues sociétés communistes, on peut faire valoir identiquement cette analyse pour les unes et les autres. Or elle a un effet immédiat: l'homme plongé dans une culture de masse, isolé dans un ensemble qu'il ne maîtrise pas, et auquel il ne se conforme que contraint et forcé, l'homme perd son identité et se retrouve en quelque sorte atomisé. `

C'est effectivement l'analyse qu'avait déjà donnée H. Arendt et c'est bien cette atomisation qui assure selon elle l'emprise de la terreur totalitaire:

*Les mouvements totalitaires sont des organisations massives d'individus atomisés et isolés [...] Leur caractéristique la plus apparente est leur exigence d'une **loyauté illimitée, inconditionnelle et inaltérable.** [...] On ne peut attendre une telle loyauté que de l'être humain complètement isolé.<sup>67</sup>*

## 6. 3. 3. 1. 2 la liberté

Avec l'égalité et la fraternité, la liberté représente la valeur laïque par

---

<sup>65</sup>voir sur ce point Marcuse et Habermas

<sup>66</sup>J. ELLUL in *La technique ou l'enjeu du siècle*, p. 302

<sup>67</sup>H. ARENDT in *Le système totalitaire*, p. 47

## Recherches éthiques

excellence, reprise par la démarche marxiste. On insistera tout particulièrement sur la responsabilité qu'implique la liberté sociale. Parce que l'engagement dans la société est un engagement total, qu'il n'est pas non plus d'espace qui puisse échapper au social, la traditionnelle séparation entre vie publique et privée n'est pas maintenue. Assez caractéristique en est la conception léniniste du parti comme avant-garde de la classe ouvrière: elle implique en effet que le militant ait des responsabilités particulières. La pratique stalinienne des procès et autocritiques illustre à l'envi combien ni la vie domestique ni la pensée ne sauraient échapper à la logique sociale dominante en système communiste.

On reconnaîtra que la pensée marxiste insista sur la fraternité, grande oubliée de la devise républicaine. Par le truchement de la suppression des classes sociales, le système cherche à créer, ni plus ni moins, qu'un espace consensuel où, et c'est bien la thèse de Engels dans *Dialectique de la nature* - les seuls conflits qui subsisteraient ne concerneraient plus que l'homme et la nature.

Singulière conception que celle du marxisme en tout cas, qui érige la lutte des classes en moteur dialectique de l'histoire et le supprime en même temps par l'abolition des classes. Le rêve marxiste est celui d'un Éden: au moins autant que le christianisme, il détestait le temps pour ne se complaire que dans l'éternité. Il est vrai que le marxisme n'est jamais qu'une eschatologie sociale; mais il est pour le moins absurde, en tout cas naïf, de mettre en place une théorie de l'histoire pour la supprimer à la fin.

### 6. 3. 3. 1. 3 Le dialogue

Manifestement, l'objectif marxiste est celui de la suppression de tous les intermédiaires institutionnels qui pourraient parasiter la pureté et la sincérité des relations inter-humaines. En voulant supprimer l'Etat, en instituant des soviets, il réalise une démocratie directe, permanente et terriblement contraignante.

On peut ainsi en déduire que le communisme tel qu'en tout cas le dessine Marx (et sans tenir compte des aberrations auxquelles il a donné lieu, et peut fonctionner que sur la base d'une éthique de la responsabilité, mais surtout de l'engagement total de l'individu dans les masses. Engagement politique, économique, social: il n'y a plus qu'une seule demeure dans la maison du communisme. Manifestement le grand échec du communisme est de n'avoir pas su empêcher que la conscience humaine, pour socialisée qu'elle soit, échappe à la collectivisation. Il n'est pas lieu de débattre ici des causes réelles de l'échec du communisme; nous ne saurions cependant considérer comme un hasard que ce soit au même moment, selon des logiques parfaitement parallèles que nazisme

## *Recherches éthiques*

d'un côté, et stalinisme de l'autre, instituassent une telle procédure totalitaire. Faut-il en chercher la raison dans les projets politiques ou bien dans l'absence totale de maîtrise des processus techniques d'automatisation? Le moins que l'on puisse dire est que la question reste ouverte. Si l'intrusion de la morale dans l'économie doit effectivement toujours se payer du prix fort des totalitarismes, les récents progrès économiques et les nouvelles pratiques culturelles ont de quoi effrayer.

Avec le marxisme, on se situait dans une perspective où, au moins au terme du processus, l'individu avait sa chance de n'être pas écrasé par la logique utilitaire. (*De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins*) Or c'est tout l'inverse qui advint.

Où l'on voit que le seul véritable problème moral que la modernité ait à se poser et autour duquel tous les autres tournent, reste encore celui du statut de l'individu dans ses rapports avec la société, la collectivité, sociale ou économique; avec la cité comme avec l'entreprise.

On doit à la pensée marxiste de nous avoir rappelé que ce problème n'est pas une question théorique de quelques philosophies verbeuses mais au contraire un problème concret, fabuleusement moderne parce que totalement irrésolu encore.

Nous achevons un siècle qui aura mis en place deux systèmes concentrationnaires; perpétré au moins trois génocides puis inventé l'arme atomique: cad la violence totale. Ceci ne peut être innocent L'église chrétienne comme souvent sur un tel sujet, tient ici un discours insuffisant. Nous avons déjà indiqué qu'elle avait raté l'occasion historique d'inspirer la moralisation du travail. Elle avance que l'exécrable excès des événements historiques s'expliquerait surtout par la perte du sens chrétien des valeurs.

Ce discours est insuffisant parce qu'il faudrait expliquer ce désaveu. Ce discours est surtout erroné: à bien y regarder, les événements ne s'expliquent pas tant sur fond d'une quelconque amoralité que sur celui d'une morale sociale totale.

Enfin il y a tout à craindre de la défaite historique du communisme: outre l'absence de projet alternatif au communisme dans lequel l'Occident patauge, il rejaillira inévitablement sur l'exhaussement moral du travail. C'est bien à ceci que l'on assiste dans la mesure où, le discrédit jeté sur le profit étant désormais levé, le projet culturel ne réside plus que dans la seule valeur de l'argent!

## 7 Les Trente Glorieuses

### 7.1 Le temps moderne est progressiste

C'est à Saint-Just que l'on doit certainement la formule la plus caractéristique de l'idéologie de progrès qui dominera ces deux derniers siècles:

*le bonheur est une idée nouvelle en Europe.*

#### 7.1.1 Le bonheur

Ce que la conscience occidentale met effectivement en place n'est autre qu'une représentation linéaire du temps où l'âge d'or n'est plus au début mais à la fin de l'histoire; un temps où la rationalisation des institutions politiques, des échanges économiques mais aussi des comportements par le biais d'une instruction mieux partagée et d'une science en constante évolution; ou l'accroissement de la production autorisé par d'incessantes innovations techniques, permet valablement d'espérer l'extinction des violences, la fin des pénuries et l'harmonie sociale. On ne sera pas étonné ainsi d'observer que le même mot *-harmonie* -est au centre non seulement de l'œuvre romanesque d'un Balzac, mais aussi de l'entreprise philosophique d'un Comte.

Ce que cette formule signifie, c'est tout simplement le congé donné à Dieu et à la menace apocalyptique qu'il faisait peser sur les hommes. Ce qu'elle implique n'est autre que la pleine autonomie de l'homme, enfin libre de toute tutelle, enfin reconnu capable de forger son propre destin. Bonheur et travail; plus exactement le bonheur par le travail, semble la devise rationaliste des deux derniers siècles. Valeur confirmée même par Freud, dont la psychanalyse sembla pourtant tellement dérangement au premier abord. A la question: Qu'est-ce qu'être normal? Freud répondit:

*"Aimer et travailler"*

Ce bonheur manifestement passe par la technique et le travail. C'est la grande conquête idéologique du XIXe siècle d'être ainsi parvenue à réaliser l'unanimité sur la valeur de la technique et du travail. Les critiques n'apparaissent bientôt plus que comme des esprits chagrins, ou d'insatiables grognons rétrogrades, toujours en retard d'une révolution idéologique ou technique. Il est effectivement tout à fait remarquable qu'il n'y ait aucun projet alternatif à la technique moderne. Révélateur que la grande entreprise de révolution nationale que Pétain, de son propre chef, a voulu entreprendre, signifiait purement et simplement un retour à la terre, à une économie de subsistance et à des valeurs agricoles manifestement caduques. Tout-à-fait révélateur aussi que même la grande prise de conscience écologique qui marque notre époque n'abandonnent

# Recherches éthiques

pas toujours, pour peu que l'on veuille bien gratter un peu sous les formules toutes faites, l'incroyable litanie anti-progressiste et le credo bucolique tellement naïf qu'on le pensait définitivement périmé.

Cet unanimisme technicien est une des raisons, nous semble-t-il, qui, en boucle, contribuèrent à l'incroyable essor vécu depuis un siècle. Il ne faut jamais l'oublier: le monde a certainement moins changé de ses origines à 1914, que de 1914 à aujourd'hui. Un seul chiffre suffit à le faire comprendre: la population active en France est encore à moitié agricole en 1945; elle représente aujourd'hui moins de 10%! En un demi-siècle, les assises traditionnelles ont basculé. Les comportements; les mentalités; et tout cela en un temps infime sans qu'aucune protestation, sans qu'aucune révolte ne se lève.

Les Trente Glorieuses furent cela aussi: car il n'est évidemment pas question ici de relever les bienfaits évidents de cette période, mais seulement de comprendre comment elle rend aujourd'hui nécessaire de se reposer la question de la morale.

## 7. 1. 2 La technique

Pour cela il nous faut reprendre l'analyse de la technique elle-même: J Ellul, pour expliquer l'apparition de la société industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle, rappelle que cinq conditions étaient nécessaires qui alors se trouvaient réunies:

- l'aboutissement d'une longue expérience technique
- l'accroissement démographique
- l'aptitude du milieu économique
- la plasticité du milieu social
- l'apparition d'une intention technique claire.

Or, constate-t-il, une fois balayés les tabous religieux qui interdisaient que l'on touchât au réel, une fois détruites les corporations qui figeaient la réalité sociale, ne reste plus:

*"qu'une société atomisée et qui s'atomisera de plus en plus: l'individu reste la seule grandeur sociologique."*<sup>68</sup>

De là découle la plasticité du tissu social. Très facilement, le système économique pourra ainsi déplacer vers les villes ces hommes, arrachés à leur milieu naturel:

---

<sup>68</sup>ELLUL in *La technique ou l'enjeu du siècle*

# Recherches éthiques

*"lorsqu'il n'y a littéralement plus de milieu, de famille de groupe qui puisse résister à la **pression du pouvoir** économique, avec sa séduction et sa contrainte; lorsqu'il n'y a déjà plus de style de vie propre: le paysan est contraint de quitter sa campagne parce que sa vie y a été détruite."<sup>69</sup>*

Ce phénomène d'atomisation, qui laisse l'individu désarmé devant la pression sociale et économique, nous l'avons déjà rencontrée au plan politique avec Marx; et ce n'est pas un hasard.

Ellul confirme parfaitement ce que nous relevions: Marx a joué un rôle déterminant dans la popularisation du travail. C'est assez dire qu'il permit une convergence d'intérêt entre la bourgeoisie et le prolétariat: la première avait vu l'intérêt économique de la technique; le second son intérêt politique et moral.

Mais J Ellul met aussi en évidence l'unicité et l'auto-accroissement de la technique.

Par unicité il entend qu'il est impossible de distinguer entre la technique et l'usage qu'on en fait. La technique est étrangère à tout jugement moral parce que simplement

*"elle ne poursuit pas un but, avoué ou non, mais évolue de façon purement causale"<sup>70</sup>*

Par auto-accroissement, il entend le caractère inéluctable du développement technique, sans réelle décision humaine, sans que le choix reste seulement possible. Le développement des techniques est géométrique, sorte de spirale vertueuse ou satanique (selon les goûts et les angoisses du moment) dont l'homme profite ou qu'il subit, mais sur quoi il n'a plus guère prise:

*"La technique s'organise dans un monde fermé. Elle utilise ce que la masse des hommes ne connaît pas.[...]L'homme n'a plus besoin d'être au courant de la civilisation pour user des instruments techniques. Et aucun technicien ne domine plus l'ensemble. Ce **qui fait le lien** entre les actions parcellaires des hommes, entre leurs incohérences, ce qui coordonne et **rationalise, ce n'est plus l'homme mais les lois internes de la technique.**"<sup>71</sup>*

De là, bien entendu la grande crainte de voir l'homme balayé par ses

---

<sup>69</sup>Jibid.,P. 48

<sup>70</sup>,ibid., p. 90

<sup>71</sup>ibid., p. 87

## *Recherches éthiques*

inventions techniques: crainte qui a ses lettres de noblesse en littérature ou au cinéma, mais crainte assez vaine tant précisément le progrès semble ici irréversible. Tant et si bien que l'homme voit son travail profondément changé, voit sa sphère de décision réduite bientôt à néant:

"la combinaison technique n'est heureuse que si l'homme n'a aucune responsabilité [...] car c'est de lui que vient l'erreur."<sup>72</sup>

Non sans raison, J Ellul tire la conclusion que la technique moderne, et en ceci selon lui elle serait essentiellement différente des techniques traditionnelles, serait à la fois sacrilège et sacrée. Sacrilège, nous le savons en ayant dégagé combien sa logique propre réifie et utilise ce qui se trouve à sa portée, homme comme chose, combien aussi elle modifie les comportements et les idéologies. La technique n'est au service d'aucun idéal; elle ne pense pas, elle fonctionne et utilise; elle ne révère rien. Elle utilise. Sacrée aussi, dans la mesure où, les dieux désertés, ne reste plus qu'elle dont on attend tout ou redoute tout comme on le ferait d'un dieu. Elle apparaît rapidement comme la puissance tutélaire qui régit le destin des hommes.

Où: Nietzsche avait peut-être raison; nous ne sommes toujours pas athées; nous n'en avons pas le courage. Notre dieu moderne est peut-être froid mais il a tous les attributs de la divinité: tout-puissant; essentiellement bon; libre de toute pression humaine. Et tous les soirs nous nous prosternons devant un totem, ivres d'adoration; fous de respect: la TV'

Ce bonheur qu'on nous avait promis, sembla subitement à portée de main: il se traduisit par ce qu'en France on appela sottement **société de consommation**, comme si toute production ne devait pas nécessairement déboucher sur une consommation, c'est-à-dire une course effrénée vers les biens d'équipement courant. Les Français soudainement furent épris de propreté: ils voulurent eau chaude, baignoire et même bidet! La Télévision en moins de vingt ans devint un objet usuel qu'il eût été inconvenant de ne pas posséder; ils devinrent propriétaires et bientôt coururent les résidences

---

<sup>72</sup>ibid., p. 125

# Recherches éthiques

secondaires. Signe de cette prospérité incroyable, le chômage atteignit un étiage très bas, au point qu'on en oublia la menace; la croissance s'éleva à des hauteurs inespérées! Faut-il rappeler ces données universellement connues?

## 7.2 La crise du modèle progressiste

Ce qui nous semble le plus intéressant historiquement tient au fait que la première grande crise que connut cette époque ne fut pas un ralentissement économique, mais une véritable crise morale. Mai 68, qui mériterait à soi seul une étude détaillée tant y surgirent alors de contradictions et d'espérances, représente en fait la première contestation morale d'un système qui n'avait connu jusqu'alors qu'un franc consensus.

Quelques semaines seulement avant les événements, dans un éditorial du *MONDE*, resté célèbre depuis, P VIANSSON-PONTE écrivait:

*"La France s'ennuie"*

et il est vrai que dans ce pays, gouverné alors par un vieux général, engoncé dans sa gloire et la certitude de son exceptionnel destin historique; dans ce pays ronronnant tout à loisir des délices enfin tolérées de la consommation; dans ce pays porté par une forte croissance et un brillant bouillonnement intellectuel; soudainement tout sembla s'aggraver d'aller trop bien!

Il est vrai, HEGEL nous avait prévenus: les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Et la France dans un de ses superbes accès de colère et de spontanéité, inventa en quelques semaines la crise et la comédie de la crise. Mais derrière la chronologie des événements, parfois tragiques, parfois franchement ridicules, s'est joué un drame moral dont nous n'avons pas fini de supporter les enjeux.

### 7.2.1 Mai 68

Dès l'hiver on avait VU se succéder des grèves, dénotant un réel malaise, car Mai 68 est bien autre chose qu'une crise étudiante, provoquée par la soudaine irruption de la génération du baby-boom dans les travées des universités, même si le décalage entre un pouvoir vieilli et à court d'imagination et cette jeunesse turbulente et pléthorique en fut la cause déclenchante. C'est plutôt dans le monde du travail qu'il faut comprendre la spécificité des événements.

Pour la première fois, dans l'histoire du mouvement ouvrier on entendit des

## *Recherches éthiques*

revendications qui ne portaient plus sur une augmentation de salaire mais sur une amélioration des conditions de vie et de travail. Le concept de qualité de vie entrainait en force dans l'histoire. Qu'en 1981, le candidat Mitterrand choisît le slogan "*changer la vie*" pour animer sa campagne n'est plus alors qu'un lointain écho, et une réponse politicienne à un désir de presque vingt ans non encore satisfait- et qui ne le sera d'ailleurs pas.

Ces revendications avaient un sens: ces hommes, à qui depuis la Libération l'on avait dit de patienter, de se sacrifier pour la reconstruction; ces hommes qui en fait attendaient depuis deux cer~ts ans les effets tant espérés de la rationalisation et du progrès, ces hommes à qui l'on avait dit que le bonheur était à portée de main, qui ne devait plus être cherché dans le ciel, mais ici, sur terre, dans les fruits du travail; ces hommes qui enfin commençaient de goûter les avantages de la société de consommation, soudain découvrirent qu'ils n'étaient pas heureux pour autant. Toute la philosophie du progrès était ici remise en question; non pas abstraitement par des sociologues ou des philosophes, mais humblement, non sans détermination cependant, par les bénéficiaires supposés de cette liesse sociale. Le temps a passé depuis et, surtout la crise économique qui a balayé ces revendications de société luxueuse. Marx l'avait souligné à l'époque, les crises ne sont pas des maladies du système mais plutôt leurs troubles de croissance, leur mode de reproduction. Jamais autant que depuis 1974 on ne peut mieux le comprendre. Ces conditions de travail, alors jugées intolérables et humiliantes, sont aujourd'hui acceptées simplement parce que le chômage guette sans cesse nos espérances. Loin de nous l'idée saugrenue d'arguer que cette crise fût volontairement fomentée; ce serait absurde. Mais force est de constater que dans une saine logique technicienne, le système économique parvient toujours à assurer sa reproduction, fût-ce en jouant dialectiquement de ses contradictions, de ses malaises ou de ses crises.

En 1968, dans le désarroi d'un mouvement spontané que personne ne parvenait plus à contrôler, se noua une alliance objective entre le pouvoir et les syndicats. On offrit lors des accords de Grenelle, de substantielles augmentations de salaire, bientôt rongées par l'inflation d'ailleurs. On répondit donc de façon quantitative à une demande qualitative. Et du coup, l'on accorda des revalorisations salariales que personne n'avait demandées'

On peut avancer de multiples explications, économiques, politiques, sociologiques et même psychanalytique mais pour le sujet qui nous concerne celle-ci semble essentielle:

## Recherches éthiques

Le plus simple consiste à n'y voir qu'une tentative de récupération absolument nécessaire en une période où le spectre de la guerre civile hantait les esprits. Du moins doit-on reconnaître que l'habitude fut rapidement prise de cautériser les plaies sociales de quelques prébendes. C'est devenu une règle aujourd'hui: tout s'achète; même l'honneur et le silence. Tous les jours, des cadres monnaient leurs licenciements au-delà même des dispositions des conventions collectives. départ volontaire, aide au retour etc. L'habitude funeste a été prise de régler financièrement les problèmes culturels, sociaux et moraux. Que Lycéens, infirmières ou banlieusards descendent dans la rue, et on leur jette quelques milliards, enchanté que l'aumône fit l'économie d'une crise et d'une réflexion critique. Ce n'est plus l'État Providence mais la Nation-patronesse!

Il serait exagéré évidemment d'y voir la seule cause, mais nous sommes convaincu que cette désinvolture-là fit beaucoup pour rabattre la société d'aujourd'hui sur les seules lueurs de la "*culture-fric*".

L'Etat gaullien avoua alors qu'il n'avait plus de but mais que des moyens! Elle est ici, au-delà du simple mot, la victoire de la culture technicienne: quand les moyens ne sont plus mis au service d'un projet - nous ne dirons même pas d'un idéal - et que la société se met à ronronner autour de la seule gestion de sa reproduction. Depuis vingt ans, les hommes se sont tus. Ils travaillent, consomment la vie que d'autres ont gérée pour eux. Du suicide au temps, les manuels d'utilisation couvrent les rayonnages de nos librairies. On gère son avenir, sa vie, son temps, ses loisirs et ses amours. Après la République des avocats et des professeurs, nous sommes entrés sans nous en rendre compte dans la république des comptables!

La gauche parvenue au pouvoir a très rapidement rongé ses ailes pour s'offrir le luxe de réussir la rigueur. Les idéaux socialistes sont remisés aux musées, même plus ressortis aux périodes électorales. La gauche gère, ouvre des chantiers, la gauche s'américanise ou caviarde, qu'importe: elle n'a plus rien à dire! La droite s'offre le luxe, parfois de revenir au pouvoir et ô magnanimité des puissants!- offre au petit peuple les frayeurs et les passions du boursicotage!

Il est des signes qui ne trompent pas: quand les étudiants de 68 proclamaient de nobles idéaux, naïfs assurément, mais témoignant au moins de projets existentiels, les lycéens de 88 désirent seulement des locaux pour mieux travailler! Les banlieusards, des stades ou enfouir leur torpeur! Il aura fallu un Le Pen pour contraindre la classe politique à - mal! - poser la question des

## Recherches éthiques

valeurs! C'est vrai, Monsieur Le Pen, nous n'avons pas les mêmes valeurs, nous n'en avons plus! Notre mobilier éthique fut depuis longtemps saisi par l'huissier technologique!

L'Etat, après l'Eglise a abdiqué, a laissé l'individu seul, devant l'unique question existentielle qui vaille! Nous retrouvons ici l'**atomisation** dont J Ellul a parlé comme d'ailleurs H ARENDT. A bien y regarder nous vivons sous la dictature non de la terreur, mais de la technique. Elle est suave, séduisante et confortable mais pas moins redoutable. Après la soft-informatique, la soft pornographie, les soft-drinks, la soft idéologie: le fascisme mou!

Loin de nous l'idée évidemment de renouer avec une tradition puritaine devant l'argent. Mais nous ne saurions oublier que celui-ci n'est qu'un équivalent général des marchandises, un moyen de transaction, un joker. Pas un objet, mais un quasi-objet, pour reprendre le concept de M SERRES. Autant avouer qu'il ne dit rien, ne veut rien dire, ne peut rien dire. Eriger l'argent en valeur universelle, c'est vouer une culture au néant. J Ellul l'a montré: la technique n'obéit qu'à sa propre logique, l'argent en tant qu'outil de la même façon. La victoire de l'argent est la victoire du vide, du non-sens.

S'en découlent l'a-politisation des jeunes puis des moins jeunes; une culture soft, débrouillarde et individualiste dont l'objet est moins la réflexion que la sensation; moins la cause à défendre que l'effet à savourer. La culture se galvaude au point que même un ministre de la Culture put évoquer sans rire la publicité comme forme moderne de culture quand logiquement il ne s'agit que d'une technique de vente!

Alors effectivement, quand Jupiter s'est tu; quand Mars lui-même renonce à donner un sens à l'être, ne reste plus que Quirinus! Nous avons dit plus haut que le modèle de Dumézil pouvait aussi se lire chronologiquement. Après des sociétés théocratiques puis aristocratiques, l'Occident s'offre des sociétés économiques. Mais Quirinus se veut revêtu des mêmes attributs que Mars et Jupiter. Alors l'économie devient une affaire de guerre, de conquête de marchés; la vente une affaire de stratégie agressive; car la guerre est déplacée sur le champ économique et l'entrepreneur se fait général sur le champ de bataille de ses plans comptables. Mais cela même ne saurait lui suffire. Encore est-il nécessaire qu'il intègre la logique cléricale. L'entrepreneur veut penser et être le grand ordonnateur des valeurs culturelles.

C'est ainsi, et pas autrement, qu'est né ce vocabulaire inepte, ou le *sociétal* le dispute à l'*entrepreneurial*; où la *mercatique* se conjugue avec l'*adboctatie*; c'est ainsi

# Recherches éthiques

qu'est né le besoin d'une *culture d'entreprise*.

Qu'on ne s'y trompe pas: ceci est bien un effet technique. Il n'est pas une manière de gauche ou de droite de planter un clou dans un mur! Comme l'avait dit: devant la nature, il n'est pas d'autre choix que la soumission! Devant un protocole technique non plus. La technique offre l'illusion suave que tous les problèmes trouvent solution, que cette solution est neutre politiquement et idéologiquement. Or, justement, la technique est elle-même une idéologie: celle de la neutralité. Il n'est pas étonnant que le corps social ne supporte plus les différences, n'admette plus les affirmations tranchées. Nous l'avons dit: l'heure est au *soft*: il n'est pas d'expression culturelle qui ne soit désodorisée par le vaporisateur de l'argent dont tout le monde sait qu'il n'a pas d'odeur (cf.: la prolifération des Jeux sur les différentes chaînes de TV).

Pour paraphraser la formule de J ELLUL citée plus haut, on pourrait écrire ainsi que lorsqu'il n'y a plus d'idéologie, de valeurs sociales qui puissent résister à la pression du pouvoir économique, avec sa séduction et sa contrainte, lorsqu'il n'y a déjà plus de style de vie propre, l'homme moderne est contraint de tromper sa famille et ses idées, parce qu'il n'en a plus d'autres que celles de son entreprise.

L'individu est seul aujourd'hui: les subdivisions traditionnelles se sont effritées. Sans tomber nécessairement dans l'excès de B Cathelat qui accumule constamment de nouvelles rubriques à ses *socio-styles* pour essayer de rendre compte d'une réalité sociologique éclatée et fluctuante, tout au moins peut-on conserver la certitude que la tripartition (paysannerie - classe ouvrière - bourgeoisie) ne correspond plus vraiment à la situation moderne, ce qui a pour effet de rendre effectivement la société très souple, où justement ELLUL voyait la condition des révolutions techniques; mais de rendre aussi plus complexes, les processus d'identification et d'assimilation tant les modèles manquent, ou surabondent - ce qui ici revient au même. Cl Imbert mettait en évidence dans son *CE QUE JE CROIS*, combien les valeurs comme la famille, quand elles résistaient encore, n'étaient plus que des valeurs refuge et certainement pas des valeurs tremplin: l'histoire sous l'amusant nom de cocooning lui aura donné raison.

Le corps social nous apparaît ainsi excessivement fragilisé par le fait même qu'il ne supporte plus aucun accès de chaleur ni aucune différence, immédiatement interprétée comme une agression. L'heure est au consensus, encore une fois: donc au vide. Nous considérons avec Cl Imbert que si

## *Recherches éthiques*

effectivement notre société n'est pas la seule ni la première à avoir remis en cause ses fondements idéologiques, culturels et moraux, elle se trouve néanmoins dans l'insolite situation de ne savoir plus par quoi remplacer les décombres sur quoi elle se meut encore. Cette absence de projet clair, aggravée assurément par la défaite idéologique et politique du marxisme laisse manifestement le champ libre, certes à une réflexion des philosophes, mais aussi, parce que la politique a horreur du vide, à d'indéniables tentatives de récupération et de retour aux normes traditionnelles. La force actuelle des différents intégrismes est suffisante pour nous alerter.

En résumé nous pouvons donc avancer que si effectivement, dans un premier temps le double apport philosophique et scientifique permit à la culture occidentale de se réconcilier avec la valeur-travail et d'entamer une prodigieuse révolution technique qui bouleversa totalement les conditions et les formes mêmes de l'existence sociale, ces mutations économiques et techniques, en retour, ont créé un vide idéologique et moral que la modérité n'est pas parvenue encore à combler autrement que par des palliatifs qui s'avèrent en réalité plus dangereux qu'efficacement conciliateurs. Le double exemple sinistre du stalinisme et du nazisme nous ayant enseigné que les idéologies appuyées sur les techniques industrielles pouvaient avoir des effets tellement monstrueux que nous ne pouvons en négliger les risques; nous sommes condamnés aujourd'hui à la double exigence contradictoire de la prudence et de la nécessité. Prudence parce que nous savons maintenant que les valeurs éthiques qui se veulent modernes furent toutes des échecs. Nécessité parce que nous n'ignorons pas que nos sociétés ne conserveront leur dynamique qu'appuyées sur un principe moteur qui aujourd'hui nous fait cruellement défaut.

Appeler une morale nouvelle en même temps que s'en méfier!



**PERSPECTIVES ET DANGERS**

## 8 Perspectives et dangers

Nous avons vu que l'Occident ne commença à se réconcilier avec le travail qu'à l'orée de l'âge classique. Si, dans le cadre des impressionnantes révolutions techniques et sociales que cette réévaluation morale a rendues possible l'Occident sut ainsi rompre avec un passé hanté de métaphysique et de culpabilité morale, nous avons pourtant vu qu'il se trouve désormais devant un problème devant lequel il ne peut plus reculer: la vacuité des valeurs morales.

Il nous semble que cette fin de XX<sup>e</sup> siècle a par trop arasé les certitudes que nous entretenions pour que l'idéologie du progrès puisse encore sans heurts ensemencer ses effets. La philosophie, autant que les sciences humaines ont profondément remis en question l'idée que l'homme se faisait de lui-même et dans un même mouvement de sape, nazisme comme stalinisme lui rappelèrent que les fiertés nourries sur ses vertus civilisatrices étaient largement usurpées.

De tout côté les critiques fusent; les philosophies n'hésitant pas à revendiquer un anti-humanisme qui eût fait hurler le XIX<sup>e</sup> siècle; les religions accusant un retour en force que l'on croyait impossible il y a peu encore; l'écologie dénonçant un type de développement suicidaire; le développement économique rejetant une marge de plus en plus large d'individus hors de ses bienfaits; la machine semblant reléguer l'homme au rang de strict exécutant.

Mais, en même temps depuis l'effondrement idéologique du communisme (dans les années 70), puis plus récemment l'effondrement politique des systèmes de l'Est, il ne semble plus que l'Occident sache formuler de projet alternatif. La société industrielle a gagné par défaut, c'est vrai. Mais elle ne semble pas pour autant disposée à se remettre en question, ni à repenser son projet.

Or, cela semble d'autant plus indispensable que la valeur économique semble la seule qui sache encore résister.

Nous tenterons ainsi de dégager une théorie éthique du travail et de dégager les normes que l'entreprise concrètement, mais pas toujours consciemment, développe et encourage.

### 8.1 La dialectique du désir:

La psychanalyse ne se réduit certes pas à une thérapeutique des maladies mentales. Très tôt, Freud a su inscrire sa théorie dans un ensemble plus vaste qui englobe une véritable théorie sociale. Tout le monde sait plus ou moins la

## *Recherches éthiques*

révolution théorique que représenta l'hypothèse de l'inconscient; mais au moins autant que pour SPINOZA, le fait de définir l'homme non à partir de la raison mais plutôt à partir du désir impliqua une problématique nouvelle qui concerne notre sujet.

Effectivement, écrire que la normalité se définit à partir de l'amour et du travail, confère à ce dernier en sus de sa fonction sociale, un rôle psychologique. Être normal, c'est-à-dire s'insérer dans les normes d'une société en les reproduisant; être normal, c'est-à-dire être reconnu par le corps social comme individu; être normal c'est-à-dire être intégré dans les rouages de la mécanique sociale, impliquerait donc à la fois que l'on aime et que l'on travaille. Si l'on comprend bien la formule, elle comporte trois significations qui font toutes problème:

### 8. 1. 1 La normalité peut prendre trois significations

#### *8. 1. 1. 1 Elle est un équilibre entre le soi et l'autre*

- **D'une part**, elle distribue la normalité entre **une** activité introvertie et extravertie; que l'individu se pose à la fois en soi et pour l'autre. Mais que l'une de ces deux fonctions vienne à faire défaut, et l'on succomberait immédiatement dans l'anormalité. Les philosophies classiques avaient largement mis en évidence le rôle pervers et tendanciellement dangereux des passions. C'est sans doute une des premières fois depuis **l'Éloge de la paresse** de Lafargue, que l'on souligne l'effet pernicieux d'un culte exclusif du travail. Or il nous semble précisément qu'aujourd'hui l'on ait atteint ce seuil d'idolâtrie pernicieux: parce que le chômage tend les rapports sur le marché de l'emploi; parce que les entrepreneurs, stressés par les exigences d'une concurrence de plus en plus effrénée; parce que les femmes aussi, en raison de leur entrée massive sur le marché en ont fait la seule valeur sociale émancipatrice et valorisante: l'activité professionnelle tend progressivement à ne pouvoir s'élaborer qu'au détriment d'une vie privée, sentimentale et affective. Toutes les femmes savent combien leur activité professionnelle les met en posture de ne pas voir grandir leurs enfants; tous les cadres savent combien leur rémunération se paye d'abord dans le déficit de toute vie privée. Que la logique de la performance et de la rentabilité vienne à s'amplifier encore, et elle risque bien de s'élever sur le champ déserté des relations amoureuses. Ce que nous fait comprendre Freud c'est le risque que nous encourons tous, mais la structure sociale avec nous, d'une véritable pathologie collective. Que chacun s'interroge, sonde ses désirs et mesure la part de son existence consacrée au travail: il sentira d'emblée que ces propos ne sont pas prophétiques mais simplement

# Recherches éthiques

inquiets.

## 8. 1. 1. 2 Elle est un jeu d'équilibre entre la peine et le plaisir

- **D'autre part**, en séparant si nettement travail et amour, Freud sous-entend qu'en rien le travail n'est aimable. De ce point de vue, il reproduit l'idéologie classique du travail contraignant, du travail torture. Que par ailleurs, il juge cette souffrance nécessaire, ne change rien au fait qu'à aucun moment il n'envisage la possibilité de relier plus intimement travail et désir dans la pratique sociale. Or il nous semble que la part croissante qu'occupent le travail et ses contraintes annexes (transport/recyclage/remise en forme etc.), l'impossibilité où nous nous trouvons d'étendre plus encore le champ de nos frustrations, rend la passion du travail absolument nécessaire. Il n'empêche que l'automatisation des tâches, l'invasion de la technique dans le geste humain et l'exclusion de l'homme de la décision technique nous semblent aller à l'encontre de cette impérieuse exigence. A tout le moins Freud, ici, reste plutôt conventionnel!

## 8. 1. 1. 3 Elle est nécessairement une dynamique

- **Enfin**, si le désir peut être objectal, le plaisir lui est nécessairement narcissique, qui vous détourne du réel. Ce que Freud cherche c'est un équilibre entre les tendances qui nous portent vers le monde et celles qui nous poussent à ne satisfaire égoïquement que nos propres tendances. Cet équilibre est nécessairement fragile, disons en tout cas qu'il relève d'une dynamique autant psychologique que sociale. Mais, en tout état de cause, poser que la contrainte sociale du travail soit seule capable de maintenir la normalité, c'est avouer en même temps que toute société se doit d'être contraignante. On comprend parfaitement alors que la psychanalyse soit en ceci totalement contradictoire avec n'importe quel projet politique, et en particulier avec le socialisme, et ceci en dépit des étonnantes tentatives de fonder une théorie freudo-marxiste (REICH ou MARCUSE)

On doit à Freud d'avoir vu que tout désir est une tension provoquée par un manque. On n'a de désir que de ce qui vous fait défaut. Ceci implique en même temps que le désir soit une tension vers un objet. En réalité on observera ici la même dialectique que celle qu'avait fondée HEGEL pour la conscience. La conscience l'est toujours de quelque chose; l'être ne peut prendre conscience de lui que face à un objet qui se trouve en face de lui, contre lui, parce qu'il le nie; de la même façon le désir révèle d'abord la négativité d'un manque. Il n'y a de désir que par l'écart existant entre le sujet et l'Ob-jet, la réalité (Gegenstand).

## Recherches éthiques

Cela signifie enfin que le plaisir, qui est l'aboutissement du désir; procède par réduction de l'objet dans le sujet, c'est-à-dire en fait par assimilation. Notre dépendance d'avec la cigarette ne se fait sentir que lorsque nous sommes en manque, à cent lieues de tout bureau de tabac ouvert! De la même façon, on le sait, la santé est *le silence des organes*. C'est assez souligner que la conscience a besoin de l'obstacle pour pouvoir se perpétuer. C'est assez souligner que le plaisir est finalement une catastrophe, qui, si elle venait à se prolonger, entraînerait l'être non seulement dans l'inconscience mais surtout dans la mort. En mettant en avant que nos désirs (le ça) n'obéissent qu'au principe de plaisir et sont en la sorte totalement indépendants de la réalité, obéissant à leur logique propre, Freud érige le désir comme fondement de notre rapport dynamique au monde, mais fait du plaisir, notre plus grand danger.

Il ne saurait y avoir d'existence consciente et libre que sur fond de frustrations. Pas trop; pas trop peu! *Aimer et travailler*, inscrit cette recherche d'équilibre entre la négation du sujet par les frustrations, et la dissolution de l'être dans le plaisir. Il n'est pas trente-six modèles de plaisirs: il en est un emblématique et hautement symbolique: l'Eden, ce paradis précisément perdu, en quête de quoi nous serions, mais dont la perte à l'écart de Dieu nous érige en hommes. Il en est un autre, plus intime: la vie utérine. Il n'est qu'un seul moment où l'être vivant n'a pas de désirs, ni non plus de conscience: sa vie prénatale. Le fœtus, totalement greffé sur l'organisme maternel, le parasite de telle sorte que ses manques soient pratiquement comblés avant même de se manifester. On peut considérer à juste titre la vie utérine comme la seule expérience de plénitude que nous ayons jamais ressentie, comme le modèle inconscient que nous poursuivons par nostalgie. La naissance est une déchirure immense, une frustration totale que rien ne viendra plus jamais combler de façon satisfaisante. Entrer dans le monde, d'emblée c'est être en manque et être, déchiré, frustré. Voici bien la thèse freudienne. Toute réalité est frustrante qui nous oblige à surseoir à la réalisation de nos désirs, quand elle ne nous amène pas à y renoncer totalement! A imaginer des formes substitutives de plaisirs, jamais vraiment satisfaisantes tant le retour au giron maternel est impossible, interdit (cf.: interdit de l'inceste qui prend tout son sens dans cette impossibilité de la plénitude; dans l'obligation d'aller quérir dans la réalité objective des compensations, des substituts)- A fortiori la réalité sociale peut elle être considérée comme l'organisation même de nos frustrations.

Cette conception n'est pourtant pas négative pour autant, parce qu'elle est dialectique. Mais au fond, Rousseau l'avait déjà vu:

# Recherches éthiques

*Supposez un printemps perpétuel sur la terre; supposez partout de l'eau, du bétail, des pâturages: supposez les hommes sortant des mains de la nature une fois dispersés parmi tout cela: je n'imagine pas comment ils auraient jamais renoncé à leur liberté primitive et quitté la vie naturelle, pour s'imposer sans nécessité l'esclavage, les travaux, les misères inséparables de l'état social.*

*Celui qui voulut que l'homme fût sociable toucha l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. A ce léger mouvement, je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain: j'entends au loin les cris de joie d'une multitude insensée; je vois édifier les palais et les villes; je vois naître les arts, les lois, le commerce; je vois les peuples se former, rassemblées sur quelques points de leurs demeures pour s'y dévorer mutuellement, faire un affreux désert du reste du monde, digne monument de l'union sociale et de l'utilité des arts.<sup>73</sup>*

L'homme n'est homme que parce qu'il est faible. C'est sur son absence d'instinct que s'élabore la ruse de son intelligence. C'est sur fond des manque que la nature lui impose et oppose, qu'il élabore ses stratégies techniques et sociales qui

*"d'un animal stupide et borné [firent] un être intelligent et un homme"<sup>74</sup>*

Le raisonnement dialectique tient en ceci que la nécessité de négative devient positive: si l'homme avait trouvé dans la nature de quoi largement se repaître, jamais il ne se serait mis à travailler, jamais son intelligence ne se serait développée, et au fond, il serait resté un animal. C'est parce que l'enfant est expulsé violemment de l'utérus maternel, et que, pour la première fois il a faim à en souffrir, à en hurler, qu'il peut prendre conscience de lui-même, et progressivement de ce qui le distingue du monde et des autres. Le monde est bien un obstacle, un ob-jet que son intelligence parviendra progressivement à transformer en pro-jet!

Que l'homme se laisse aller à seulement aimer, et, invariablement les pulsions de vie se transformeront en pulsions de mort et de destruction. Décidément le travail n'est pas une pénitence, n'est pas un outil de libération, mais beaucoup plus radicalement la seule garantie, pour l'homme de persévérer dans son être. Beaucoup plus qu'une nécessité physique, sociale ou morale, il s'impose comme la frontière qui nous sépare de la mort!

C'est peut-être le plus terrifiant de nos paradoxes, mais effectivement ce désir qui nous définit a une logique; mais cette logique est de réduction à soi; est de mort!

---

<sup>73</sup> in *Essai sur l'origine des langues*, p. 129

<sup>74</sup>in *Du Contrat Social* 1,8

## Recherches éthiques

HEGEL avait déjà remarqué que dans le désir la conscience est totalement absorbée par l'objet qu'elle cherche à assimiler (étymologiquement à rendre identique à soi). Il y a donc nécessité pour une conscience qui chercherait à se maintenir, donc à rester distincte du monde extérieur, de se heurter toujours à un réel qui résiste et ne se laisse pas totalement dissoudre. Ce n'est certainement pas un hasard si en latin ob-jet utilise un préfixe ~b- qui signifie contre (que l'on retrouve dans le mot allemand désignant la réalité *Gegenstand*: ce qui se tient là, contre moi et qui me nie. Il n'est d'autre solution, estime HEGEL, que celle d'un désir qui se porterait sur une conscience et non pas uniquement sur un objet. Ce désir du désir, ce désir qu'il nomme "anthropogène", qui est donc constitutif de l'homme, implique sa sociabilité. Celui-ci n'est homme que face à d'autres hommes. Il ne suffit pas que l'homme se confronte au monde des choses, pour advenir et se maintenir, encore lui faut-il affronter constamment le regard, le désir et la puissance des autres. La normalité passe donc par autrui. Pourtant si le désir et donc l'amour sont affirmation de soi, ils comportent toujours le risque d'une perte de conscience sitôt que réalisés dans le plaisir.

D'où la nécessité d'un détour, d'une transaction. Ce que Freud nomme la sublimation et le déplacement, par quoi nos désirs s'investissent sur d'autres objets que ceux érotiques, offre la double possibilité d'une part d'obtenir une satisfaction légitime et nécessaire sans laquelle l'individu sombrerait dans la folie, mais d'autre part de ne jamais combler entièrement puisqu'il ne s'agit après tout que de substituts. Cela préserve ainsi la dynamique humaine.

*"Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction"<sup>75</sup>*

Et quand on se souvient que la pulsion sexuelle n'est ni plus ni moins chez Freud que ce qui définit l'être de l'homme, on comprend bien alors ce qui s'y joue. L'homme est un animal politique parce que c'est un animal frustré'

Mais il faut aller plus loin: on doit effectivement reconnaître à Freud d'avoir conféré au travail une éminente fonction préservatrice, bien éloignée de celle qu'avait donnée Marx mais tout aussi essentielle. Sans elle on ne pourrait comprendre combien justifiée fut la revendication féminine d'un droit au travail où elles virent la possibilité de leur émancipation alors qu'en même temps les hommes tempêtaient contre leur aliénation. Si nous comprenons bien, l'amour

---

<sup>75</sup>Freud in *Psychologie de la vie amoureuse*, paru in *La vie sexuelle*, PUF, 1970,1964

# Recherches éthiques

seul est dangereux parce que la conscience s'y dissout; la confrontation avec le monde objectif est tout autant dangereuse quand elle est exclusive parce que le sujet se dissout dans l'objet. Dire "Aimer et travailler" c'est simplement espérer que les deux compensent leurs écueils respectifs.

Or, ceci n'est assurément possible qu'à la condition que l'amour soit celui d'un être et que le travail affronte les objets. Est-ce toujours le cas ?

Si ce que nous avons dit plus haut est exact sur la dévotion outrancière que notre siècle porte à l'argent; si effectivement celui-ci, parce que équivalent général, devient l'unique objet de notre sentiment, alors il y a tout à craindre d'une telle dissolution de l'être. La culture fric, après la culture hippie, punk, rapp etc. Diriger les désirs humains non sur l'autre, mais sur l'équivalent de l'autre; sublimer nos instincts vers un moyen abstrait qui, en lui-même, ne comporte aucune charge émotionnelle, ne peut que provoquer une redondance infinie du désir, éternellement insatisfait. Parce que l'argent n'est qu'un quasi objet, il n'offre en lui-même aucune résistance. Donc, ou bien il frustre absolument, ou bien il dissout totalement l'être dans sa propre logique qui est une logique utilitaire, instrumentale.

En réalité que peut bien signifier l'investissement de son énergie - de sa libido - dans le travail et l'argent? Quelle est la valeur du désir d'argent et de travail?

Dans la mesure où, nous l'avons dit, la conscience est absorbée par l'objet, la dualité nécessaire à la conscience s'estompe, et ne demeure plus que l'objet. Travailler, c'est on l'a vu, surseoir à la réalisation de ses désirs. C'est donc se nier en tant que sujet pour se soumettre aux lois de la nature et aux règles de la machine. Dans la mesure où, estimaient Hegel comme Marx, à la fin du processus technique, l'homme peut faire travailler la nature à son propre profit, il récupère son identité, son autonomie. C'est bien ici que jouait la ruse de l'intelligence laquelle n'obéit que pour soumettre à terme. Si le travail n'est donc pas en soi aliénant, c'est simplement parce qu'il est lui-même un moyen, un outil.

8. 1. 2 Deux raisons laissent augurer que ceci ne fonctionne plus véritablement:

*8. 1. 2. 1 Le travail aliène la liberté humaine*

- **D'abord**, la mainmise de la technique sur le labeur exclut progressivement l'homme de la sphère de décision. Du coup ce n'est plus vraiment l'homme qui s'affirme dans la négation de la nature, mais la machine elle-même dont nous avons déjà repéré l'autonomie. Ainsi, ne demeure plus que

# Recherches éthiques

le premier moment: la réification:

*"Le travail est le se-faire-chose d'ici bas. La scission du moi qui est pulsion (à savoir: en un moi-instance contrôlant la réalité d'une part et les exigences pulsionnelles réprimées d'autre part) est précisément ce même se-faire-objet"<sup>76</sup>*

## 8. 1. 2. 2 Parallèlement s'érige une idolâtrie du travail

- **Ensuite.** il y a désormais idéologie du travail qui implique son érection en tant que valeur transcendante. Le travail devient une forme esthétisée, spirituelle de la présence de l'homme au monde. Autant dire qu'il apparaît alors comme une fin en soi, et non plus un moyen. Comme l'œuvre d'art. L'enjeu est important: contrairement à ce que beaucoup avancent encore, il est faux de penser que l'art soit devenu industriel; en fait c'est l'industrie qui se veut aujourd'hui œuvre d'art- ou culture, si l'on préfère. D'où les prétentions culturelles et morales des entrepreneurs. L'idéologie dominante, disait Marx, est toujours déterminée par les rapports de production: la victoire de la technique assure son exhaussement dans l'art! Mais justement une valeur transcendante ne se démontre pas, ne se justifie pas: elle s'impose. Du coup, le travail devient une valeur universelle, consensuelle à quoi nul n'échappe et à l'aune de quoi tout acte humain peut désormais être jugé. C'est aujourd'hui seulement que la paresse devient un péché capital. Dans la mesure où une activité humaine peut être assimilée à du travail. elle sera valorisée; sinon elle sera rejetée. Ainsi V Hugo mettait-il l'accent sur l'énorme part de transpiration, sur la modeste part d'inspiration qui présidaient à la naissance d'une œuvre d'art. Il n'est plus désormais d'honneur que dans la sueur ou les heures supplémentaires.

## 8. 1. 3 Cet échec explique la désublimation

Mais alors investir sa libido dans le travail n'est plus que l'idéalisation de sa propre soumission au réel. Il ne saurait être un hasard de ce point de vue que l'abnégation, le sacrifice soient les vertus unanimement louées dans le monde des entreprises. Adorer le travail c'est simplement se prosterner devant sa propre réification puisque celle-ci n'est plus un moyen mais une fin en soi! Tout à fait révélateur encore est le fait qu'aujourd'hui la vie privée soit ainsi happée par les exigences professionnelles. Il y aurait beaucoup à dire sur les techniques modernes de recrutement: à tout le moins peut-on relever l'absolue nécessité aujourd'hui de faire figurer sur son CV les sports que l'on pratique, les loisirs auxquels l'on s'adonne. L'entreprise n'achète plus seulement une compétence professionnelle mais une réalité humaine totale. On ne fait plus de sport pour avoir un corps sain; on veut un corps sain pour mieux travailler! Cette inversion

---

<sup>76</sup>HEGEL, cité par HABERMAS in *La technique et la science comme idéologie* Denoël, P 185

## Recherches éthiques

est évidemment perverse. L'homme est effectivement tendu vers une totalité. On ne vénère pas un Dieu à temps partiel et je ne sache pas qu'aucune religion se fût jamais contentée d'une piété partielle. Devant Dieu, aucune dérobade n'est possible, ni aucun mégotage non plus. Pour autant que le travail soit aujourd'hui divinisé, il ne nous reste plus qu'à nous prosterner et parcourir le chemin de croix qu'il nous impose. En silence mais dans la joie! L'idéal-type de la modernité ce n'est plus l'amour et le travail mais l'amour de et dans le travail: la vocation pour reprendre un terme religieux!

On peut assurément poursuivre la même analyse pour ce qui concerne l'argent. Nous pensons effectivement que l'adoration de l'argent n'est jamais que le substitut, par compensation, de l'idolâtrie du travail lorsque celle-ci devient impossible. Or ce culte de l'argent a deux effets possibles:

- Ou bien effectivement dans ce désir de fric la conscience parvient à ses fins et alors elle se dissout totalement en lui. Mais la dissolution dans l'argent n'équivaut jamais à du plaisir dans la mesure même où il est abstrait. Qu'on le veuille ou non, la richesse entendue comme une possession d'argent, relève plutôt de la privation que de la jouissance. Acheter, c'est dépenser donc s'appauvrir. L'argent est une représentation des marchandises. Son idolâtrie débouche inéluctablement sur une culture de la représentation. Le culte de l'argent n'est jamais que la représentation de la jouissance; mais pas la jouissance elle-même. Il faut que les choses fassent sensation. Il faut avoir un *look*. Moins être que paraître. Il ne s'agit pas ici de reprendre la dualité de Platon: non il faut seulement saisir combien désormais l'essence de l'être réside dans le paraître. Un paraître éclaté, parce que les groupes sociaux le sont<sup>77</sup>; un paraître qui vous identifie à un groupe et vous singularise quelque peu à l'intérieur de celui-ci; un paraître, hétéroclite souvent, moins homogène assurément qu'autrefois, contribuant à donner l'illusion de liberté et de choix; mais un paraître terriblement aseptisé, conformiste en tout cas, dès que l'on rentre dans l'entreprise!

Certes la richesse entendue comme possession d'argent et non plus de biens matériels autorise une capitalisation infinie, et le système économique y trouve une dynamique à la mesure de son productivisme, mais la conscience humaine s'y égaille.

- **Ou bien**, comme c'est le plus fréquent, ce désir d'argent ne trouve jamais à se satisfaire, et gronde alors, irrésistible, la frustration. Freud a montré, et c'est

---

<sup>77</sup>cf: B Cathelat et ses socio-styles

## Recherches éthiques

tout l'intérêt de sa théorie, que la normalité est toujours en équilibre entre deux frustrations, deux négations; il n'est pas d'autre solution, pour l'être qui souffre, que de s'inventer des substituts ou de régresser dans des comportements pathologiques. MARCUSE dans *L'homme unidimensionnel* avance que, dans les sociétés modernes, le processus de désublimation aurait atteint son paroxysme, expliquant précisément par là l'adhésion consensuelle des différentes classes sociales au régime, même de celles qui, dominées, devraient logiquement en être les adversaires.

*"Cette mobilisation et cette manipulation de la libido expliquent en grande partie la soumission volontaire des individus, l'absence de terreur. L'harmonie préétablie entre les besoins individuels et les désirs, les buts et les aspirations exigés par la société.[...] la satisfaction se fait sous une forme qui engendre la soumission et affaiblit la rationalité de la protestation."<sup>78</sup>*

Loin de nous l'idée de nier que les progrès industriels aient contribué, en même temps que les révolutions idéologiques que nous avons tracées, à rassembler autour du modèle industriel les différentes classes sociales. Il nous semble cependant que ceci n'est en réalité qu'un phénomène en feed-back qui renforce une adhésion déjà consommée. Beaucoup plus sûrement, il nous semble que les processus de sublimation restent toujours aussi puissants et d'autant plus nécessaires que jamais, tant la réalité sociale reste frustrante et contraignante.

On peut d'ailleurs faire fonctionner le modèle du refoulement comme Freud le fit<sup>79</sup> Si les hommes ont accepté ces contraintes sociales et économiques, c'est assurément, contraints et forcés, mais aussi parce qu'ils y virent plus d'avantages que d'inconvénients. De la même façon que Rousseau avait vu que le contrat social ne commença d'être envisageable qu'à partir du moment où les hommes s'aperçurent des dangers de la violence infinie de l'état de nature; de la même façon que l'enfant ne refoule dans l'inconscient son désir oedipien que parce qu'il entrevoit moins de plaisir à transgresser l'interdit que de souffrances à en endurer la punition; de la même façon la sublimation de nos désirs primaires, explique Freud, ne se perpétuera qu'autant que la société représente plus de plaisirs, fussent-ils à long terme, que de souffrances et de privation. Si malaise il y a, il ne peut tenir que dans la conscience acquise d'une société soudainement plus oppressive que libératrice: sans conteste l'expérience du nazisme, et de la bombe, formes historiques que revêtit l'affaiblissement du Sur-Moi et l'échec du refoulement des pulsions agressives, écornèrent peu à peu la confiance accordée

---

<sup>78</sup>op.ci.,P 99.

<sup>79</sup>dans *Malaise dans la civilisation*.

## *Recherches éthiques*

au fait social. Tout à fait révélateur à ce titre est le fait que l'Etat paraisse aujourd'hui un oppresseur des libertés individuelles, un empêchement d'entreprendre alors même qu'il fut conçu par Rousseau comme un garant et un moyen de la liberté. C'est ce malaise-là, qui provient non pas d'une désublimation, mais au contraire de contraintes sociales et économiques plus rigoureuses encore, exigeant toujours plus d'abnégation et de soumission qui nous semblent pouvoir rendre compte des incroyables régressions auxquelles nous assistons aujourd'hui. Tout à fait caractéristiques aussi ces périodiques bouffées de violence urbaines et suburbaines auxquelles nous assistons. Quand le désir humain n'est plus sublimé vers des valeurs sociales, quand le sujet se sent écrasé par le système, l'interdit moral et social de la violence saute. Alors, comme dans les processus infantiles, il n'est plus de voie possible qu'entre l'explosion incontrôlée de la colère, et la régression dans la protection maternelle.

### 8.2 La dialectique de la régression

Les maladies spécifiques du désir sont les névroses qui se traduisent le plus fréquemment par des régressions.

Or, précisément il nous semble que devant les inéluctables frustrations qu'engendre cette culture-fric, l'individu, comme l'ensemble de la société d'ailleurs, n'a d'autre ressource que la régression.

#### 8.2.1 Régression idéologique

que l'on peut repérer dans la résurgence des intégrismes religieux mais aussi dans ces formes modernes, très abruptes, d'idolâtrie que nous venons d'évoquer.

#### 8.2.2 Régression mentale

qui se traduit par un réel fétichisme, que ce soit de l'argent, de la société, ou de l'entreprise. On notera la prolifération des discours savants ou populaires, tendant à ériger ces entités abstraites en véritables acteurs de l'Histoire. C'est la crise qui détermine; c'est la société qui impose; c'est le travail qui aliène, tant et si bien qu'est inconsciemment accréditée la thèse de processus sociaux échappant totalement à l'homme et que celui-ci n'aurait en conséquence plus qu'à subir.

#### 8.2.3 Régression intellectuelle

visible dans la perte générale du sens critique; dans la recherche éperdue du consensus à n'importe quel prix; dans la quête d'idéologies soft, gentiment

## *Recherches éthiques*

humanitaires ou caritatives mais surtout pas politiques. (Cf. le dernier mouvement lycéen arborant comme une fierté sa sottise illusion de ne pas faire de politique'). L'auteur de ces lignes est frappé de voir ainsi combien la figure emblématique de Socrate est aujourd'hui totalement disqualifiée dans les cours de philosophie en raison précisément de son image trop critique. Cette perte du sens critique traduit un réel besoin d'adhésion qui est la forme que revêt désormais la soumission à l'ordre social, le manque de recul par rapport aux phénomènes sociaux, et l'extrême passivité qui conduit au repliement sur soi.

### 8. 2. 4 Régression psychologique

le cocooning le refuge vers des valeurs familiales archaïques, au moment même où la famille a complètement éclaté sous l'influence de la double révolution du travail féminin et de la contraception; laquelle offre aux femmes la maîtrise non seulement de l'espace social mais surtout du temps: un pouvoir absolu sans aucune contrepartie pour les hommes. Des trois valeurs que la régression pétaïniste avait instituées dans les années 40, il est tout à fait révélateur que la patrie se soit dévaluée, et le travail abstrait. Ne reste plus que la quiète torpeur du cercle utérin, confirmant effectivement que nos idéaux sont plus des refuges narcissiques que des incitations à affronter la réalité extérieure.

### 8. 2. 5 La régression se traduit toujours par un retour fantasmé à la vie utérine.

Recherche éperdue du seul moment où la plénitude fut réelle, seul instant où l'être n'était pas nié par la réalité objective parce que tout simplement il n'est pas pour le fœtus d'extériorité à l'utérus maternel dans lequel il se développe mais dont il fait en même temps partie intégrante. La régression ainsi transite à rebours par la phase sadique-anale, et c'est alors seulement que la sublimation de la violence cesse d'avoir lieu, pour atteindre la phase orale. A plus d'un titre, nous craignons de voir dans notre époque, une société buccale. Le repliement sur la famille ne laisse pas d'être tendanciellement schizophrénique, tant il cherche à interposer protection et barrière entre l'individu et la société. L'enfermement dans sa voiture, son appartement, devant sa T.V., attestent la même tendance de l'homme moderne à ne plus vouloir subir le réel sans doute. Le culte du travail, la tendance spontanée que nous avons désormais de nous y laisser enfermer traduisent-ils le même désir de cloisonnement de protection. Travailler c'est d'abord s'adonner à une activité dont le sens est assigné d'avance par la logique même de l'entreprise. L'enfouissement dans une surcharge de travail, ou dans les devoirs de la famille, est encore le meilleur anesthésique qui soit: on s'y voue à des pratiques claires, simples qui n'appellent ni la réflexion, ni

## Recherches éthiques

l'angoisse. Chacun à sa place; le père devant l'enfant; l'ouvrier devant sa machine, exécute un programme préfixé; selon des normes simples, érigées d'en haut, par la coutume ou simplement le bon sens. Elles ne remettent rien en question et surtout pas le sujet. **Travail Famille**: de prodigieux somnifères! Le modèle technologique, le mode de vie urbain, la routine des embouteillages et des cadences ont été parfaitement intégrés par le *Sur-Moi* social et, effectivement plus aucune révolte contre le système ne se manifeste plus. Les troubles sporadiques ne sont que des prurits attestant simplement l'empressement enfiévré à mieux s'intégrer. Le propre du modèle technologique est de se faire passer pour naturel, c'est-à-dire incontournable et notre société ne trouve donc plus en face d'elle ou contre elle de projet alternatif.

Et le français s'endort le soir devant sa télé, devant le spectacle assommant des querelles politiciennes, devant le jeu un peu plus épique de la guerre du golfe, sans trop y croire. Car c'est bien un autre effet de la régression: à -mesure même que le sujet s'enfonce dans sa quête morbide du paradis pré-natal, il perd le contact avec le réel, puis le sens même du réel. Cette déréalisation a atteint son apogée au moment de la guerre du golfe mais le processus avait déjà commencé avec la Révolution Roumaine. Ce ne fut pas, comme on l'a dit parfois, la première révolution en direct; mais, plus sinistrement, l'entrée de l'histoire dans le spectacle. Nous soupçons au soir devant les cadavres amoncelés sans que l'appétit en soit coupé, émoustillés par la comédie de l'angoisse, et ravis que l'écran vitré épargne nos moquettes des taches de sang intempestives! Il ne s'agit pas ici d'instruire le procès de la télévision: il serait futile et vain. d'autant plus que ce n'est pas la télévision qui crée cette civilisation du spectacle, mais bien l'inverse. La déréalisation ouvre tous les champs, et la télévision n'en est que le plus commun, le plus insipide aussi.

Si l'on poursuit jusqu'à son terme la régression psychologique, on voit bien qu'elle ne peut s'achever que par un retour mimé dans l'utérus maternel. Ce qui revient à dire: *par la mort*. Il y a des pages éclairantes de Bettelheim sur ce sujet. Or, sans qu'il s'agisse d'une métaphore (car l'on préférerait assurément que ceci en fût une!) cela signifie une réduction de l'organique dans l'inorganique, de la vie à la chose, car il ne s'agit alors même plus de vie végétative.

Ce processus, que l'on peut appeler **réification**, est largement entamé par la société industrielle: ensemencé déjà par des valeurs comme celles de vocation, d'abnégation et de sacrifice dont nous avons déjà relevé combien 'elles appartenaient au panthéon des valeurs *entrepreneuriales*, il se poursuit par

# Recherches éthiques

l'immersion de l'individu dans la logique de la masse, pour s'achever dans la réduction de l'humain au statut de chose.

On pourrait ici décrire des mécanismes concrets, mais l'analyse trop longue risquerait d'être bien lourde. Nous savons tous que le langage n'est jamais neutre qui détermine le système de valeurs sur quoi nous pensons.

## 8.2.6 Or le langage des économistes a de quoi faire frémir

Il n'y a plus de chef du personnel, mais des *Directeurs De Ressources Humaines*; nous avons lu il y a peu une annonce d'une entreprise multinationale cherchant à "*étoffer son portefeuille de cadres*"; il n'est plus question que de ratios, d'optimisation; les conseils en recrutement ne se contentent plus seulement de traquer celui qui présente la meilleure compétence professionnelle, mais cherchent un profil, beaucoup plus vaste, où la vie privée, les goûts et les amours ont leur place. L'entreprise d'ailleurs ne recrute plus: elle réalise un investissement sur une valeur; un salarié est moins un homme qu'une action dont on augure que la réalisation assurera quelque profit. Le profil souhaité et traqué selon des méthodes que l'Inquisition n'eût certes pas reniées: tout y passe en effet, de la psychanalyse à la sociologie, de la gestuologie à la graphologie; sans même parler de l'astrologie, la numérologie.

La chose est dangereuse; le principe scandaleux!

- **D'une part**, pour procéder à une sélection, en soi légitime, des candidats, nous ne le nions pas, on utilise en effet des sciences humaines dont tout le monde sait qu'elles ne présentent pas toujours les conditions minimales de rigueur pour produire des résultats fiables. Mais en plus, on commence à mobiliser tout un fatras de pseudo sciences qui n'offriraient que l'occasion de rire si elles ne devenaient ainsi servir de technique de sélection et d'élimination. Nous avons tous tendance à sourire devant les arguments pseudo scientifiques qui justifiaient le racisme dans les années 40 mais ces discours-là ne valent assurément pas mieux!

- **d'autre part**, l'utilisation de ces stratégies pseudo scientifiques cautionne deux phénomènes qui ne laissent pas d'être inquiétants: non seulement elles impliquent que les sciences soient désormais réquisitionnées par les stratégies techniciennes, obérant ainsi radicalement leur nécessaire indépendance<sup>80</sup>; mais surtout, elles explicitent le non-dit, l'inavouable des procédures de recrutement. Dans la mesure en effet où psychologie comme parapsychologie offrent des

---

<sup>80</sup>voir sur ce point HABERMAS, ELLUL, et MARCUSE

## Recherches éthiques

possibilités de lecture du caractère individuel, de l'inconscient mais aussi des tendances, elles divulguent effectivement qu'il s'agit alors pour l'entreprise non pas seulement d'utiliser un savoir ou un savoir-faire, mais de réquisitionner totalement l'individu. C'est assez dire que la frontière traditionnelle entre vie publique et vie privée est définitivement levée; que la notion d'intimité est balayée. Jamais plus un salarié ne pourra dire: "cela ne vous regarde pas" parce qu'en fait le système l'a déjà regardé, disséqué et épuisé. Tout regarde l'entreprise parce que l'entreprise regarde tout, telle une puissance tutélaire, telle la figure emblématique du divin, toute-puissante, infiniment bonne, éternelle et ubiquiste. L'entreprise est à elle-même sa propre cause; elle est éternelle et ses fins propres sont les fins du genre humain; sa logique s'in pose à tous sans aucune retenue faute de quoi il y aura nécessairement exclusion du paradis; elle est partout à la fois, en tout lieu et en tout moment puisque son influence atteint désormais la vie de famille. Ses principes sont des lois transcendantes.

Sans rentrer dans le détail d'une pensée philosophique extrêmement complexe, et aux implications politiques parfois bien troubles, force nous est de constater que c'est encore chez Heidegger que l'on trouve la théorie la plus fine de ce processus de réification technique.

Dans **La question de la technique** Heidegger avance en effet que ce qui caractérise profondément l'Occident tient dans l'oubli de la question de l'être. Faute, selon lui, d'avoir véritablement questionner ce qu'être pouvait signifier, la philosophie grecque puis moderne se serait condamnée à ne considérer l'être que comme un objet, donc un obstacle à réduire.

Pour Heidegger en effet la technique va bien au-delà d'une simple stratégie instrumentale: s'y nichent en vérité une conception de l'être, une philosophie implicite, une métaphysique. Ce que dans nos langues latines nous appelons vérité, les grecs l'appelèrent ἀλήθεια qui signifie proprement dévoilement, c'est-à-dire passage du caché au non caché. La production technique comme l'art, mais aussi comme la nature préside à un dévoilement, mais celui de la technique moderne serait spécifique:

*"Le dévoilement, cependant, qui régit la technique moderne ne se déploie pas en une production au sens de ποιησις. Le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation (Herausfordern) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse, comme telle, être extraite et accumulée"<sup>81</sup>*

A ce mode de dévoilement Heidegger attribuera le concept

---

<sup>81</sup>op.cit., in Essais et Conférences, NRF, P 20

## Recherches éthiques

d'**arraisonnement**. Il signifie que la technique se saisit de la nature, l'inspecte, la réquisitionne comme un *stock* dans lequel elle puise les énergies; elle contraint la nature à livrer ses énergies et ses puissances. Mais le concept contient aussi celui de raison qui a l'avantage de montrer que par ce même processus, elle livre la nature au règne de la raison, la contraignant à rendre raison. On voit bien ici combien la nature est alors réduite au pur statut de chose inerte, docile par opposition à l'esprit conquérant qui anime la technique. Or justement, ce que le concept de physique trahit encore - qui en grec signifie *croître, grandir* - est que l'être même de la nature n'a pas toujours, pourrait ne pas être entendu sur ce mode arraisonné de la réification. L'Occident serait passé de l'un à l'autre de façon irréversible, nous dit Heidegger, réduisant ainsi la physique en nature et la nature en chose. Assurément quand on analyse le *Mythe de la caverne*, où l'on voit que la vérité surgit, non pas d'une saisie du réel, mais bel et bien d'une théorie, d'une contemplation; où l'on voit que l'homme ne perçoit l'Idée qu'après efforts et douleurs, aveuglements et éblouissements qui engagent son être tout entier dans une réelle conversion de l'âme qui semble plutôt se mettre dans d'heureuses dispositions devant l'écllosion de l'être qu'en position de comprendre; à lire ainsi Platon on se plaît effectivement à penser que quelque chose de cet antique mode de dévoilement subsistait encore. Il n'est qu'à opposer à cela, puisque *théorie* vient étymologiquement de *voir*, les concepts qui désignent dans la langue française les processus intellectuels: *saisir; comprendre* qui tous sont des métaphores de cet arraisonnement de type technique.

- Par quoi effectivement l'on peut admettre que derrière la technique il y a une métaphysique implicite;
- par quoi il faut bien reconnaître encore que l'arraisonnement technique domine les sciences et non pas l'inverse:

*"C'est parce que l'essence de la technique moderne réside dans l'Arraisonnement que cette technique doit utiliser la science exacte de la nature. Ainsi naît l'apparence trompeuse que la technique moderne est de la science naturelle appliquée."<sup>82</sup>*

Réquisition comme stock, réduction rationalisation et assimilation : quand Hegel affirme que *tout ce qui est réel est rationnel*, ne convoque-t-il pas le réel à n'être que rationnel c'est-à-dire à obéir aux règles mêmes de l'entendement humain?

Il nous semble surtout que l'apport heideggerien réside dans cette analyse qui lui fait constater que l'homme lui-même est requis dans ce processus

---

<sup>82</sup>ibid., P 31

## Recherches éthiques

d'arraisonnement. Dans le sens d'abord où il ne peut pas ne pas en être l'agent ce qui condamne le processus à être irréversible; mais dans le sens aussi où l'homme serait bien vite l'objet, la victime lui-même de cette réquisition, et non plus seulement la nature.

*"Mais, si le destin nous régit dans le mode de l'Arraisonnement, alors il est le danger suprême [...] Aussitôt que le non caché n'est même plus un objet pour l'homme, mais qu'il le concerne exclusivement comme fonds, et que l'homme, à l'intérieur du sans-objet, n'est plus que le commettant du fonds, - alors l'homme suit son chemin à l'extrême bord du précipice, il va vers le point où lui-même ne doit plus être pris que comme un fonds."<sup>83</sup>*

Il est vrai que Heidegger voit dans cela même qui fait danger ce qui aussi pourrait sauver. Il n'empêche, parce que nous n'avons pas en soi à mener une interprétation de la philosophie heideggerienne, que nous pouvons retenir ici que l'effet même de la technique est cette réification qui après avoir happé la nature réduite en ob-jet, capte désormais l'homme lui-même. L'homme, puissant gisement de plus-value est convoqué à produire et se réduit progressivement à cette production. Le langage des techniciens et des entrepreneurs; les stratégies de recrutement mais aussi celles utilisées par les commerciaux attestent de cela. L'utilisation de la psychanalyse et de la sociologie dans les techniques de vente est effrayante dans la mesure même où elle implique manipulation.

Il faut aller jusqu'au bout du raisonnement. On sait que Heidegger fut nazi, même si le sujet est controversé. On sait surtout, et cela est une certitude, que dans *l'Introduction à la Métaphysique*, il est une phrase que même après guerre il n'a pas reniée, ni corrigée, où il affirme:

*"Voilà ce que l'on nomme philosophie. et en particulier, ce qui est mis sur le marché aujourd'hui comme philosophie du national-socialisme et qui n'a rien à voir avec **la vérité interne et la grandeur de** ce mouvement (c'est-à-dire avec la rencontre, la correspondance entre la technique déterminée planétairement et l'homme moderne)..."<sup>84</sup>*

La formule a de quoi faire frémir mais elle confirme effectivement que ce qui a séduit Heidegger dans le nazisme tient au problème de la technique. Or, ce que représente le nazisme n'est rien d'autre, de ce point de vue, que l'entreprise systématique, industrielle de la réification humaine. Réduire l'homme à l'état de bête puis de savonnette, désindividualiser, humilier l'homme jusqu'à ce qu'il cesse même de réagir et ait ce regard vide, muet des rescapés que nous montrent les archives: c'est cela le nazisme. Il y a chez H Arendt des pages très éclairantes sur le sujet, qu'il faut lire:

---

<sup>83</sup>op.cit., P36

<sup>84</sup>op.cit.,P 202

## Recherches éthiques

*"Les camps ne sont pas seulement destinés à l'extermination des gens et à la dégradation des êtres humains: ils servent aussi à l'horrible expérience qui consiste à éliminer, dans des conditions scientifiquement contrôlées, la spontanéité elle-même en tant qu'expression du comportement humain et à transformer la personnalité humaine en une simple chose que même les animaux ne sont pas!"<sup>85</sup>*

Réification, comme elle le montre, qui pousse le cynisme jusqu'à effacer toute trace des victimes, toute tombe. Pour autant que le culte des morts soit le premier signe avéré de la culture humaine, empêcher ce culte c'est tuer deux fois sa victime; physiquement et dans la mémoire des survivants. Mais H Arendt ne fait que répondre en écho, au livre implacable de Primo LEVI, *SI C'EST UN HOMME*:

*"Détruire un homme c'est difficile, presque autant que le créer: cela n'a été ni aisé ni rapide, mais vous y êtes arrivés, Allemands. Nous voici dociles devant vous, vous n'avez plus rien à craindre de nous: ni les actes de révolte, ni les paroles de défi, ni même un regard qui vous juge."<sup>86</sup>*

Ces convergences sont trop étroites pour être hasardeuses. Elles impliquent effectivement qu'entre le développement de la technique moderne et la réification de l'homme il n'y ait pas une relation fortuite, mais un rapport absolument nécessaire, totalement incontournable. On peut toujours s'interroger, et nous le ferons, sur les possibilités de contournement du danger; il s'avère néanmoins que le nazisme, avec son cynisme certes, avec sa solide stupidité aussi, n'était jamais que la transcription politique d'une réification qui aujourd'hui a lieu de façon plus douceuse, sur le plan économique et social.

A de multiples reprises, et en particulier dans le camp marxiste, on a avancé que l'économie était désormais devenue le champ où les intérêts antagonistes s'opposaient, supplantant en cela le moyen traditionnel qu'était la guerre. Oui, effectivement, le politique et le militaire se sont réduits dans l'économique; mais cela signifie aussi que cette tentative de réification entreprise au niveau politique se poursuit aujourd'hui au niveau social. Dans leur aveuglement, les marxistes n'ont, vu que l'impérialisme hégémonique du capitalisme; ils n'ont pas vu, ils ne pouvaient voir, le totalitarisme. Ce que nous voyons aujourd'hui n'est ni plus ni moins que du fascisme mou, *soft*, à la mode aseptisée de la modernité.

L'homme est réquisitionné comme une matière, réduit en une masse informe, désindividualisé, réduit en une pâte malléable et corvéable à merci.

---

<sup>85</sup>H Arendt in *Le système totalitaire*, P 174

<sup>86</sup>op.cit.,P 1 60

# Recherches éthiques

Assimiler la raison technicienne à un totalitarisme, envisager l'économie industrielle comme un fascisme mou étonnera peut-être, et l'on serait bien tenté au moins de trouver l'expression exagérée. Pourtant!

Qu'est-ce que le nazisme? On peut l'entendre d'un point de vue politique, comme économique. Il nous a cependant semblé que le génocide résume au mieux ses caractéristiques dans la mesure même où il ne fut assurément pas un rajout odieux provoqué par la folie de quelques brigands avinés et psychopathes. Car vouloir supprimer un peuple, suppose une conception inégalitaire de l'humain, une défaillance incroyable du *Sur-Moi* pour que le passage à l'acte soit seulement possible.

A. MEMMI a correctement montré que le racisme est une "*miserable machine de mots*" voulant signifier par là que pour passer à l'acte il faut préalablement qu'un discours vienne donner une forme et une légitimité à ce qu'il nomme **l'hétérophobie**. La thèse de MEMMI est intéressante où d'ailleurs il rejoint partiellement R GIRARD: La différence est ce qui, spontanément nous fait le plus peur, et que donc nous tentons de réduire. Nous avons déjà montré que la rationalisation était une quantification, c'est-à-dire une réduction au même. La raison, paradoxalement est donc une des formes, sublimées, du dépassement de la différence. La réalité est l'autre, qui nous nie, à quoi nous sommes étrangers et que nous tentons donc de réduire. Le travail est ainsi l'autre moyen, pratique cette fois, de réduire la différence.

R Girard a montré qu'il est un moyen de résoudre la violence exercée dans le champ social: le bouc émissaire. Là encore il s'agit, en canalisant la violence contre un individu ou un groupe, différent, de rassembler la cité autour du cadavre de l'intrus.

Les fonctions sociale, économique et politique sont religieuses en ceci qu'elles tentent de rassembler, et de réduire le différent au même. S'en prendre au peuple juif, s'explique certainement par la crise économique; par la défaite de 1918; par le désarroi d'une société ne parvenant pas à rentrer dans la modernité; s'explique aussi par un antisémitisme savamment entretenu depuis des siècles, entre autre par l'Eglise catholique. Mais ce n'est certainement pas parce que le juif était supposé décide qu'on tenta de l'éliminer.

En réalité, le juif représente l'altérité par excellence. Il forme un peuple, sans terre, sans dirigeant, sans institution, greffé depuis des siècles sur d'autres

## *Recherches éthiques*

nations, mêlé aux autres peuples et qui pourtant ne s'assimile pas. Le juif est un scandale rationnel et technique en ceci: il résiste à toute tentative d'homogénéisation. Il est un scandale, étymologiquement une pierre d'achoppement, du système culturel occidental. Politiquement c'est évidemment inacceptable pour un pouvoir fasciste. Dans la mesure même où le fascisme se définit par une stratégie du tout-Etat, où l'individu n'a de sens que comme partie de l'Etat, ou c'est l'Etat qui exprime la réalité de l'individu, où donc tout se réduit à une relation politique, trouver devant soi un groupe qui résiste à l'assimilation dans l'Etat était intolérable.

Le totalitarisme se définit sans doute par ceci: la réduction des différents ordres de phénomènes en un seul; la dissolution de l'être en une totalité. Politique pour le fascisme; économique pour le marxisme.

Parce que, comme montré plus haut, la raison technicienne tend à rabattre le divers du réel à sa propre logique utilitaire et performante; parce qu'elle tend à réduire l'homme au rang de simple opérateur, elle peut être désignée comme étant totalitaire. D'où l'abnégation, la désindividuation, la réification.

A ce titre, pas plus que le génocide perpétré contre les juifs par le nazisme n'est étonnant, cette réification n'est-elle surprenante de la part de la raison technicienne. Totalisation en un même magma informe, processus d'ailleurs aggravé par la logique expansionniste et productiviste de l'industrie. C'est cette même logique totalisatrice qui a conduit le XX<sup>e</sup> siècle aux guerres désormais mondiales, à la création d'une arme totale, à l'internationalisation des échanges économiques enfin-, avec l'homogénéisation des comportements, des idéologies et des mentalités qui en découle.

Ce n'est pas le lieu de mener ici une analyse détaillée du totalitarisme mais l'identité des causes et des conséquences nous conduit effectivement à réunir analogiquement technique moderne et fascisme. Car dans les deux cas l'on observe la réification; mais aussi l'érection d'une puissance transcendante, grande dispensatrice de toutes les valeurs sociales, grande organisatrice des actions humaines et grande productrice de valeurs, d'idéologie et de morale: l'Etat pour le fascisme; l'entreprise pour l'économie moderne. Dans les deux cas, cette instance se pose comme allant de soi, comme principe non fondé mais fondateur; comme moteur immobile ou comme divinité. Répétons-le, les valeurs transcendantes ne se discutent pas, elles s'imposent. Nous savons tous, au moins depuis Gödel qu'il n'est pas de système théorique, mais politique aussi, qui ne comporte un principe, un axiome, donc une proposition non

# Recherches éthiques

démontrée; non démontrable.

La seule question qui vaille est: où se trouve cet axiome? Dans les représentations religieuses c'était Dieu; dans les schémas scientifiques et philosophiques, c'était la raison qui s'auto-proclamait en affirmant que le monde obéissait à ses règles. Avec le fascisme c'était le Führer, le guide assez perversément assimilé à une entité messianique. Dans l'économie technicienne, c'est l'entreprise dont nul ne remet en question, ni la légitimité, ni les fondements, ni les finalités; encore moins les méthodes, ou les stratégies. L'enjeu est ici: l'entreprise est une réalité axiomatique; elle prétend aujourd'hui s'incarner en une axiologie, en une morale.

Quand on lit, sous la plume d'un A SAUVY, économiste libéral, qu'il faut cesser de vouloir adapter les emplois aux désirs humains, pour au contraire adapter et former les individus en raison des exigences du marché de l'emploi et de la réalité économique, comment ne pas comprendre qu'une terrible inversion s'est produite? L'économie, de moyen, est devenue fin en soi, aux exigences de quoi tout devra se rompre ou se corrompre. Il ne s'agit évidemment pas d'offrir ici une théorie angélique ou fleur bleue de l'économie. Nous savons comme tout le monde combien est impérieuse la nécessité interne de la raison technicienne; parions au moins que l'Occident se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins qui l'oblige à remettre en question la place de l'homme, son identité comme son rôle.

Il apparaît en tout cas clairement désormais que le grand danger réside bien dans ce totalitarisme-là qui, effectivement appuyé sur une revalorisation morale du travail, aura fini par ériger celui-ci en fin dernière de l'existence et non plus simplement en moyen d'affirmation de l'humain en l'homme.

## 8.3 Quelle morale pour quelle entreprise?

### 8.3.1 La morale est nécessaire

Dans son excellent ouvrage, **La défaite de la pensée**, A FINKIELKRAUT met en évidence les ravages du relativisme culturel dans lequel nous barbotons depuis 1945. Nous n'avons plus de valeurs transcendantes, ni religieuses, ni culturelles, ni même philosophiques. Autant dire qu'il n'est plus de paramètre absolu pour juger les événements; il n'est plus de critère, ni d'aune. Ce nihilisme-là est dévastateur. S'il fut fécond dans un premier temps, pour avoir permis la réévaluation de la différence, des cultures étrangères; il servit dans un second temps de forme à l'exclusion (cf.: Le Pen) Or aucun système ne subsiste sans norme ni règle. A défaut de les trouver en haut, on se les donne soi-même.

## Recherches éthiques

Quand, après la guerre il fallut traiter du sort des dignitaires nazis, il fallut bien se donner une norme, une valeur, un droit international. Et donc des principes qui soient assez universels pour transcender les différences locales. Les nazis n'ont jamais fait qu'exécuter des ordres: ce fut d'ailleurs leur système de défense. Les juger c'était nécessairement supposer qu'il était des principes supérieurs au classique droit des peuples à l'autodétermination. Jamais autant qu'en ces moments-là, l'urgence n'était apparue de valeurs universelles. Ce qui implicitement est né, derrière le concept nouveau de génocide, derrière la notion de crimes (imprescriptibles) contre l'humanité, n'est autre qu'une morale appuyée sur l'humanisme. Hâtivement dit: l'homme est la seule valeur qui ne doive jamais être remise en question; que l'on ne peut réduire. Dans ce sens, à défaut d'une maxime morale universelle appuyée sur un principe absolument démontré, on peut arguer que tout ce qui porte atteinte à l'intégrité de l'homme est pervers, inique, insupportable.

### 8. 3. 2 Mais elle est introuvable.

Mais quel homme? Quelle valeur humaine? La question de la morale dans l'entreprise ne peut avoir de réponse simple, tout simplement parce que, si nous pouvons tous nous accorder sur la défense de l'homme, nous sommes pourtant incapables de définir cet homme que justement nous devons préserver. Les sciences de la matière puis les sciences humaines ont fait leur travail de sapes: l'homme raisonnable, pensant, conscient et bon, est bien mort. Il ne reste plus qu'un sujet, inconscient, déterminé par les rapports économiques, par ses pulsions inavouables etc.

La question morale ne peut être présentement résolue: nous n'en avons d'ailleurs pas la prétention, ni la place ici. Tout au plus peut-on aider à la position du problème.

Il nous semble tout à fait intéressant à ce titre que les dix dernières années aient mis en avant la question des droits de l'homme. Les esprits chagrins peuvent toujours se gausser de *Déclarations De Droits* qui ne changent rien à la réalité. Il est vrai que la jeune Révolution commença par une Déclaration avant même d'avoir seulement achevé l'abolition de l'ordre ancien. Il nous semble pourtant que ces Déclarations, parce qu'elles instituent des valeurs universellement reconnaissables, jouent un rôle absolument indispensable.

A bien relire celle de 1789, on sent immédiatement que l'on oublie toujours trop d'en lire le préambule. Or celui-ci donne la fonction même du texte. Il s'agit d'offrir aux dirigeants politiques les normes qui doivent inspirer leurs

## Recherches éthiques

actions; au peuple, les critères à partir de quoi il pourra juger, approuver ou condamner, les politiques menées en son nom. La déclaration est une boussole: elle donne toujours le Nord; et ce Nord-là, c'est l'Homme!

Ce dont nous avons manifestement le plus besoin aujourd'hui, c'est d'une telle boussole qui nous dise le Nord économique.

Alors, à défaut de pouvoir dire ce que devrait contenir une morale économique, on peut au moins tenter d'expliquer ce qu'elle ne devra absolument pas être. C'est après tout ainsi que procède le droit qui dit ce qui est interdit puis en infère ce qui est juste. Par ailleurs il serait vain de vouloir définir des règles sur ce qui nous échappe. Pour autant que J ELLUL ait raison en affirmant que la technique obéit à des causalités et non à des fins, et qu'en conséquence son déploiement est irréversible, il paraîtrait sot de l'ériger en grand Satan d'où procéderait tout le mal. Ce serait surtout retomber dans le fétichisme que nous avons dénoncé. Tout aussi vain d'ailleurs de vouloir définir un traité du bon usage des techniques pour autant que la pratique humaine se détermine elle aussi, non tant à partir de buts indéterminés qu'à partir des possibilités que propose le champ social. L'action récente du courant écologiste nous montre parfaitement qu'il ne suffit absolument pas d'ériger certains principes, d'opposer des condamnations morales, de vouer l'industrie aux gémonies, pour être entendu. En réalité, le système technique prend en compte les exigences de l'environnement à partir du moment où cela devient la seule condition de sa perpétuation: quand il ne peut plus faire autrement; quand la négligence s'avère plus onéreuse que la prévention. L'entreprise réintroduira l'homme dans sa logique quand cela s'avérera indispensable et non parce que cela est vertueux.

### 8. 3. 3 Le modèle des droits de l'homme reste le seul possible

Nous considérons ainsi, inspiré du modèle des droits de l'homme, que tout ce qui ruinerait sa dignité ou son intégrité est condamnable. Ce qui implique:

#### *8. 3. 3. 111 suppose trois refus:*

##### 8. 3. 3. 1. 1 refus de toute mystique entrepreneuriale

**-D'abord,** que l'on lutte contre toute mystique de l'entreprise. Elle n'est pas un *deus ex machina*. Ce n'est donc pas elle qu'il faut adorer; ce n'est pas elle dont il faut attendre moralité. On remarquera que la génétique, confrontée au problème de ses propres pratiques manipulatrices, s'est elle-même enquis de la création d'un comité d'éthique. Il ne peut en la matière exister de valeurs régionales. Cela signifie que toute tentative comme celle actuellement observée,

## Recherches éthiques

de fonder une culture d'entreprise, tout effort visant à accorder à celle-ci une identité. une personnalité où le consommateur comme l'employé puissent s'identifier est à proscrire. Nous l'avons écrit: l'entreprise est un moyen, non une fin en soi. Or une évolution s'amorce qui est inquiétante: Tocqueville dans *L'Ancien Régime et la Révolution*<sup>87</sup>, où il s'essayait de mesurer les ruptures et les continuités que la révolution avait entérinées, s'aperçut que la mentalité de rentiers dont la bourgeoisie faisait preuve, se perpétuait. Habitée sous l'Ancien Régime à investir sa fortune dans des charges qui lui conféraient la noblesse et donc la possibilité de pénétrer les hautes classes, la bourgeoisie aurait continué à placer sa fortune dans des rentes, à considérer l'entreprise comme une vache à lait et non comme un but ultime. Dévastatrice d'un point de vue économique, catastrophique d'un point de vue social cette attitude allait tendre les conflits de classes et laisser se propager l'image pernicieuse de capitalistes fainéants, cigare aux lèvres, en chapeau claqué et tenue de soirée, jouisseurs, exploités-nés de la sueur prolétarienne. Cette image ne correspond plus à rien, tant à l'évidence la responsabilité d'une entreprise impose désormais un lourd travail, mais elle avait au moins le mérite de relativiser la valeur de l'entreprise. Si économiquement la nouvelle attitude du patronat est de bonne augure, elle a néanmoins l'effet pervers de survaloriser l'entreprise et l'effort qu'on lui consacre, au risque de sombrer dans la mystique. Il n'est qu'à lire certains traités économiques; il n'était qu'à entendre en 1986, les discours politiques de la droite, pour sentir combien le risque est vivace d'une mystique libérale.

Nous sommes convaincus que cette mystique de l'entreprise est au moins aussi pernicieuse que le modèle du prolétariat nécessairement généreux et libérateur qui avait prévalu dans le monde marxiste.

En fait, l'entreprise n'est jamais qu'un lieu de travail; assurément pas un lieu de vie. Que l'on s'efforce de conférer à ce lieu la force de l'attrait et de l'intérêt est une chose; qu'on lui donne force de loi ou de norme en est une autre. Que la démocratie, le dialogue, la concertation entrent dans l'entreprise plutôt que des rapports hiérarchisés va assurément dans le bon sens, mais que l'on sollicite de l'employé et du cadre, un engagement qui aille au-delà de la simple participation à une œuvre commune est insupportable.

A ce titre tout ce qui peut asseoir et légitimer des valeurs comme celles de l'abnégation, du sacrifice de soi devrait être combattu, en même temps que dénoncées les techniques actuelles de recrutement.

---

<sup>87</sup>(p170)

## *Recherches éthiques*

### 8. 3. 3. 1. 2 Refus de toute théologie du travail

**-Ensuite**, il nous semble absolument indispensable de revenir sur cette théologie du travail. Nous avons trop évoqué combien celle-ci après avoir revalorisé l'homme, le dégrade, pour qu'il soit nécessaire d'y insister. A tout le moins peut-on rajouter qu'autant il est vraisemblable que les progrès techniques aidant, la réduction tendancielle du temps de travail se perpétue; or, dans la mesure même où, l'espérance de vie s'accroît et le temps de formation s'allonge, la durée de vie occupée par le travail ne peut que se réduire. Il est évident alors qu'une théologie du travail ne pourrait que conduire une majorité de plus en plus grande d'individus à être exclus des félicités de ce dieu laïque. Il nous faut nécessairement nous appuyer sur d'autres valeurs que celles du travail, ne fût-ce que pour cette raison. Or, une culture du loisir n'a en soi pas de sens, qui n'est qu'une valorisation de la vacance, donc du vide. D'autant plus que ces loisirs sont eux-mêmes déterminés par la technique! Il n'est pas d'autres solutions que la promotion de l'individu et la participation à une œuvre collective. Un grand pas, certes encore ambigu, a été franchi lorsqu'on a commencé à comprendre en France, qu'il fallait dépasser la stricte observance de la parcellisation des tâches. Cercles de qualités, concertation vont dans le bon sens. Évidemment on peut toujours crier à la récupération et aux manœuvres réformistes. Ce fut fait. Mais ceci nous semble absurde au moins en cela que, de toute façon, la récupération a déjà eu lieu sous la forme du consensus spongieux que nous avons décrit. Certes, comme toute structure l'organisation du travail suppose des décideurs et des exécutants, il n'empêche qu'il serait grand temps que l'on sache enfin inventer, sur le mode même de la philosophie égalitariste qui anime l'Occident; que l'on sache créer, oui, des hiérarchies qui ne soient plus verticales et étanches, mais au contraire horizontales et ouvertes.

Que l'on parvienne par ce biais à intéresser le travail, à y insuffler cette part de passion sans quoi le réel est inhabitable nous semble un noble projet. Il importe cependant que cet amour du travail ne sombre pas dans l'idolâtrie et ne devienne pas un prétexte pour réinsérer, par la bande, les valeurs de sacrifice et d'abnégation. L'amour ne peut être un antidote au travail, nous l'avons écrit, que si l'écart entre le sujet et l'objet du désir est maintenu. L'amour du travail oui; la passion, non! Il nous arrive parfois de songer qu'au moins les péripatéticiennes, dans leur grande sagesse, surent toujours éviter de confondre travail et plaisir. Elles ne se font jamais payer le plaisir qu'elles prennent. N'y a-t-il pas quelque obscénité à vouloir ainsi mélanger dans cette théologie moderne du travail, plaisir et peine? Freud effectivement n'avait pas vu que le travail

## *Recherches éthiques*

pouvait être source de plaisirs, mais il faut insister également sur la part de travail qu'implique l'amour. Une érotisation excessive du travail ne pourrait qu'entraîner une dissolution de l'être.

### 8. 3. 3. 1. 3 refus de toute mystique libérale

**De la même façon**, il ne nous semble plus possible de considérer l'économie, et l'entreprise tout particulièrement, comme un ordre de phénomènes devant s'autoréguler. Du développement anarchique des bassins industriels, à la prolifération des verrues banlieusardes, tout concourt en effet à produire un tissu social délité. Si l'économie peut fonder une morale c'est d'abord dans le sens des conditions d'existence. Nos procédures techniques sont désormais trop globalisantes pour ne pas intégrer en même temps un projet urbain, et social. Telle est la grande découverte du XX<sup>e</sup> siècle: tels sont aussi les devoirs de la morale!

Cela implique que la morale doive tout autant impliquer un réel projet éducatif. La conscience frileuse de nos enseignants a toujours répugné de voir l'entreprise se charger de la formation. Pourtant l'indéniable échec de notre système éducatif nous met dans la fâcheuse position à la fois de condamner une part croissante des jeunes au chômage, et de contraindre l'autre de choisir des métiers non en raison de ses goûts mais seulement des opportunités économiques. Nous laissons en ce moment se perpétrer un véritable assassinat moral et gonfler une somme ingérable de frustrations. L'éthique est aussi affaire de formation, elle doit tout autant engager les enseignants qui ne peuvent assurément plus se contenter de fournir une instruction, mais offrir enfin une véritable éducation digne de ce nom. Enfin cette morale ne peut pas ne pas engager la famille. Car c'est bien à partir de son éclatement, sur son abdication en tout cas à demeurer le lieu privilégié de la transmission des valeurs, que risque de se lever le danger d'une morale utilitaire. Ce n'est assurément pas au chef d'entreprise de déterminer les règles de la morale sociale, mais en même temps, il nous semble illusoire de vouloir fonder des morales locales.

C'est à une théorie de la grande unification morale que le développement technique nous convie, à laquelle nous ne saurions nous soustraire dorénavant. Les phénomènes culturels et sociaux sont trop imbriqués les uns dans les autres pour qu'une quelconque solution locale soit envisageable.

Cette unification ne nous semble pouvoir s'élaborer que sur la base des valeurs fondatrices de la démocratie et des droits de l'homme. Or la démocratie est un système qui joue sur les infinies combinatoires de la liberté; qui assied

## *Recherches éthiques*

l'ordre sur la concertation et le dialogue, cad donc aussi sur le respect des individus. Aucun mot n'est aussi fort dans la langue française que celui de responsabilité. Il indique en effet la possibilité pour un être de répondre de ses actes. Dire: *ceci c'est moi qui l'ai fait*, signifie d'abord la conscience même de l'individualité. C'est bien pour cela que tout ce qui va dans le sens de la réification, de l'assistance outrancière, tout ce qui produit la désindividualisation et la déréalisation est à combattre. Parce que la politique autoritaire en est nécessairement la sanction. La conquête de l'entreprise doit signifier d'abord l'entrée en force de la démocratie dans l'entreprise. Mais cela implique également que l'entreprise doive enfin être le lieu de l'intégration de la différence et non pas celui de son écrasement. Toute technique du comportement, toute régulation des mentalités est ainsi à proscrire.

-Enfin, il ne saurait être hasardeux que progressivement les entreprises souffrent du manque de culture de leur personnel au point d'organiser, dans le cadre de la formation continue ou ailleurs, des séminaires de culture. L'entreprise est enfin en train de comprendre qu'un salarié n'est pas qu'une source mécanique de plus-value, mais une conscience hérissée de passions, de désirs et de dégoûts, qui ne peut œuvrer que dans des conditions qui satisfassent au moins un peu l'angoissante dialectique du désir. A ce titre, vont indéniablement dans le bon sens les actuelles tentatives de remodeler le travail humain. Autant l'on s'est aperçu qu'une excessive parcellisation des tâches débouchait sur des effets pervers plus inconvénients que les avantages qu'elle offrait (absantéisme-démotivation etc.) autant nous jugeons que l'entrée de la culture dans l'entreprise devient une nécessité à laquelle l'entreprise commence à ne plus pouvoir se soustraire. C'est reposer par la bande la question du rôle de l'économie, fin en soi ou moyen. Nous sommes intimement convaincus qu'une solide formation générale permet à l'individu de prendre le recul nécessaire pour évaluer sa pratique et lui donner un sens. Il ne s'agit absolument pas, ceci serait vicieux, de continuer à vouloir ériger l'économie en culture, mais plutôt de faire entrer la culture dans l'entreprise. De la même façon, il ne saurait être question de faire entrer l'économie dans la morale, mais plutôt la morale dans l'entreprise. Sous peine de sombrer dans des perspectives totalisantes de type nazi, où justement il s'agissait d'ériger l'action politique en Acte en soi, et en véritable forme d'Art<sup>88</sup> à quoi tout devait être soumis; sous peine d'ériger de

---

<sup>88</sup>Voir à ce sujet l'édifiante lettre de Goebbels au chef d'orchestre W Furtwangler (11.04.1933). On y lit:

# Recherches éthiques

manière analogue l'action économique de production en œuvre d'art, et en forme exclusive d'action, il faudra plutôt réinscrire l'économie et la production à sa place, dans le plan global d'une œuvre humaine, d'un projet esthétique.

Car, **enfin**, nous conservons de l'existentialisme sartrien, l'idée fondamentale que le réel n'a pas d'autre sens que celui que nous voulons ou pouvons bien lui donner. En soi le réel est absurde. Et si la nature est belle, comme l'indiquait Alain, elle ne le sait pas. Vouloir ériger non une axiomatique rationnelle de l'entreprise mais une axiologie signifie que l'on saisisse combien la valeur est toujours un acte que l'homme projette sur la réalité. Faire de sa vie une œuvre d'art, lui donner ainsi un sens, moral ou esthétique, n'a pas d'autre vertu que de lutter contre la réification, l'habitude, l'ennui. Car si la raison nous rend le monde compréhensible, l'art lui nous le rend habitable. Ce sont bien les désirs et les sens qui nous poussent à aller au-devant du monde; certainement pas la rigueur logique. A ce titre, pour autant qu'il soit avéré que la réification soit la réduction de l'être à une somme d'attributs limités et fixes, s'il est exact que la mauvaise foi soit cette attitude qui mime la substance, la chose, et fasse accroire que l'on serait plutôt que l'on ne deviendrait; alors, clairement, le pouvoir tient dans la capacité de réduire l'autre à une substance fixe. Jamais une œuvre d'art n'est une chose fixe, mais le résultat, toujours, d'un dialogue continu et fluctuant entre un auteur et un récepteur. Accepter que la vie ne soit pas une fixité régulée, admettre les nécessaires contradictions du devenir, c'est refuser de se laisser enfermer dans un rôle, dans un statut, dans une fonction. Nous sommes tous rongés, dans nos amours comme dans notre travail, par les effets menaçants et destructeurs de l'habitude et de la routine. La liberté, que nous tenons de n'être pas des choses stables mais des êtres vivants, consiste ainsi dans la capacité sans cesse renouvelée d'insuffler du sens dans le réel. Ce que Sartre nommait la **transcendance de l'ego**. Si cela exige de la part de l'individu un effort constant pour résister à la réification, cela exige aussi des structures sociales de n'être pas rigides, mais de rester toujours souples. Aimer son travail,

---

"La politique est elle aussi un art, peut-être même l'art le plus élevé et le plus large qui existe et nous, qui donnons forme à la politique allemande moderne, nous nous sentons comme des artistes auxquels a été confiée la haute responsabilité de former, à partir de la masse brute, l'image solide et pleine du peuple. [...] Il est de [notre] devoir de créer, de donner forme, d'éliminer ce qui est malade et d'ouvrir la voie à ce qui est sain."

cité par P. LACQUE-LABARTHE in *La fiction du politique*, Bourgois, 1987, P93

On le voit la métaphore est terrible: l'homme est ramené au rang de masse brute. Et tout le problème du totalitarisme tient à ceci.

## Recherches éthiques

ce n'est plus alors l'idolâtrer et se prosterner, humilié, devant les prébendes que magnanimement il nous déverse; mais au contraire un processus rigoureux et engageant par quoi l'on s'acharne à réintroduire constamment de la valeur et du sens dans le réel, dans nos actes, dans nos démarches. Il s'agit alors bien plus que d'une éthique de la spontanéité telle que formulée par le protestantisme; mais d'une éthique de l'initiative, de l'invention.

Nous ne saurions trop accrédi-ter la thèse de NIETZSCHE: la morale reste trop souvent un corps rigide de règles qui ne sert en réalité qu'à conforter le faible, tellement anémié qu'il ne supporte pas les contradictions du devenir. La morale ne doit pas procéder du ressentiment; elle ne doit pas soulager l'angoisse du faible par la vaine promesse d'un au-delà stable et sécurisant; mais au contraire amener l'être à constamment réinventer les formes de son devenir; à prendre le risque de l'être. Comme l'indiquait déjà Pascal:

*"La vraie morale se moque de la morale"*

C'était déjà ce que subodorait Nietzsche quand il redoutait que l'être fût à ce point immoral qu'il eût besoin de règles strictes pour adopter un comportement normal. Il est clair en effet que ce genre de morale consolatrice ne peut que s'achever dans une procédure policière de contrôle et de régulation des comportements. Et donc encore à la réification. Nietzsche avait, par exemple, parfaitement vu ce qui se jouait dans la morale du travail:

*Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "béné-diction du travail", je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous: à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent aujourd'hui à la vue du travail - on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir - , qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité: et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme divinité suprême. - Et puis! épouvante! Le "travailleur", justement, est devenu **dangereux!** Le monde fourmille "d'individus dangereux"! Et derrière eux, le danger des dangers - l'**individuum**.<sup>89</sup>*

Il n'est d'autre solution pour s'épargner les risques d'une telle stratégie flicarde et totalitaire, que de réintroduire l'invention des valeurs. Non pas l'érotisation du travail mais l'esthétique de la vie! Car faire de sa vie une œuvre d'art, c'est surtout ceci: ne pas se laisser réifier, se donner les moyens de constamment devenir, de refuser l'être, de réinventer les valeurs qui seules nous peuvent éviter les affres de la routine, de l'ordre et du silence.

---

<sup>89</sup>: in *Aurore*, p. 181-182

## Recherches éthiques

Ce que devrait être ainsi une morale de la modernité, passe nécessairement par les enseignements de la vie et donc de la biologie. Nous savons aujourd'hui que la vie humaine, parce que sexuée, procède par différence et non par réduction au même. Sous peine d'accélérer l'entropie générale, et donc la tendance à la désorganisation, dont la réification n'est qu'une forme, nos sociétés ne pourront survivre qu'à la condition de savoir constamment faire place à la différence. Nous le savons depuis Leibniz; nous le comprenons depuis Carnot: il n'est pas de système parfait et l'ordre génère lui-même sa part de désordre sur quoi d'ailleurs il se fonde. La différence est précisément ce qui crée le mouvement, ce qui assure la dynamique, tant économique, que sociale. Mais cela nous l'avons vu aussi dans la dialectique même du désir.

Toute tentative d'homogénéisation, qu'elle soit culturelle, sociale, économique ou politique, est non seulement vouée à l'échec, mais surtout à la mort. Une morale qui saurait intégrer les leçons de l'entropie, devrait par là-même comprendre l'irréversible nécessité de l'échec, du désordre, de la différence. Ainsi que l'affirmait M SERRES.<sup>90</sup>

Autant dire que cette morale devra savoir tolérer la peine autant que la panne<sup>91</sup>, l'esprit d'initiative autant que l'échec; la volonté de conquête autant

---

<sup>90</sup>"Ca marche parce que ça ne marche pas"

<sup>91</sup>Émerveillés par les possibilités des "nouvelles technologies", nous n'en voyons pas toujours la fragilité en effet, nous sommes tous sensibilisés par les risques technologiques spectaculaires mais assez rares: catastrophe dans les usines chimiques, grandes pannes de réseaux électriques ou téléphoniques, explosion de fusées, risques nucléaires, mais nous avons tendance à sous-estimer les micro-pannes quotidiennes des systèmes utilisant des technologies avancées.

Chacun connaît aujourd'hui les limites des systèmes automatisés: plus ils sont récents, plus ils sont intégrés, c'est-à-dire que les machines dépendent de plus en plus les unes des autres. Les systèmes "hautement intégrés", genre atelier robotisé ou réseau de communication, sont fragiles, délicats et présentent des risques de pannes non négligeables du fait des interrelations entre chaque composant; en général, quand ils sont bien conçus, ces systèmes connaissent peu de pannes très importantes, mais par contre, subissent des aléas fréquents et de nombreuses micro-pannes. Par exemple: défaillance dans l'alimentation en pièces à usiner, changements d'outil, réglage, poussière, erreur de logiciel ... C'est ainsi que, après la grande panne du réseau *TRANSPAC* (réseau des minitels entre autres) en juin 1985, la vérification immédiate de l'ensemble des énormes programmes a permis de découvrir une vingtaine d'erreurs de logiciels qui pouvaient toutes provoquer des arrêts ultérieurs. Cela ne doit pas nous surprendre, car il est impossible de contrôler à 100% la qualité des programmes informatiques très complexes, base des systèmes automatisés.

L'intervention humaine, permanente et immédiate, est nécessaire si l'on veut éviter que la répétition de ces micro-pannes ne provoque un arrêt total de ces systèmes. C'est pourquoi les travaux à effectuer dans les entreprises sont en train de changer de nature: on passera dans les prochaines années, de la civilisation de la peine (travaux physiques à effectuer) à la civilisation de la panne, où les travaux principaux sont des travaux de surveillance, de maintenance, de diagnostic de dépannage.

Mais certains techniciens, souvent, continuent de faire de la panne un tabou, de la considérer comme un échec personnel qui remet en cause leur technique. Au contraire, aujourd'hui, faire preuve d'innovation technique, c'est apprendre à admettre l'inéluctabilité de la panne et concevoir, dès le départ, des systèmes de réparation, de remplacement et des modes de fonctionnement *en dégradé*.

L'innovation organisationnelle devient aussi de plus en plus indispensable. Il faut remettre en cause les traditionnelles divisions du travail entre les services, entre les hommes, prônées par le taylorisme. Gérer la

# Recherches éthiques

que le droit à la paresse!

Il n'est pas de chemin simple et direct qui aille de la pensée vers l'être, de l'idéal vers le concret; du droit au fait. Une morale n'est d'abord qu'un constat des comportements effectivement observés; elle n'est qu'après, une tentative d'en rendre raison.

Il nous apparut pour cela nécessaire de fixer plutôt les conditions de possibilité d'une morale, que les règles universellement reconnues comme bonnes, dans la mesure même où nous avons indiqué la nécessité d'une éthique de l'invention au détriment d'une éthique de la contrainte. Mais le cadre est donné, impératif. C'est celui-là même de l'humanisme.

---

## 9 Index

---

panne, c'est constater que la fonction *diagnostic* sera l'une des fonctions de base du travail de demain. Aussi faut-il regrouper sur une même équipe les tâches *entretien, diagnostic, dépannage*, avec le moins de division du travail possible, car c'est la seule manière possible d'assurer à la fois un diagnostic rapide en cas d'accident et un bon entretien préventif. Gérer la panne, c'est aussi essayer de regrouper dans toute la mesure du possible les services de conception et les services d'exploitation qui sont les plus aptes à analyser les vraies raisons des pannes et incidents.

On prend mieux conscience de l'importance de la fonction *diagnostic* en analysant les résultats d'une récente enquête sur les milliers de micro-pannes qui ont eu lieu dans les centrales nucléaires françaises depuis dix ans: pratiquement aucune panne ne s'est produite deux fois! Ce n'est pas étonnant dans des ensembles aussi complexes et aussi intégrés. Mais cela veut dire que toutes les pannes sont *de nouvelles pannes, jamais vues* et que leur solution ne peut se trouver dans le *manuel du réparateur de centrale*. Seule la qualification, l'intelligence et la vitesse de diagnostic des opérations ont permis d'éviter que ces micro-pannes ne se transforment en méga-pannes.

On ne répare vite et bien, on n'effectue des entretiens préventifs complets, on n'effectue des diagnostics rapides que si l'on est très *motivé*, très impliqué, très vigilant. Sait-on que récemment, dans un atelier entièrement automatisé, le taux de pannes a augmenté de 40% en une seule matinée parce que les relations sociales se sont tendues?

Cette augmentation n'est pas due à des actes de sabotage, mais simplement à un relâchement de l'attention. Gérer la panne, cela veut dire mobiliser la vigilance en modifiant le système hiérarchique (les cadres seront plus des experts que des chefs ou des contrôleurs) et en modifiant le système de rémunération. En effet, la production sera de plus en plus proportionnelle à la qualité et à la vitesse d'intervention d'une équipe, et de moins en moins au temps de présence ou au mérite de l'individu.

Mais cette vigilance, cette motivation, cette implication passent aussi par des négociations fréquentes permettant un réel partage des pouvoirs et une réduction du temps de travail nécessaire pour tenir compte de la charge mentale imposée.

Si nous ne menons pas de front ces trois innovations, technique, organisationnelle et sociale, nous risquons de tomber de la *civilisation de la panne* dans la *civilisation de la catastrophe*: catastrophe économique (perte de compétitivité par multiplication des arrêts) ou catastrophe humaine (BHOPAL, navette spatiale, TCHERNOBYL)

## Recherches éthiques

.i.idéalisme, 23  
agriculture, 14  
analogie, 9  
Aristote, 6, 11, 17, 23  
ascèse, 24  
axiologie, 88  
B Gille, 13  
ça, 71  
catholicisme, 23  
**cause efficiente**, 17  
**cause finale**, 17  
**cause formelle**, 17  
**cause matérielle**, 17  
Comte, 6  
cosmogonie, 9  
cosmologie, 9  
culpabilité, 22  
déplacement, 73  
désir, 13  
dialectique, 41  
dualisme, 23  
Dumézil, 23  
Éden, 16  
eschatologique, 36  
*fétichisme*, 10, 11  
Freud, 13  
Gegenstand, 71  
idéaliste, 34  
induction, 9  
libido, 74  
matérialiste, 34  
morale du juste milieu, 18  
narcissique, 70  
névroses, 78  
Nietzsche, 12, 23  
objectal, 70  
Ob-jet, 70  
outil, 14  
péché originel, 22  
pénurie, 13, 16  
*physique*, 11  
Platon, 11, 12, 13, 17, 23  
principe de plaisir, 71  
Prométhée, 14  
régressions, 78  
Renan, 9  
*ressentiment.*, 12  
Rousseau, 16  
Saint Paul, 22  
Souverain Bien, 23  
sublimation, 73  
surdéterminée, 10  
technique, 14  
théorie des quatre causes, 17  
troc, 13